LA TABLE RONDE

OCTOBRE 1956

SOMMAIRE

ACTUALITÉS

LES LIVRES

Dialectique du XXe siècle (1)

Ce livre voudrait être une *critique de la pensée qui trouve son équivalent dans ce langage raisonné et écrit, connu comme Discours.* Je doute fort, pour ma part, qu'on puisse admettre l'existence d'un autre langage, lorsqu'il s'agit de connaissance. Ce livre ne se donne qu'un seul but : il voudrait aider à réformer nos méthodes de représentation pensée et parlée, en expliquant, quel est le fond de ces méthodes et comment on les applique à différents champs de la connaissance.

L'entreprise peut paraître audacieuse — pire que cela : superflue. N'aurait-on pas tout dit depuis longtemps sur ce sujet ? Mais en réalité chaque époque ne produit pas seulement sa propre philosophie, sa forme sociale à elle, l'art qui seul peut l'exprimer. Chaque génération doit encore réapprendre à penser. Il lui faut sa propre dialectique.

La nôtre n'a certes pas manqué de logiciens et de linguistes, eux aussi grands spécialistes. Leur œuvre est admirable, mais elle ne se relie pas au reste. Mon audace consiste, si j'en possède, à ne pas me mettre dans les rangs parmi les Ecoles. Si je refuse de m'affilier à l'une d'elles, c'est que cela peut m'éviter, ainsi qu'à mes lecteurs, bien des controverses inutiles. Le métier des philosophes consistant à aligner des mots — concepts, leur occupation favorite, dirait-on, a toujours été de discuter âprement sur le sens des mots, chacun se réservant sa propre interprétation et réfutant ainsi, avec un raffinement extrême les théories de ses voisins. Cela a beaucoup discrédité la noble profession de philosophe, et je voudrais me tenir autant que possible en dehors de ces disputes scolastiques, quoiqu'il me soit impossible de ne pas me référer aux doctrines d'un certain nombre de philosophes du passé.

---

(1) Ces pages serviront d'introduction et d'épilogue à l'ouvrage de Jean Furstenberg : *Dialectique du XXe siècle.* Si elles prennent part au livre, elles restent néanmoins intercalaires, de telle sorte qu'elles ne partagent pas l'ensemble dialectique de l'ouvrage qui couvre les données scientifiques et spirituelles de notre âge et envisage la philosophie comme la somme de toutes les théories de la science et de la connaissance. En particulier, l'exposé et la critique du marxisme, qui apparaissent dans ces pages, impliquent une référence à cet examen de la nature et de la valeur des matériaux par lesquels nous construisons notre connaissance, en vue de déterminer ensuite à quels usages ils sont propres ou impropres ; il est évident que dans cet effort pour atteindre une vision unitaire, la connexion du matérialisme et du spiritualisme favorise une efficacité plus large, où le dualisme marxiste de l'infrastructure et de la suprastructure n'oppose plus qu'une sorte d'écran, écarté par une autre discontinuité.

Il est évident que toute époque façonne le cadre entier de son esprit. Dans une certaine mesure cela se produit en dehors des grands penseurs qui sont, soit des solitaires, soit des porte-parole quasi-involontaires d'une grande majorité. Cela n'était sans doute pas le cas à Athènes, ni en France à l'âge de Descartes et de Pascal, ni vers 1800 en Allemagne, où un grand chef d'école passait le flambeau à l'autre. Les méthodes nouvelles d'un Platon ou d'un Aristote, d'un Kant ou d'un Hegel ont été adoptées de leur vivant. Mais c'est déjà moins certain pour la méthode de Descartes (si déformée par les « cartésiens ») et moins encore pour celles de Bacon, de Hobbes, de Locke, bref pour ceux qui ont le mieux servi à l'édification de la pensée moderne. On le sait aujourd'hui, mais le savait-on alors ?

De notre temps le grand public se trouve séparé d'une science philosophique trop décentralisée et trop spécialisée, ne fût-ce que par ses terminologies trop diverses. Les philosophes se contentent d'une existence universitaire, et leurs querelles d'historiens de la pensée ne sont pas sans ressemblance avec celles du moyen âge. Malgré cela, l'époque moderne a constitué deux écoles assez distinctes, le positivisme d'abord, le pragmatisme ensuite, sans qu'on puisse en attribuer l'initiative à un seul chef.

Le positivisme des Saint-Simon, Comte, Darwin ou Spencer nous paraît lointain ; mais il a été l'indispensable voie d'accès vers le pragmatisme moderne. Cette dernière école s'est établie vers la fin du XIXe siècle, mais il faut faire remonter ses origines fort loin et cela vers tous les grands noms de l'empirisme, tel Berkeley et le lointain Hobbes. N'a-t-on pas dit que Socrate lui-même était un prédécesseur éminent et que Nietzsche doit être considéré, avec Kierkegaard, comme un de ses ancêtres immédiats ? On voit à quelles curieuses conclusions peut mener l'analyse des Ecoles. Nietzsche n'était-il pas l'adversaire le plus enragé de toute la philosophie de Socrate, responsable, à ses yeux, pour une bonne part de l'éthique chrétienne ?

S'alignant sur un passé moins éloigné on relèvera, parmi les grands noms du pragmatisme, William James, Olivier Wendell Holmes jr. et John Fiske aux Etats-Unis. On n'oubliera pas Pierce (1839-1914), ensuite Bergson et Poincaré, Durckheim et Levy-Brühl en France, Ostwald, Jerusalem et surtout Vaihinger parmi les maîtres de langue allemande. On peut ajouter l'utilitarisme moderne de Dewey, les commentaires savants de Simmel et de Scheler... On a toujours éliminé Hegel de cette galerie d'ancêtres (à tort selon moi), mais on a cru pouvoir y introduire ses élèves, Marx et Engels.

C'est peut-être Vaihinger, dont l'œuvre maîtresse parut en 1911, qui pourrait intéresser d'un peu plus près. Il va d'ailleurs de soi, que beaucoup de pensées exprimées dans mon exposé se retrouvent chez ces différents philosophes. Il suffit cependant d'effleurer ce passé. Une discussion détaillée serait futile en ceci qu'elle ne peut intéresser que l'historien.

On n'a pas reconnu, dans ces Ecoles, la place centrale que je crois devoir attribuer aux *antinomies*. Citons, comme exemple le célèbre théorème d'Eddington de la double table. Dans chaque table, dit ce physicien, nous en connaissons deux. L'une est le meuble familier sur lequel nous nous appuyons pour écrire nos lettres. Son bois nous est

connu ainsi que ses formes. C'est un vieil ami solide. Mais cette même table, comme nous le démontre la physique moderne, n'est que l'agglomération d'un nombre infini de molécules, chacune organisée à la manière d'un système planétaire dont la véritable réalité n'est que mouvement.

Ce sont, on le voit bien, deux interprétations irréconciliables. L'une est encore celle des enfants et des demi-civilisés, l'autre est due à une observation visuelle hautement intellectualisée et mathématisée. Toutes les deux sont cependant dues à l'expérience. Il ne s'agit pas du tout — qu'on ne s'y méprenne pas — de la différence philosophique entre un objet observable et son « idée ». Nous avons affaire à deux produits de l'observation, recueillis à deux âges différents de notre civilisation : voilà des antinomies !

Mais au lieu de chercher comment ces contradictions peuvent se rejoindre, notre science pragmatique préfère le voile de l'agnosticisme. Tout ce que l' « expérience exacte » ne révèle pas sera écarté comme une « question dépourvue de sens ». Toute tentative de chercher une explication au-delà de ce voile sera qualifiée, avec un haussement d'épaule, de rationalisme imbu de métaphysique. Pour ces savants, l'univers observable intellectuellement pourrait bien rester lui-même inconnu, parce qu'entouré lui-même d'un infini inconnu.

Tout cela me paraît faux, parce que l' « homme-observateur » du pragmatisme est, à mes yeux, lui-même une fiction. Un observateur individuel objectif ne peut pas exister, selon moi. Je ne changerai pas d'opinion si la science pragmatique consent à laisser à cet observateur irréel le petit reste de « subjectivité » dont on ne peut se dispenser pour qu'il reste lui-même capable de « représenter » la réalité. La question n'est pas uniquement là. Le pragmatisme. tel qu'on le pratique actuellement, ne tient pas compte de l'invasion massive de la vie collective par l'emploi du *langage*. C'est un fait essentiel que les linguistes n'ont d'ailleurs jamais oublié. Seulement ils ne sont pas en même temps physiciens et philosophes. Qu'on me rattache donc, s'il le faut, à un *pragmatisme dialectique*. C'est une question d'Ecole qui me paraît dépourvue d'intérêt.

Mon effort critique porte directement sur la manière dont s'exprime, tous les jours, parmi nous, la connaissance par le langage. Le désastre de la tour de Babel, qui nous menace une seconde fois, peut encore être évité. Je ne me flatte pas d'être un novateur et un prophète. D'autres ont travaillé depuis longtemps à apprendre aux hommes hautement civilisés à penser correctement. Mon livre n'y ajoute que quelques éléments et réunit en une critique coordonnée beaucoup d'éléments épars. Il porterait le nom de « critique » si ce mot n'était pas consacré pour toujours à Kant.

*
* *

Toute critique doit trouver un point de départ. Ma tentative d'entamer l'étude de l'immense mystère de la pensée humaine par l'analyse des *antinomies de la raison* n'a rien de nouveau. Répétée à maintes reprises, elle n'a jamais donné, jusqu'ici, que des résultats assez médiocres. Pourtant la curiosité se verra toujours à nouveau attirée vers ce

même phénomène inquiétant : au milieu d'une logique présumée infaillible et même automatique, on rencontre, à certains points, des notions que l'intelligence ne parvient plus à mettre d'accord.

J'expliquerai cela par une parabole. Vers la fin du siècle dernier, les physiciens se trouvaient mystifiés par un phénomène incompréhensible — la vélocité de la lumière était invariable. Dans un ordre physique où tout n'était que relations, la stabilité absolue qui se manifestait là devenait fort gênante. Nombreuses furent donc les tentatives faites pour observer des variations, même minimes, de vélocité. Certains crurent y parvenir, tant bien que mal ; d'autres le croient toujours. Seul Einstein décida qu'il fallait renverser la physique entière et accepter pour donnée apodictique le caractère absolu de la vélocité de la lumière, quitte à reévaluer ensuite toutes les autres conceptions. Ainsi naquit la théorie de la « relativité » des systèmes physiques, théorie dans laquelle la vélocité de la lumière conserve son rang d'absolu dans un univers relatif. On ridiculisa l'effort ; puis on finit par l'accepter. Voilà un magnifique exemple d'entreprise critique.

Ai-je besoin de constater que mon exposé ne convie pas le monde à une seconde théorie de la relativité ? Ce n'est que le procédé critique qui offre un point de comparaison. Voici près de vingt-cinq siècles que les logiciens sont offusqués par les antinomies. Depuis les sophistes, qui en abusaient pour fournir aux rhéteurs des arguments faux mais convaincants, jusqu'à Bergson qui croyait assainir la pensée humaine en la débarrassant des antinomies, on n'en a dit que du mal. Je m'attacherai, par contre, à les expliquer ; et je ne me livrerai certes pas à des tentatives de les faire disparaître. Je me rends à l'évidence et les accepte pour données.

Je renverse même les procédés antérieurs et considère les antinomies comme bases nécessaires de notre pensée. J'essaie, par les moyens de la critique, de comprendre leurs fonctions et j'accepte le risque d'avoir à reévaluer, par suite, les autres conceptions dialectiques.

J'arrive ainsi à des résultats dont la valeur pratique ne pourra être vérifiée que par leur application à la connaissance, et non en dernier lieu, aux *sciences de la vie humaine* : sciences dont la régénération intellectuelle m'apparaît comme l'un des besoins les plus urgents de notre époque. Nous ne parviendrons pas à améliorer notre sort sans une meilleure connaissance de la vie des hommes, et nous ne l'obtiendrons jamais sans comprendre plus organiquement et plus complètement les ressources profondes et les limites naturelles de notre pensée.

*
* *

Je viens de parler d' « application », parce que nous vivons à une époque utilitaire, où la valeur de la sagesse est méconnue et où la connaissance n'est appréciée qu'en raison de l'usage qu'on peut en faire en dernier lieu. Il est vrai que les savants n'ignorent pas la nécessité de faire crédit pendant bon nombre d'années à certaines hypothèses paraissant assez intéressantes, pour permettre à l'expérience d'en approfondir la portée. Mais des délais ainsi accordés n'ont vraiment qu'un caractère de crédit dont l'échéance oblige le chercheur de vérité à rendre compte, un beau jour, des résultats réalisés.

Le grand problème de notre époque, celui sur lequel personne ne se méprend plus, c'est que notre civilisation mécaniste a laissé loin derrière elle notre culture spirituelle. La machine, de plus en plus perfectionnée, se transforme en « apprenti sorcier » ; l'engin de guerre, développé outre mesure, fauche d'innombrables vies ; en même temps l'esprit s'affaiblit et dégénère. Nous n'avons plus de sages ni de saints — et si nous les avions, nous ne les suivrions plus. La religion se voit souvent reléguée parmi les antiquités poussiéreuses, les philosophies n'ont plus cours, les grandes doctrines morales font sourire.

L'homme « moyen » ne croit plus qu'à une chose : la science — ou la pseudo-science. C'est l'âge des expérimentateurs et des charlatans. On croit pouvoir guérir et diriger les sociétés humains comme on est parvenu, dans une certaine mesure, à guérir les corps humains et à diriger les forces de la nature. Aussi les espérances les plus intimes des hommes de notre époque vont-elles vers nos sciences de la vie humaine : La science politique, la sociologie, l'histoire, l'économie nationale, la psychologie... pour n'en nommer que quelques-unes. Depuis l'avènement de l'interprétation « positiviste » de la science, c'est-à-dire depuis plus d'un siècle, presque toute la croyance humaine s'est attachée, directement ou indirectement, à ces entreprises savantes.

Malheureusement elles n'ont pas encore produit des sciences dignes de ce nom. On est bien parvenu à réunir d'étonnantes quantités de matières descriptives, grâce surtout à l'ingénieux emploi de la méthode comparative, dite « historique », mais les conclusions qu'en tirent les savants restent contradictoires et souvent dangereusement erronées. Elles permettent à ces faux apôtres que sont trop souvent nos politiciens de se munir d'arguments « irréfutables » qu'ils choisissent, à la vérité, pour de simples raisons d'opportunité parmi le grand nombre de théories qui leur sont proposées au choix.

C'est comme si l'on accordait l'accès d'un vaste laboratoire, rempli de remèdes pharmaceutiques puissants, à des enfants qui voudraient jouer au médecin. Gare aux malades qui se verraient livrés à de pareils traitements ! Pour que la manière scientifique puisse utilement s'appliquer au corps collectif, il faudrait sans doute que les politiciens deviennent eux-mêmes des praticiens de la science ; mais il faudrait, avant tout, que les savants bâtissent de vraies sciences et non des fausses. Tant qu'ils livreront au premier venu des résultats entièrement provisoires, mais que chacun peut facilement utiliser à la confection de quelque idéologie, ils aideront à mettre le feu aux poudres et non à guérir l'humanité de ses maux.

Les savants hausseront les épaules devant de tels reproches et diront probablement qu'ils s'en lavent les mains. Leurs théories ou « lois », maintiendront-ils, ne sont pas faites pour être appliquées prématurément par des demi-ignorants. Et l'humanité doit trop aux sciences déjà écloses pour barrer la route à celles qui ne sont qu'en voie de formation : la lumière peut éclairer, mais elle peut aussi aveugler et terrasser. Lorsqu'il s'agit de la sacro-sainte science, l'homme n'a qu'à accepter son mal avec son bien. *Pereat mundus*... et fût-ce pour avoir découvert la fission de l'atome !

De tels arguments contiennent sans doute une part de vérité. Mais les erreurs commises au nom de la science continuent à s'accumuler

et leur poids devient insupportable. Dès que les hommes eurent cueilli par exemple, les premiers fruits de l'arbre de la science sociale, ils se sont mis à inventer des doctrines destinées à être imposées par la violence révolutionnaire. La flamme sacrée de l'esprit social est nourrie de citations sèches prises dans les textes scientifiques du siècle passé.

A peine les ethnologues crurent-ils avoir acquis des connaissances concernant les races, qu'on déduisit des lois pour en exterminer. En économie, les crises aiguës se succèdent avec rapidité, et pourtant nous avons des dirigeants réglant leurs décisions sur telle « loi » économique ou sur telle autre. Hélas ! Il ne serait que trop facile de continuer cette énumération.

Mais que faire alors pour sauver l'humanité ? Pouvons-nous revenir en arrière, retrouver la foi religieuse de nos ancêtres, accepter les commandements absolus d'un roi régnant sur nous par la grâce de Dieu, nous laisser gouverner par quelque caste supérieure ? Il ne semble pas qu'il puisse en être question. L'histoire peut se répéter, dans certains phénomènes, mais elle n'est pas réversible. Nous ne pouvons pas revivre le passé et nous ne pouvons pas continuer d'agir comme nous le faisons aujourd'hui. Il faut donc que nous changions de route.

Pourquoi ai-je introduit ici des considérations qui paraissent à mille lieues d'une entreprise critique d'ordre dialectique ? C'est que, précisément, les deux problèmes sont liés de l'intérieur.

Tout le progrès de la science moderne, depuis Copernic, Galilée et Kepler, était basé sur la supposition qu'il fallait nécessairement choisir entre l'hypothèse d'un monde mû par une causalité mécaniste (observable dans le temps et dans l'espace) et celle d'un monde téléologique (moral) soumis à une volonté suprême. Le choix de la science opérative, telle que la codifia Bacon, fut prononcé en faveur de l'ordre mécanistique. On le trouva entièrement heureux, tant qu'il s'agissait d'astronomie, de physique, de géométrie, de chimie ; et même, dans une certaine mesure, de physiologie et de biologie.

Cependant l'entreprise de la science opérative se vit compromise lorsque l'on commença à se pencher sur les *sciences de l'homme.* A vrai dire, la physique elle-même, s'approchant avec une magistrale assurance du but de sa longue carrière, finit par éprouver des difficultés, apparemment dues à une interprétation trop exclusivement mécanistique de la réalité.

Il se produisit alors un miracle des miracles. La physico-chimie moderne, science « stérilisée » et ne se rapportant qu'à l'ordre inerte, c'est-à-dire à une réalité hors rapport avec les phénomènes de la vie humaine consciente fut la première — et jusqu'ici la seule — à comprendre qu'elle ne pourrait jamais se défaire d'un certain fonds de subjectivisme ! Celui-ci relevait des observateurs humains de la nature et remontait à des antimonies.

On pourrait dire que la connaissance mathématisée des phénomènes physico-chimiques est, par elle-même, d'une objectivité que rien ne vient limiter *en théorie.* Ce qui, par contre, est limité, c'est la possibilité de représenter les résultats acquis par des voies accessibles à des êtres humains. Or, comme seuls les résultats représentables peuvent être acquis *en pratique*, un résidu de subjectivisme est inévitablement maintenu.

S'il en est ainsi pour une science dont l'objet n'est pas relatif à la conscience humaine, plus encore le subjectivisme n'a pas le droit d'être respecté lorsqu'il s'agit des secteurs de la réalité dans lesquels la conscience de l'homme constitue une partie intégrale des phénomènes à observer. Voilà qui me ramène aux différentes sciences de l'homme dont le succès, il ne faut plus en douter, dépend de la volonté d'accorder aux manifestations de l'esprit une valeur entièrement autonome et jouissant d'une parité complète avec celles de la matière.

Il faudrait entreprendre ici le procès du matérialisme dialectique pour exposer clairement ce que j'entends par là. Une pareille tentative me paraît inutile, car il est loin de ma pensée de plaider la cause d'un spiritualisme intégral contre celle d'un matérialisme plat. Je suis d'avis que les deux seraient également insoutenables, et que Feuerbach, a commis une erreur philosophique lourde de conséquences, lorsqu'il fit pencher la balance si savamment équilibrée de la dialectique hégélienne vers le terre à terre du matérialisme et de l'athéisme.

Il est évidemment possible de dire, sans briser le cadre hégélien, que l'âme est un épiphénomène des faits matériels observables dans le temps et dans l'espace. On aura ainsi fait sa paix avec la méthodologie de Bacon ; et les sciences de l'homme auront droit de cité dans l'enceinte sacrée de la *science opérative*. Seulement, qu'on n'oublie pas un moment d'ajouter que les faits de la nature et de l'histoire doivent, en même temps, être considérés comme des épiphénomènes de l'âme. En omettant cela on détruirait, d'un trait de plume, ce que la sagesse humaine a accumulé de Pythagore à Plotin, des premiers scolastiques jusqu'à Schelling et Hegel lui-même.

On commencera ici à comprendre ce qu'une critique dialectique d'envergure peut signifier pour les profonds problèmes qui agitent le monde contemporain. Je maintiens que toute notre méthodologie moderne a fait fausse route depuis Comte, Feuerbach, Marx, Engels, Spencer et Darwin. Il y a eu de brillantes exceptions, mais elles n'ont pas pu arrêter l'évolution générale vers le matérialisme, parce que les penseurs en question n'ont pas saisi le problème à la racine. Or cette racine est bel et bien *linguistique et dialectique.*

* * *

Il faut ouvrir ici une parenthèse et donner un premier commentaire du terme « dialectique ». Depuis les sophistes et Platon il a maintes fois changé de sens. De notre temps on l'emploie souvent comme synonyme de « logique », mais dans un sens légèrement péjoratif. On pourra dire de quelqu'un qu'il est un habile dialecticien parce qu'on n'a pas tout à fait le courage de le décrire comme un grand logicien.

Aujourd'hui ce sont surtout les communistes qui parlent fort souvent de leur « matérialisme dialectique », en se prévalant de la dialectique hégélienne. Comme cela a pu influencer les conceptions de beaucoup de nos contemporains, il faudra dire quelques mots sur Hegel et son école, mais je m'abstiendrai de toute analyse de la philosophie hégélienne, comme d'ailleurs de toute critique du communisme.

Hegel, pour y revenir, ramenait, comme on le sait, presque le tout de la philosophie à une dialectique qu'il avait d'ailleurs largement emprun-

tée à Schelling. Le processus de la pensée qui conduit de la thèse à son « angoissante » antithèse pour s'achever dans la « paix » de la synthèse résume une grande partie de la doctrine hégélienne. Je suis loin de penser que tout le vaste domaine de la vie proprement spirituelle lui ait échappé. C'est pour ainsi dire impossible à un Allemand dont la langue même est toute imbue de notions spirituelles. Cependant, Hegel croyait pouvoir résoudre jusqu'aux problèmes les plus profonds de l'esprit, de la croyance et de la morale par le jeu des thèses et des antithèses.

Il pensait y parvenir en établissant une étroite jonction entre la dialectique et la réalité qui se présentait à ses yeux comme l' « histoire » ; disons plutôt : comme l'histoire évoluée jusqu'à Hegel, car il s'en croyait le sommet et ne jugeait l'histoire que comme une évolution du passé, alors que nous la comprenons comme une relation à établir entre le passé, le présent et l'avenir. Hegel allait jusqu'à penser que sa dialectique résultait de l'histoire, telle qu'il l'entrevoyait. La logique était, selon lui, une quintessence des lois de la pensée, extraite par voie d'abstraction de l'histoire de l'humanité.

L'esprit, pour Hegel, n'est pas une série de notions subjectives, mais c'est un esprit généralisé, somme de la vie de l'esprit, ou « esprit des temps », dont Gœthe s'est moqué dans son « Faust ». En vérité, Hegel est parvenu à relier bien étroitement sa dialectique à l'histoire. Il a compris cette vérité fondamentale que les règles de la pensée humaine ne sont pas une abstraction donnée a priori, mais une habitude évoluée au cours de beaucoup de siècles de civilisation humaine et se confondant avec les données de cette civilisation. C'est sur la réalité historique elle-même qu'il a cru pouvoir relever thèses, antithèses, et synthèses et cela non sur un seul moment de l'histoire, mais sur son évolution passée tout entière. On a dit que l'histoire a été le substratum de la pensée hégélienne, comme les mathématiques ont été celui de la pensée cartésienne. Mais les mathématiques sont une science exacte, ce que l'histoire ne sera sans doute jamais. Du temps de Hegel elle n'était qu'un groupement de jugements de valeur.

« Le principe de l'antithèse est le bonheur », écrit Hegel dans la *Phénoménologie* (p. 496). « Pour arriver à ce bonheur, il faut traverser le malheur » (c'est-à-dire la confusion de l'esprit causée par la contradiction entre l'antithèse et la thèse)...

Il ne faut pas s'étonner si la projection dialectique d'un système si purement conceptuel sur l'histoire n'a pas suffi aux successeurs de Hegel. A l'époque où Marx terminait ses études philosophiques à l'Université de Berlin, celle-ci était encore toute imbue de la pensée hégélienne. Toutefois, l'Ecole était déjà en voie de décomposition. Strauss d'abord, Feuerbach ensuite avaient établi une « aile gauche », et c'est au matérialisme de ce dernier que s'attaqua Marx dans une vive polémique, tout en s'y rattachant. Il est en effet impossible de discuter une doctrine sans entrer soi-même dans ses cadres. C'est dans ce sens, quelque peu lointain, qu'il y a lieu d'admettre Marx parmi les hégéliens, question sur laquelle il faudra revenir.

C'est là, on le voit déjà, une filiation assez indirecte ; et celle de la doctrine léninienne l'est encore bien davantage, puisque Lénine se borna à adopter quelques axiomes extrêmement secs de Marx, alors

que la publication officielle bolcheviste des œuvres de Marx s'arrête, jusqu'ici, à l'année révolutionnaire 1848 (il mourut 35 ans plus tard). Il n'y a plus lieu de citer la doctrine de Staline puisque celle-ci ne semble pas devoir être maintenue dans les manuels communistes. Quoi qu'il en soit, quelques formules très simples de Hegel, empruntées d'ailleurs, comme on l'a vu à Schelling, se retrouvent chez Marx. C'est un ensemble de philosophie bien allemande.

Il est curieux qu'on ait conservé comme saint protecteur de cette philosophie, à travers tous ces aménagements, un philosophe comme Hegel. L'évolution jugée par ce penseur ne connaissait pourtant que trois synthèses culminantes : en philosophie, c'était sa propre doctrine ; en religion c'était l'Eglise luthérienne, dite évangélique, dont le chef était le roi de Prusse ; et en politique, c'était l'État prussien. On en conclura facilement que l'interprétation hégélienne n'était qu'un ensemble de jugements historiques, plus ou moins vrais. Ses synthèses, extraites d'un système de thèses et d'antithèses n'étaient que des jugements de valeur. Le tout était aussi fictif, par rapport à la réalité scientifique, que son « évolution historique des catégories ».

Rien, en cela, n'explique réellement les profondeurs de l'esprit humain, pourtant connues du grand penseur que fut Hegel. La logique ainsi conçue passe à côté de la vérité, et la dialectique des antithèses *ne peut pas être le réel*. C'est le langage qui reflète le réel, tel que nous pouvons le représenter. Or, le langage incorpore des notions prélogiques, essentielles à notre entendement et inaccessibles au jeu des antithèses. Il s'agit, je le répète, des *antinomies*, qui offrent à notre entendement des possibilités tout autres que peut le faire une dialectique des contraires.

Il n'en reste pas moins vrai que la découverte d'un parallélisme nécessaire entre notre compréhension de l'histoire et les règles de notre intelligence est d'une importance énorme, et que les marxistes peuvent pour autant retirer de très grands avantages de leur origine hégélienne. Peu importe que l'explication de Hegel n'ait pas été la même que celle proposée par moi, à savoir qu'il ne s'agit pas de « réalités réelles » (c'est-à-dire ni d'une « chose en soi » ni même de réalités de la science expérimentale) lorsque nous parlons de ces « synthèses » de l'histoire. Elles ne sont que des interprétations précaires, basées sur des observations isolées et représentables seulement par l'intelligence sous forme de jugements de valeur. Le prétendu parallélisme pensée-histoire ne me semble pas exister sous cette forme. C'est l'histoire du Discours qui évolue parallèlement à notre pensée. C'est très différent ! Mais toute la philosophie de Hegel est discursive, ces différences d'interprétation s'estompent quelque peu, en fin de compte.

Tout philosophe fera bien de ne pas jouer sur les mots, autrement il n'atteindra jamais son but. Le « matérialisme dialectique » est désormais un terme consacré et possédant une réalité incontestable. On peut soutenir que le nom est mal choisi : mais c'est le cas de tant d'autres systèmes ! Ainsi la « théorie de la relativité » est celle de la relativité de tout envers un seul absolu (la vélocité de la lumière). On pourrait la désigner plus clairement en parlant de « théorie de l'absolu ». La dialectique de ceux qui ont succédé à Marx n'est nullement dans le même ordre d'idées, matérialiste. Ce qui la rend immensément puis-

sante c'est, au contraire, sa liaison avec ce que l'on nomme couramment « l'ordre spirituel » — et ne fût-ce qu'à titre d' « épiphénomène ».

Marx et Engels avaient fort bien compris qu'une révolution et, à plus forte raison, une dictature, issue d'un mouvement révolutionnaire, peuvent modifier profondément l'infrastructure matérielle. Ils voyaient également juste, dans une mesure plus restreinte, en écrivant qu'on peut *prévoir* certaines évolutions inévitables de l'infrastructure. Les débuts de l'âge industriel avaient en effet créé des conditions sociales affreuses. Si le monde ne s'est pas acheminé ensuite vers un collectivisme intégral, il se dirige certainement vers un ordre beaucoup plus socialiste. Or, ces évolutions devaient entraîner des changements correspondants dans la suprastructure dite spirituelle, si l'on accepte le point de vue marxiste. Si on le rejette, on dira que les deux changements étaient inséparables l'un de l'autre.

Cela n'a pas produit de différence immédiate en politique, puisqu'on peut modifier, jusqu'à un certain point, l'infrastructure matérielle et ainsi déchaîner l'action parallèle dans « l'ordre spirituel ». Mais les communistes modernes ont vite compris qu'on peut tout aussi bien agir en sens inverse. En soumettant les masses à une propagande intense et, s'il le faut, à la terreur ; et surtout en les séparant du monde non-communiste par un rideau de fer, on peut exercer une grande influence sur leur vie spirituelle et morale, sur leurs croyances et leurs idéologies : ce qui, à son tour, contribuera beaucoup à modifier l'infrastructure matérielle. Cela appuie puissamment mon hypothèse générale.

La vie *sociale* dite matérielle et la vie *sociale* dite spirituelle ne sont, en tout cas, que *vie sociale*. On reste donc dans la même catégorie, et le jeu des antithèses fonctionne au service de ceux qui le comprennent.

Une Ecole idéologique est une copie — généralement fort mauvaise — d'une Eglise qui, elle aussi, doit s'établir comme un phénomène grégaire et social. Seulement l'Eglise mourra un jour, si elle ne relève plus d'une croyance profonde, c'est-à-dire d'une donnée extralogique. Ce qui importe pour cette étude c'est que l'Eglise digne de ce nom n'est pas une institution simplement sociale, mais possède ses racines dans les visions mystiques et les illuminations authentiques de quelque grand saint. De plus, des rites provenant de l'enfance de l'humanité auront dû être préservés. Tout cela relève de la qualité pure et des données immédiates.

Marx deviendra-t-il pour des générations futures le prophète d'un nouveau Coran ? Je me permets d'en douter, puisqu'il a cherché, par des *voies intellectuelles*, la voie vers un meilleur avenir social. Cela n'empêchera pas évidemment l'Ecole communiste de le transformer en un second Mahomet, si elle le trouvait utile. Pour le moment il n'est qu'un second Rousseau. Mais une croyance sans miracles est difficilement viable à la longue. L'histoire le prouvera.

Si les bolchevistes voulaient un jour ériger Marx en Messie, il y aurait lieu, en tout cas, d'émonder sérieusement les textes. Ainsi nous lisons sous sa signature dans un article daté du 21 avril 1855 et publié dans l'hebdomadaire *Journal de l'Oder :*

« Le panslavisme n'est pas seulement un mouvement d'indépendance nationale, c'est un mouvement qui veut annuler ce qui a été créé par une histoire millénaire. Cela ne peut pas réussir sans balayer de la carte

de l'Europe la Turquie, la Hongrie et une moitié de l'Allemagne. C'est seulement en subjuguant l'Europe que ce résultat peut être consolidé. Le panslavisme s'est transformé d'une croyance en un programme politique ayant 800.000 hommes armés à sa disposition. Il ne reste qu'une alternative, se soumettre à un esclavage slave ou détruire, à tout jamais, le centre de l'offensive — la Russie ».

Répétons que ce texte n'est pas de Hitler, mais de Marx et qu'il n'est pas de 1955 mais de 1855 (*Karl Marx*, choix de textes édité par Borkenau. Fischer. 1956).

Nous nous servons encore pour nos travaux scientifiques d'une logique dont les éléments principaux remontent à travers Hegel de Kant à Aristote. Ce ne sont que les sciences physico-mathématiques qui s'en sont émancipées, avec l'aide d'une logistique nouvelle. Mais cette logique des relations constitue un problème séparé et n'entre pas directement en cause ici.

Quant à Aristote, il ne faut jamais oublier que ce très grand penseur était l'auteur d'une doctrine hermétique sur laquelle nous ne savons que peu de chose. Nous ne pouvons, en somme, que la deviner en tablant sur le fait qu'il était élève de Platon. Les ouvrages qu'il a publiés sur la logique ne sont consacrés qu'à ce que celle-ci possède de tautologique. Présentée ainsi, cette logique prétend traiter la raison humaine en mécanisme parfait, capable d'établir un équilibre entièrement harmonieux et de faire aboutir les processus déductifs à des résultats complets.

Si notre raison possédait ces qualités, il est clair que toutes les contradictions entre deux conceptions rivales devraient être résolues par un choix exclusif en faveur de l'une ou de l'autre. L'une de ces conceptions devrait nécessairement être juste, l'autre fausse. Voilà ce qui explique la prise de position moderne envers un problème capital. Se trouvant en apparence confrontée à un choix entre le matérialisme et le spiritualisme, la science, il ne faut pas en douter, a opté pour le *matérialisme et le mécanisme*. Nous comprenons aujourd'hui que c'est intenable ; il s'agit de trouver le chemin du retour.

J'arrive là au point décisif. Tout ce dilemme ne change-t-il pas entièrement d'aspect si le choix exclusif en question ne nous est plus donné ? Et cela ne sera-t-il pas le cas si l'on vient à constater que notre hypothèse concernant l'unité complète de la pensée a été fausse ? C'est précisément ce que je prétends exposer. La *dialectique antinomique* que j'enseigne postule l'autonomie du sujet au même titre que celle de l'objet. Elle réserve des places équivalentes à la qualité et à la quantité, à l'ordre humain et à l'ordre inerte, au spirituel et au matériel. Elle va plus loin en faisant partout de l'un la condition de l'autre, dans deux ordres interdépendants.

Je vais essayer par la suite d'en donner un bon nombre d'exemples qui voudraient avant tout être des démonstrations de cette théorie, mais qui, par la force des choses, en deviendront des applications pratiques. Comment, en effet, illustrer des résultats obtenus par des procédés essentiellement critiques, sinon en les projetant sur des exemples connus de tous, choisis dans les secteurs les plus variés de la connaissance ?

C'est ce qui m'a amené à examiner, tour à tour, des cas relevant

de la physique moléculaire, de la sociologie, des doctrines de la psychologie, de la science linguistique, et ainsi de suite... Je me rends compte de ce que de tels essais, entrepris au cours d'une simple démonstration dialectique, doivent avoir de scientifiquement imparfait, surtout à une époque où ces sciences elles-mêmes changent continuellement d'avis. Le lecteur jugera mieux que moi combien les quelques lueurs que j'ai pu faire rejaillir sur d'aussi différents sujets font subitement rentrer dans l'ordre ce qui, jusqu'ici paraissait irréconciliable.

Ce n'est certes pas que je me flatte d'avoir résolu tant de grands problèmes à la fois, en répandant une lumière nouvelle sur un processus fondamental de notre pensée. Ce que je présente au lecteur est beaucoup moins prétentieux ; mais je crois avoir ouvert une brèche dans la science — et notamment dans celle de l'homme — en éliminant une erreur qui barrait la route : celle de l'unité de la logique. Dès qu'on aura admis que le dualisme dialectique, tel qu'il se manifeste dans les *antinomies*, est réel, utile et nécessaire, on se résoudra assez facilement à accorder des qualités analogues à la réalité que contemple notre pensée.

Le chemin déjà parcouru par un petit nombre de physiciens d'avant-garde le sera alors aussi par le gros du corps scientifique et, en fin de compte, par le public lui-même. Le réel, après tout, n'est pas ce que nous pouvons penser abstraitement, mais ce que nous pouvons *représenter intelligiblement et en accord avec notre expérience*. Or cette réalité se présente sous une forme dualistique ou, pour mieux dire, dédoublée. C'est là la grande leçon qui pourra se dégager, je l'espère, de cette critique.

Les analyses dialectiques dont il sera question ne voudraient pas simplement contenter une curiosité de l'esprit. Il faut voir plus loin et se dire qu'une réalité représentée sur deux paliers — et c'est à cela que mène la dialectique de l'avenir — fera apparaître la réalité elle-même comme dédoublée. Une représentation matérialiste et une phénoménologie de l'esprit viendront alors tout naturellement se superposer et finiront par créer un seul tableau que j'ai décrit ailleurs comme stéréoscopique.

Les sciences de l'homme trouveront ainsi la possibilité de saisir la réalité sur le vif. Elles en extrairont tout ce que la science peut en connaître ; et cette connaissance ne sera pas seulement plus complète et mieux équilibrée, mais encore plus constante et plus judicieuse, puisque connaissant ses propres limites. Le rève d'une omniscience capable de forger à volonté toutes les destinées humaines s'évanouira. Il sera remplacé par la vision plus sobre et plus correcte des possibilités que nous accorde notre nature.

*
* *

Le lecteur trouvera sans doute que les explications sur le matérialisme dialectique, tel qu'il est pratiqué en Russie soviétique, restent vagues. S'il est facile en Occident de faire connaissance avec la mise en page de toute l'œuvre de Marx par Kautsky, s'il n'était pas impossible de connaître, avec l'aide des spécialistes, les vues de Lénine et de Staline, il restait cependant fort difficile de surveiller en Europe toute l'évolution de l'école dialectique groupée autour des maîtres

suprêmes de la Russie. Sous ces conditions, l'ouvrage d'Alexandre Philipov sur la *Logique et la Dialectique en Union Soviétique (Logic and Dialectic in the Soviet Union)* vient combler une lacune. Le livre a été publié à New York dès 1952, mais on ne l'y trouve que difficilement et il n'a pénétré en Europe que trop récemment, semble-t-il, pour qu'on puisse le traiter comme une source nouvelle d'information.

Le professeur Philipov a fait des études de droit, de sciences naturelles et surtout de sociologie aux universités de Kharkov puis de Prague ; il a été professeur à ces deux universités jusqu'en 1945, alors il parvient à se transférer à Munich pour devenir enfin président de l'Institut pour l'Etude de l'Histoire et des Institutions de l'Union Soviétique à Harvard. On lui doit de nombreux volumes sur la psychologie, la philosophie et la théorie bolchevique. Son *Traité sur la Logique* n'est qu'un résumé de ces travaux.

Il nous apprend avant tout qu'une vaste science philosophique n'a cessé de fonctionner en Russie pendant toute la période bolchevique. Cela peut surprendre le lecteur occidental, mais la seule liste des logiciens et dialecticiens ayant publié pendant cette époque est d'une importance impressionnante. Il est, évidemment, impossible de rendre compte de tous ces spécialistes qui se sont rangés autour des chefs, à savoir Plekhanov, maître de philosophie de Lénine, ensuite Lénine lui-même, enfin Staline qui n'avait pas encore été descendu de son socle lorsque Philipov écrivit son livre et qui — contrairement à ce qu'on pense souvent en Occident — a contribué lui-même aux débats.

En étudiant l'ouvrage, on constate que les nombreux penseurs en question ont, toujours à nouveau, fait appel à la lignée des ancêtres du « matérialisme dialectique », à Fichte, Schelling et, surtout, Hegel, cela en remontant même — ce qui est parfaitement correct — à des néo-platoniciens tels que Proclus, père de la dialectique « à trois phases », si chère à Hegel. La lignée s'avance vers Feuerbach, Engels et Marx; il a été dit qu'elle omet Kautsky.

Il nous est rappelé par Philipov que Engels décrivait la dialectique hégélienne comme « notre meilleur outil et notre arme la plus tranchante » dans son livre *Ludwig Feuerbach*. La vive attaque de Lénine contre les menchéviques en 1913 contenait le reproche qu'ils méconnaissaient totalement l'élément décisif du marxisme... sa dialectique révolutionnaire. Lénine exhortait en 1922 tous les marxistes, dans une lettre rendue publique, à étudier la dialectique hégélienne. Il écrivait à une revue nouvellement créée qu'elle devrait devenir une sorte de « société marxiste des amis de la dialectique de Hegel ». En 1930, Staline reprochait au congrès du Parti, alors réuni, à beaucoup d'opportunistes de ne pas comprendre, et de ne pas vouloir comprendre la dialectique de Marx. Lénine avait déjà lancé le mot, si souvent répété : la dialectique est « l'algèbre de la révolution ». Citons encore, toujours d'après Philipov (op. cit. p. 3), les paroles de Staline, d'après lesquelles la dialectique est l'esprit du marxisme et pénètre, comme tel, toute la science contemporaine...

Comment décrire en quelques phrases cette école matérialiste en même temps que dialectique qui est restée presque étrangère à l'Occident ?

On pourrait dire que les Russes opposent largement leur dialectique

à la logique formelle. Dans le meilleur des cas, celle-ci est considérée comme une espèce de propédeutique à la pensée dialectique. La relation entre les deux est comparée à celle qui existe entre la mathématique simple et les hautes mathématiques. En simplifiant encore davantage, la logique apparaît pour les Russes comme une institution bourgeoise et purement statique. Leur dialectique, par contre, n'est que mouvement, contradiction, bref, révolution. On n'exagère pas, si curieux que cela puisse nous paraître, en constatant que les méthodes de la pensée subissent là une classification sociologique, dans laquelle le vieil Aristote, penseur pourtant magnifique, fait rôle de bourgeois invétéré.

Il est facile de comprendre ce qui a séduit à tel point les penseurs russes, à partir de Plekhanov, dans l'école hégélienne : leur désir de tout voir changer dans ce bas monde pouvait être justifié d'une manière scientifique et même philosophique, en sortant d'un fort ancien tiroir la règle de l'identité des contraires ou, comme on dit en philosophie soviétique, de la négation de la négation. N'oublions pas que Hegel avait, en réalité, ouvert la voie à de pareilles réalisations, non parce qu'il avait compris la nature des antinomies, mais parce qu'il lui arrivait de rester extrêmement vague. Il construisait, on le sait, les conceptions Etre et Néant en antithèses pour en faire jaillir la synthèse Devenir. Tout est possible lorsqu'on opère ainsi !

L'idée d'une histoire qui continue éternellement, d'une évolution ininterrompue, d'un dynamisme total de la vie peut greffer toutes les conclusions voulues sur de tels points de départ. Les reproches si souvent adressés à Hegel, d'après lesquels il présentait ses synthèses « nécessaires » selon des résultats préétablis, avec l'aide d'une connaissance assez médiocre de l'histoire... tout cela n'a jamais empêché les penseurs russes de croire à l'infaillibilité de cette dialectique. On dirait, au contraire, qu'ils ont été plutôt encouragés.

Pourquoi, pourra-t-on demander maintenant, parle-t-on toujours d'un « matérialisme dialectique » en tout cela ? La réponse la plus simple est évidemment que Marx et Engels n'étaient véritablement intéressés que par les questions d'ordre social, économique et sociologique, tout le reste leur servant plutôt d'échafaudage. Or, par la suite, les deux éléments du matérialisme et de la dialectique n'ont jamais cessé de jouer leur rôle. Peu après 1920 les philosophes soviétiques étaient divisés en deux Ecoles nettement distinctes, les « dialecticiens » et les « mécanisticiens ». Toutes deux étaient parfaitement alignées vers le marxisme, mais les unes soulignaient dans les textes de Marx ce qui avait rapport à la dialectique, alors que les autres soulignaient les thèses mécanistiques, en exprimant une forte tendance vers les sciences naturelles et le matérialisme.

Il y eut ensuite de vifs démêlés lorsque la nouvelle Russie eut à prendre parti envers les règles alors nouvelles de la relativité de Einstein. Fallait-il vraiment prendre cela au sérieux ? On accusa le professeur S. Yu. Semkowsky (auteur de *Matérialisme dialectique et Principe de Relativité*, Moscou, 1926) de sous-estimer Hegel. Une vive attaque lui reprocha de négliger les trois lois de la dialectique hégélienne. Celle-ci sont formulées en Russie comme :

1° la dissolution inévitable de toute catégorie, la pensée venant se situer automatiquement dans l'opposé ;

2° la négation de la négation ;
3° la transition de la quantité vers la qualité.

C'est là un catéchisme de la pensée hégélienne qui nous paraîtra trop simplifié. Une transposition de la qualité en quantité est possible. C'est une transaction typiquement intellectuelle. Mais entre quantité et qualité il n'y a pas de *transition*, il n'y a que *simultanéité*, lorsque les deux se rapportent à la même réalité.

En tout cas, le pauvre professeur Semkovsky eut bien du mal à démontrer qu'il ne péchait pas contre les règles de ce bréviaire (op. cit. p. 33). Vingt ans plus tard, l'un des rares auteurs occidentaux attachés à l'étude de la philosophie russe, John Summerville, écrivait que toute pensée dialectique est celle des interrelations et donc de la relativité. (John Summerville, *Soviet Philosophy : A study of Theory and Practice.* pp. 183-186).

Le principal coup de théâtre dans l'histoire de la philosophie soviétique allait se produire en 1950, lorsque Staline intervint en personne. On ne s'en est pas beaucoup aperçu en Occident, mais le vieux dictateur ajouta alors à la collection de ses œuvres une théorie linguistique acclamée aussitôt en U. R. S. S. comme « géniale ». On se représente mal les maîtres de la Russie moderne si l'on n'accepte pas le fait qu'ils tendent tous à faire figure d'écrivains, de savants, de philosophes. C'est un aspect méconnu, mais fort important du bolchevisme ! Staline linguiste n'offrait, à vrai dire, rien de bien nouveau. Ce qu'il proclamait n'était que le résumé de ce que les linguistes et les théoriciens de la connaissance reconnaissent généralement comme vrai en Occident depuis quelque temps déjà. Il s'agit de la thèse sur laquelle est également basée mon étude, à savoir qu'aucun raisonnement systématique n'est possible sans l'emploi du langage « intérieur » conceptuel, ce qui revient à dire que raisonnement et mécanisme conceptuel sont identiques.

Ce n'était pas original, mais ce n'était pas si mal pour le vieux guerrier qu'était Staline. Il est vrai que cette thèse manquait de subtilité. A en croire les commentateurs, il ne faisait pas de différence entre le langage du sens commun et celui du bon sens, ce qui est fort important. D'autre part, Staline tirait de sa théorie la fort curieuse conclusion que le langage ne pouvait pas être une « suprastructure » des données des civilisations et des conditions sociales. C'est, en effet, comme « suprastructure » que certains linguistes soviétiques avaient représenté le langage, à l'image de la morale, de la croyance religieuse de l'ordonnance sociale. Le langage comme produit de l'hégémonie d'une classe et variant avec les classes : voilà une conception bien étrange pour des observateurs occidentaux. Staline la rejeta de toutes pièces. (Philipov op. cit. pp. 60-62). Le langage russe, disait le dictateur, restait commun à tous les Russes. C'est là un truisme que Staline compléta par un autre en disant que la logique formelle était donnée d'avance à tout le monde et que tout effort de détrôner quelque chose d'aussi évident devait être considéré comme stupide.

Cette dernière conclusion, qui est aussi irréfutable que le reste, ouvre les yeux sur les motifs de toute la manœuvre. En rétablissant la priorité de la logique formelle en U. R. S. S., on affaiblissait, du point de vue soviétique, la dialectique : conséquence presque incompréhensible en Occident, mais inévitable dans la scolastique néo-russe. Or,

pourquoi y-avait-il lieu d'affaiblir les positions du matérialisme dialectique ? C'est que, précisément, le matérialisme dialectique représente, aux yeux des bolcheviques, l'assise « scientifique » nécessitant une révolution éternelle de toutes choses. Fallait-il donc aussi renverser la dictature stalinienne ? Le vieux chef n'était évidemment pas de cet avis. Et c'est, pour le moins, cette arrière-pensée qui l'amena, par des détours véritablement byzantins, à donner accès en U. R. S. S. à la théorie linguistique généralement reconnue dans le monde « conservateur ».

Les politiciens occidentaux réfléchissent en général d'une manière si superficielle qu'ils pourront être surpris par des méthodes descendant jusqu'aux racines même de la pensée des foules. C'est pourtant ainsi qu'on opère en Russie ! On trouve une assez bonne confirmation de ce qui a été dit en constatant que le *Manuel de la Logique* de Chelpanov, livre très répandu au temps des tsars, mais interdit en 1918, put tout à coup reparaître, en dixième édition, avec des modifications infimes, dès 1946. Ce fut fait sur les ordres de Staline. On ne niera plus que les chefs politiques de l'U. R. S. S. ont des préoccupations spirituelles plus profondes que leurs collègues d'Occident.

Maintenant qu'on a « démoli » Staline comme Chef de l'Etat, comme politicien, comme stratège, on n'omettra sans doute pas, sous une forme plus assourdie, de le discréditer aussi comme linguiste et logicien. Il ne s'agit donc là que d'un épisode, mais qui paraît fort instructif pour ceux qui désirent connaître le maniement du « matérialisme dialectique ». Reste la question décisive de savoir si ces méthodes de la pensée sont de nature à influencer ce qui sera dit dans cet essai sur la dialectique antinomique.

La réponse est négative. L'Ecole russe s'est fort peu occupée d'antinomies et ne parle d'un bout à l'autre que d' « opposés », c'est-à-dire d'antithèses, dans le sens hégélien. Tout l'ouvrage de Philipov en fait preuve. Il est vrai que Plekhanov avait pris comme point de départ le théorème de Zénon, exactement comme le fit Bergson, dans *l'Evolution créatrice* et comme je le ferai aussi. Mais les deux maîtres semblent seulement en avoir conclu, — précisément comme les Grecs de l'Antiquité — que de telles tentatives ne faisaient qu'ébranler la raison, en essayant de démontrer que toute connaissance est impossible. Les deux penseurs ont donc préféré se rallier à l'Ecole de Héraclite, véritable père de toutes les théories d'évolution et de relativité permanente. C'est pourtant à Zénon que les Anciens attribuaient le mérite d'avoir « inventé » la dialectique ; mais cela s'explique en partie par le fait que le sens des termes philosophiques tend à changer continuellement. Encore ne faut-il pas oublier Parménide...

Plekhanow et Bergson auraient dû, selon moi, parvenir aux conclusions que je m'efforcerai d'établir, mais ils ne l'ont pas fait. Le point où les polémiques des penseurs soviétiques se sont le plus rapprochés du problème traité par moi est probablement celui où la Russie eut à discuter le principe d'indéterminisme de Heisenberg. Cette doctrine, j'aurai encore à le démontrer, résulte en réalité de l'incommensurabilité de deux antimonies. Seulement, Heisenberg, physicien et non philosophe, ne s'en est pas préoccupé ; et les penseurs soviétiques crurent apercevoir, fort curieusement, une victoire du matérialisme dialec-

tique et une défaite des schèmes des idéalistes dans les polémiques qui suivirent.

Le philosophe Omelyanovsky présuma même que Bohr et Heisenberg avaient été réfutés par le physicien français Langevin et le philosophe anglais Cornforth. Il énumérait aussi parmi les champions de la campagne contre Heisenberg de grands penseurs comme Planck ou Einstein (ce qui était sans doute faux ou seulement partiellement vrai). Selon le philosophe russe, l'Occident voyait enfin le jour et acceptait le matérialisme dialectique.

Entre temps, les théories de Bohr et Heisenberg ont triomphé partout, même en Russie. L'ingérence de la politique dans les sciences n'est qu'une entreprise à très courte vue, et les descendants soviétiques de Proclus, Hegel et Marx n'ont pas encore compris, dirait-on, le rôle des antinomies. Cela permet de fermer ici la parenthèse sur les dialecticiseurs socialo-communistes.

*
* *

Voici neuf ans que le manuscrit de cet ouvrage est resté dans un tiroir.

J'étais dans le doute, mais plusieurs raisons m'ont fait changer d'attitude. Du point de vue personnel, neuf ans sont une longue étape, même si cela ne compte que pour peu de chose dans l'histoire. Personnellement encore, je ne parvenais plus à accepter, malgré de nombreuses tentatives, les innombrables représentations de la réalité qui ne tenaient pas compte, sous une forme ou sous une autre, de ce dualisme que je sentais inévitable, et même très désirable. Tout ce qui se présentait à mon esprit sous la forme d'une logique dictatoriale et prétendue « unitaire » n'avait plus de sens à mes yeux.

J'écartais un volume après l'autre, en désespoir de cause. Et pourtant l'évolution générale semblait se diriger vers moi. La tautologie logique paraissait se déprécier à vue d'œil. Les sciences les plus diverses cherchaient des détours pour restituer ses droits à l'intuition. L'art lui-même voulait redevenir primitif. L'intellect pur périclitait. L'autonomie venait à être reconnue.

Cet effritement du règne absolu de la logique classique a fini par me rendre confiance. J'ai très légèrement remanié mon texte et j'ai essayé de compléter mon enquête du côté des sciences. Je n'en décrirai pas en détail les résultats, car cela reviendrait à recommencer ma démonstration : travail inutile puisque les sciences, ainsi que la philosophie, continueront à progresser à un rythme rapide. Qu'il me soit seulement permis de revenir à un témoin de premier ordre. Il s'agit du grand physicien français Louis de Broglie, dont j'ai cité certaines conclusions publiées avant la guerre. Que pense-t-il de ces mêmes questions « vingt ans après » ?

Le prince de Broglie a consacré à Einstein une magistrale étude dans la *Nouvelle Revue Française*. Ce qui intéresse surtout ici, c'est le dernier chapitre, paru sous la date du 1er mars 1956 (quatrième année, n° 39, pp. 448, 466). Einstein étant mort le 18 avril 1955, le prince Louis de Broglie a voulu lui élever un monument en donnant un récit historique de son évolution scientifique. Ce compte rendu permet de situer entre

1925 et 1927 la création de la théorie du *dualisme corpuscules-ondes* qu'Einstein n'est jamais parvenu à accepter véritablement.

Malgré ses immenses mérites concernant le développement de la théorie de la lumière, Einstein n'était pas parmi ceux qui s'ajustaient alors à la nécessité d'une représentation double de la réalité. Il faut compter parmi les principaux auteurs du dualisme les maîtres Niels Bohr et Max Born, ainsi que leurs brillants élèves Heisenberg et Dirac, enfin Louis de Broglie lui-même qui décrit cette évolution de la manière suivante : « La nouvelle interprétation était très révolutionnaire : elle renonçait aux descriptions précises dans le cadre de l'espace et du temps, elle abandonnait la causalité et le déterminisme des phénomènes physiques. Bientôt M. Bohr allait la résumer en introduisant la curieuse, mais un peu troublante notion de « complémentarité », suivant laquelle le corpuscule et l'onde sont des « aspects complémentaires de la réalité qui se complètent en s'excluant, chacun des deux aspects ne se manifestant dans l'expérience qu'au détriment de l'autre. En s'orientant vers de telles conceptions, on s'éloignait évidemment complètement de la représentation synthétique des corpuscules et des champs dans le cadre de l'espace et du temps qu'avait rêvé Einstein. »

La théorie que je propose ne diffère de ses conclusions qu'en un point : les deux aspects, je crois l'avoir démontré, se complètent en effet ; seulement ils le font sans s'exclure. D'ailleurs, le prince de Broglie ne veut-il pas simplement dire qu'on ne peut pas les penser conjointement ? Leur unification est interdite en mathématiques ou en algèbre seulement, c'est-à-dire dans le domaine de l'intelligence pure. Mais dans le domaine de la raison les deux conceptions ne peuvent pas être exclusives, à moins de supposer que le secteur le plus éclairé de notre science, à savoir celui où dominent les physiciens, soit atteint de folie et que tous ses grands savants soient frappés de schizophrénie générale. Ecartons aussitôt cette horrible hypothèse pour arriver à l'unique autre solution : les mathématiques et l'intellect ne sont pas le tout de la raison ; celle-ci n'est viable que si elle incorpore aussi les données qualitatives.

Comment a-t-on pu se contenter pendant vingt ans d'un compromis dualiste assez vague ? C'est précisément parce que nos grands physiciens, qui progressent de succès à succès, ne se sont pas beaucoup occupé de philosophie. L'Ecole régnante du pragmatisme les encourageait à se contenter du formalisme de la Mécanique quantique qui paraissait fournir tous les instruments nécessaires à leurs prévisions. « Ils ne se souciaient guère de savoir quelle réalité pouvait bien se cacher derrière le rideau des équations » (L. de Broglie *op. cit.* p. 461).

Einstein, ayant atteint 70 ans en 1949 et étant devenu un classique de la physique moderne, s'obstinait à vouloir relier mathématiquement tout en un et à repousser cet agnosticisme dont se contentaient les autres. Il écrivait à la fin de la cinquième et dernière édition de son ouvrage sur la Relativité, sortie des Presses de l'Université de Princeton, qu'il faudrait chercher à établir « une théorie purement algébrique pour la description de la Réalité ». Mais, ajouta-t-il, « personne ne sait où trouver les bases d'une telle théorie ». Ce furent les dernières lignes publiées par lui...

Louis de Broglie suivait avec une grande attention ces tentatives d'unification, car il ne pouvait pas nier l'existence d'un véritable malaise

devant l'interprétation « probabiliste » devenue si répandue. Il se rendait compte de ce que les constructions provisoires adoptées par les savants avaient de précaire. Einstein, de son côté, contemplait leurs efforts en homme d'esprit. Il écrivait, peu de temps avant sa mort : « Il m'est difficile de comprendre combien, particulièrement dans les périodes de transition et d'incertitude, la mode joue en science un rôle à peine inférieur à celui qu'elle joue dans l'habillement des femmes. L'homme est vraiment un animal très sensible à la suggestion en toutes choses, et pas seulement en politique. » (Cité par M. André George dans la revue *Synthèse* mai-juin, 1955). Einstein écrivait avec le même humour le 15 février 1955, deux mois avant sa mort, à Louis de Broglie : « Je dois ressembler à une autruche qui sans cesse cache sa tête dans le sable relativiste pour ne pas avoir à regarder en face ces vilains quanta ». (Broglie, *op. cit.* p. 461). Mais cet humour ne voilait-il pas une profonde tristesse ? « Einstein rejetait la solution de l'énigme des ondes et des corpuscules qui avait prévalu, mais il n'en proposait aucune autre, ce qui, évidemment, affaiblissait sa position ». (Broglie, *op. cit.* p. 460).

Aujourd'hui, Einstein n'est plus parmi nous pour « continuer à rechercher une théorie unitaire qui, prolongeant l'effort réalisé par le développement de la Relativité générale, engloberait le champ de gravitation, le champ électro-magnétique et, éventuellement, d'autres champs, dans une image unique, grâce à une complication adéquate de la géométrie de l'espace-temps ».

D'autres continuent à chercher. C'est Mme Tonnelat et son Ecole qui, en France analysent et poursuivent les tentatives unitaires. Louis de Broglie lui-même désirerait leur succès, mais il n'y croit pas, parce qu'elles ne sauraient aucunement conduire, du moins sous leur forme actuelle (dit de Broglie) à une représentation exacte de la réalité physique puisqu'elle ne contiennent pas les quanta. Le prince de Broglie n'a pas cessé de chercher, mais il n'a que peu d'espoir. Voici sa conclusion : « Le problème est bien difficile. Que d'efforts il faudrait encore pour en arriver là ! Devant l'esprit humain qui l'interroge, la nature défend jalousement ses secrets. Le grand Voile est bien lourd à soulever ! » (Broglie, *op. cit.* p. 466).

Eh bien ! il se pourrait qu'un petit coin du voile fût soulevé dans mon étude, si éloignée des mathématiques et de la physique, si imbue de l'histoire des civilisations et de la structure dialectique de la pensée parlée. Le dualisme courageusement accepté par les plus grands physiciens vivants, mais accepté sans entrain, voire avec un malaise très net chez de Broglie, avec un refus intérieur chez Einstein, ce dualisme, disions-nous, se retrouve au fond même de tout ce que nous pouvons atteindre lorsque nous voulons représenter n'importe quelle réalité. Nous en avons exposé les raisons. Le premier témoignage de nos sens, acquis dans l'enfance de la civilisation (très souvent avec l'aide du toucher) reste, à tout jamais le noyau nécessaire de l'expérimentation hautement intellectualisée de notre époque. De temps à autre on pourra évidemment passer directement du primitif à l'intellectuel avec l'aide d'une de ces passerelles qu'on nomme « moyens termes ». Seulement ce sont là des solutions d'occasion et non pas des synthèses définitives et « unitaires ».

Je me permets d'en conclure que les « noyaux qualitatifs », dénommés corpuscules, d'une part, et d'autre part, toute la haute science ondulatoire due à nos mathématiciens-physiciens restent soumis à un dualisme parce que c'est là le cadre général prescrit à la raison humaine. Le *dualisme corpuscules-ondes* n'est qu'une des innombrables antinomies de la raison. Elle relève de l'antinomie continu-discontinu. Ces conceptions se complètent nécessairement puisqu'elles se réfèrent à la même réalité. Elles le font sans s'exclure dans le domaine de la raison. L'une est au contraire complémentaire de l'autre. Il est à craindre que l'enquête du grand Einstein s'égarait dans un labyrinthe qui n'a pas d'issue, mais qui possède une unité propre : celle de la raison humaine. Peut-être une « passerelle » non encore découverte permettra-t-elle un jour encore un pas vers l'unité. Les physiciens se seront alors donné une métaphysique provisoire de plus, mais celle-ci ne résistera pas aux siècles, car l'image est dans l'homme, et l'homme l'emportera.

On raconte que les deux frères de Broglie, tous deux académiciens et l'un d'eux prix Nobel, discutaient un jour la définition du mot « atome » qu'il s'agissait alors de donner dans le grand Dictionnaire de l'Académie. Si on disait simplement : « L'atome est un système d'équations », dit en souriant le prince Louis. « Ce ne serait pas assez figuratif » aurait répondu le duc Maurice... Eh bien ! c'est précisément ça : *ce n'est pas assez figuratif*. Dans un monde habité par des hommes, la réalité ne peut pas être représentée d'une manière uniforme, simplement algébrique : c'est-à-dire purement intellectuelle. Cette anecdote révèle un des plus grands problèmes de la pensée humaine.

*
* *

La science politique de l'Occident est déficiente, nous l'admettons. Elle s'épuise surtout en recherches historiques. Nous qui triomphons tous les jours dans quelque nouvelle science exacte, n'avons pas su ériger le pilier central d'une science politique dépassant les systèmes poussiéreux d'un passé déjà éloigné. Machiavel avait tenu compte de la psychologie collective en érigeant une doctrine politique ; Hobbes avait produit une science de l'Etat qui pourrait encore servir de base ; Locke avait formulé une théorie démocratique, grâce à laquelle nous subsistons, mais bien précairement. Il n'est pas permis de dire que ces maîtres se soient trompés, mais nous ne vivons plus sous les mêmes conditions politiques ni sociales. Nous ne sommes pas à l'époque de l'agriculture, de la navigation à voiles ou du commerce des épices. Nous en étions plus près, à vrai dire, en 1900 qu'en 1955, où tout est complètement changé.

Les communistes, vivant sous un régime de discipline de fer et derrière un rideau du même métal, sont portés à se sentir « libres » dès qu'on leur permet de discuter sur les applications de principe, devenues scientifiques à leurs yeux et, de ce fait inviolables. Une toute autre liberté, celle de l'opinion, règne dans le monde occidental, mais les communistes ne semblent apercevoir en cela qu'un régime de pensées désordonnées et arbitraires, parce qu'elles ne relèvent pas d'une science politique évoluée au-delà de celle des XVIIe et XVIIIe siècles. Que dirions-nous, nous autres, d'une musique qui s'arrêterait aux méthodes de

Haendel ou de Bach ? Ce sont de grands maîtres, mais ce ne sont pas précisément les derniers.

Le démocratisme français qui est bien du 18me siècle, n'a fait ses preuves qu'à travers d'innombrables renversements de régime. Le démocratisme anglais, si différent dans ses bases, a des attaches protestantes qui ne se retrouvent pas ailleurs, sauf en Suisse. Le démocratisme américain produit hybride de l'Anglais et du Français, n'a presque pas progressé depuis sa fondation du temps de Franklin et de Washington. Un de ses plus purs représentants, l'érudit et malheureux président Wilson, refusait de lire des livres autres que démocratiques, malgré sa formation universitaire. On constate là un conformisme qui n'est pasbeaucoup moins étroit que celui qui interdit aux communistes de penser en dehors des théories de Marx, vieilles de plus d'un siècle.

On se croirait revenu aux temps de Galilée si l'on contemple ce genre de « sciences ». Mais ce qui intéresse surtout cette étude, c'est la recherche des raisons ayant créé ces dogmatismes. Or, nous apercevons l'une des principales dans l'impossibilité d'assimiler aux vieilles théories politiques les résultats prodigieux quoique non encore définitifs des sciences modernes de l'homme. Il nous semble démontré qu'une unification de ces sciences ne deviendra possible que par l'application d'une nouvelle méthode dialectique. Nous pourrons alors créer une science politique.

Quelles conclusions une telle science politique munie d'une dialectique antinomique pourra-t-elle établir ? On répondra, nécessairement, que tout système politique durable doit être construit d'après deux principes totalement différents, l'un puisé dans l'intellect, l'autre dans les sphères profondes du sentiment et de l'esprit.

Du point de vue purement *intellectuel*, l'atomisation de l'organisme socialo-politique est une solution impeccable. On peut la rétrécir vers les domaines politiques, l'élargir vers les domaines économiques, voire vers ceux de l'éducation ou de l'affiliation à une Eglise (parler de croyance à cet endroit serait faux) : toujours on transmettra à l'individu l'impression qu'il est une cellule suffisamment indépendante de la communauté, pour que sa volonté puisse influencer les décisions à prendre. Or, rien n'est plus ingénieux que cette découverte que les masses doivent avoir l'impression de diriger pour qu'on parvienne à les soumettre à une direction. C'est ici que se situe la conception politique de la « liberté » et de l' « opinion publique ». Et c'est là où les systèmes démocratiques bien organisés sont très supérieurs au modèle soviétique d'obéissance illimitée. Les Russes finiront-ils un jour par le comprendre ?

D'autre part, les principes de tout ordre *spirituel* ne sont pas bien difficiles à découvrir. Nous connaissons relativement bien l'histoire de six millénaires ; et beaucoup de centaines de systèmes s'offrent à notre choix. Ceux qui pensent que nous devons choisir entre la forme occidentale du démocratisme et la forme orientale du collectivisme sont à mille lieues de la vérité. D'autres possibilités abondent, mais elles aboutissent pour ainsi dire toujours au même choix de principes. Il faut un « chef » dans l'ordre laïque et un « magicien » dans l'ordre spirituel. L'immense difficulté qui s'est manifestée à travers

l'histoire est celle de coordonner ces deux puissances, « l'empereur » et le « grand-prêtre ».

On a souvent essayé de réunir les deux fonctions en une personne. A Rome, l'*Imperator* était aussi *Pontifex Maximus*. Cela n'a pas donné de bien bons résultats, car le polythéisme ainsi organisé et complété par la divinité abstraite *Augustus et Roma* a perdu ses croyants tout en conservant ses rites. Au moyen âge l'on a, à certains moments, placé le pape et l'empereur au même niveau d'influence, ce qui a inévitablement conduit à des luttes pour le pouvoir. A d'autres époques, l'on a fait du chef de l'Etat le chef de l'Eglise, tout en laissant à cette dernière une certaine autonomie. Cela a encore conduit à une pétrification ecclésiastique. La question n'est donc pas simple, mais des solutions sont possibles. La philosophie de Confucius en offre d'attrayants exemples.

Plus heureux que nos ancêtres, nous possédons aujourd'hui une autorité à laquelle s'attache la vaste majorité des croyants et qui s'appelle la science. Certains secteurs sont encore fort mal occupés. La science politique notamment, n'a pas encore pris la place suprême qui lui est due. Il faut mettre fin à ce schisme spirituel.

Supposons qu'on puisse le faire à l'aide d'une dialectique mieux organisée. On n'aura alors qu'à se pencher sur toutes les solutions connues ou prévisibles scientifiquement et apprendre ainsi ce qu'il faut faire pour que nos constructions intellectuelles trouvent leur contrepoids dans des institutions correspondant aux réalités de l'esprit.

Quel contraste entre ce *il faut* que nous transmettra une science politique de l'avenir et le lamentable *il faudrait* par lequel se terminent les exposés politiques du présent. Lorsqu'on écrit : il faudrait, on ajoute dans son for intérieur : « mais, malheureusement, cela ne se fera pas ».

Un jour l'humanité sortira de ces brumes et saura comment *il faut* se gouverner. Elle le saura dès que la connaissance intellectuelle sera accouplée, comme il convient aux réalités immédiates de l'âme.

Est-il besoin d'ajouter que cette conclusion ne revient pas à proposer un néo-positivisme ? Les temps sont loin où Renan écrivait « l'Avenir de la Science ». C'est plutôt de l'avenir de la connaissance, de celui de notre méthode entière de penser, qu'il s'agit aujourd'hui. La science n'est pas invoquée par moi à titre de science exacte « infaillible », mais parce que nous vivons au 20ᵉ siècle dans une véritable idéologie de la science. C'est pour cela qu'elle peut nous aider, plus encore que par les magnifiques résultats obtenus par la science opérative. Les sciences de l'homme sont encore loin de nous satisfaire au même point. Elles progressent inégalement et lentement. Il s'agit de réunir un faisceau de la connaissance, sous le signe de la science politique. Si on y réussit, la race humaine s'acheminera vers un avenir meilleur.

JEAN FURSTENBERG.

Au mariage d'Alphonse XIII

Dimanche, 27 mai 1906.

C'EST le 31 mai prochain qu'on doit célébrer à Madrid *los Desposorios,* « Les épousailles » du roi Alphonse XIII et de la princesse Victoria-Eugénia (Ena) de Battenberg.

Pour « cette auguste cérémonie » le gouvernement de la République a désigné comme « ambassadeur extraordinaire » le général Dalstein, membre du Conseil supérieur de la Guerre et commandant du 6e corps d'armée. C'est Alphonse XIII lui-même qui a provoqué la désignation du général Dalstein, dont il avait particulièrement apprécié les talents et les belles allures militaires aux récentes manœuvres de Lorraine.

Mais les connaissances de cet excellent général étant un peu faibles en matière de diplomatie, on a cru devoir m'adjoindre à lui pour le guider, l'éclairer au besoin. La mission se composera en outre du lieutenant-colonel Ebener et du capitaine de Courcel, aides de camp du général. Enfin, le gouvernement espagnol a délégué auprès de notre ambassade son attaché militaire à Paris, le lieutenant-colonel Echagü. (1)

Lundi, 28 mai 1906.

Nous partons de Paris, gare d'Orsay, à midi 30.

Fermée au service des voyageurs, la gare est occupée militairement.

Un long train, qui ne comprend que des voitures de luxe, car j'aurai pour compagnons de route :

---

(1) Pour les couronnements, les mariages et les obsèques des souverains, une tradition de la vieille Europe voulait que chaque Puissance désignât « une ambassade extraordinaire », devant laquelle « l'ambassade ordinaire » s'effaçait pendant la durée des cérémonies. M. Jules Cambon, accrédité comme ambassadeur à Madrid depuis le 22 août 1902, allait donc s'effacer pendant quelques jours devant le général Dalstein, qui apparaîtrait ainsi comme seul représentant de la France, tant à l'hôtel de l'ambassade que dans les cérémonies extérieures et dans les relations avec le gouvernement royal.

1° Son Altesse Impériale et Royale, l'archiduc François-Ferdinand, prince héritier d'Autriche, de Bohême, de Hongrie, etc...
2° Son Altesse Impériale, le grand-duc Wladimir-Alexandrowitch, commandant général de la circonscription militaire de Saint-Pétersbourg.
3° Leurs Altesses Royales, le prince et la princesse de Galles.
4° Son Altesse Royale, le prince Albert de Belgique, prince héritier.
5° Son Altesse Royale, le prince Albert de Prusse, régent du Duché de Brunswick.
6° Son Altesse Royale, le prince André de Grèce.
7° Son Altesse Royale, le prince Eugène de Suède, duc de Néricie

Et plusieurs Princes ou princesses de Bavière, de Saxe-Cobourg-Gotha, de Bourbon, de Battenberg, de Hanovre, etc...

Parmi ces hautes personnalités qui, dans leurs costumes de voyage ont une apparence des plus ordinaires, trois seulement me sont assez connues pour que je les aborde immédiatement, le grand-duc Wladimir, le prince Eugène de Suède et le prince André de Grèce.

A peine les ai-je quittés que je suis interpellé par le prince Charles Kinsky et le comte Roman Potocki, chambellans de l'archiduc François-Ferdinand et avec lesquels j'entretiens depuis longtemps des relations diplomatiques ou mondaines. Un peu plus loin, ce sont les trois aides de camp du grand-duc Wladimir, le prince Nicolas Dolgorouky, le comte Chérémétiew et le comte de Fersen, qui viennent me serrer cordialement la main.

***

Comme on nous presse de monter en voiture et que je saisis la poignée de la portière, quelqu'un me tape sur l'épaule. C'est le grand-duc Wladimir, dont je reconnais aussitôt la voix claironnante.

— Ah ! c'est vous, Paléologue !... Vous allez me tenir compagnie dans le train... Je m'assomme avec mes aides de camp... Ne me quittez plus !

Tandis que le train s'ébranle, nous gagnons le wagon-restaurant où l'on nous sert un excellent déjeuner. Dolgorouky, Chérémétiew et Fersen occupent la table voisine.

Autrefois, je rencontrais souvent le grand-duc Wladimir chez son frère, le grand-duc Paul ; mais, depuis les désastres de l'aventure mandchourienne, il ne s'est plus montré à Paris. Je suis frappé de son usure physique. Le corps amaigri, la mine terreuse, le visage sillonné de rides profondes, il paraît soixante-dix ans au moins, alors qu'il en a tout au plus cinquante-neuf. Mais il garde encore sa prestance altière... et son goût du cham-

pagne, dont il commande autoritairement deux bouteilles, *Pommery extra-dry*.

Le train file maintenant à grande vitesse ; nous approchons d'Orléans. Sur l'un et l'autre côté, la voie est gardée par des factionnaires qui s'échelonnent tous les cent mètres. Çà et là des patrouilles de cavalerie.

Entre deux verres de champagne (nous en sommes à la troisième bouteille), Wladimir-Alexandrowitch me dit, avec un ricanement féroce :

— Votre gouvernement a pris soin de nous et il a eu raison. Car nous aurons de la chance, vous et moi, si nous arrivons à Madrid et si nous en revenons sans qu'on nous ait cassé la tête... Enfin, Dieu garde !

Ce que je ne dis pas au grand-duc, c'est qu'il est la cause principale de la surveillance rigoureuse et même ostentatoire que la police française a très sagement organisée tout au long de notre parcours.

Aussitôt le déjeuner fini, le grand-duc m'emmène dans sa cabine où, nos cigares allumés, nous causons des affaires de Russie :

— Je sais me dit-il, que vous vous occupez de nos tristes affaires au Quai d'Orsay, et que vous y apportez un excellent esprit ; je ne vous étonnerai donc pas en vous confessant que notre avenir m'apparaît sous des couleurs très sombres... Je suis trop vieux, trop délabré pour croire que je reverrai jamais la Russie grande et forte...

Après un silence, il me pose hardiment cette question bizarre :

— Puisque nous parlons entre amis, que feriez-vous si vous étiez l'empereur ?

— Moi ?

— Oui, vous... Je sais, par mon frère Paul, que je peux m'exprimer en toute franchise avec vous.

— Eh bien ! Si j'étais l'empereur, je n'essaierais pas d'arrêter la révolution ; je tenterais de la diriger en prenant comme point d'appui les masses rurales. Je donnerais des terres aux paysans ; beaucoup de terres ; je ferais de l'expropriation forcée une loi de salut public... Somme toute, j'appliquerais aux conditions spéciales de l'Etat russe et de l'économie russe le judicieux conseil que Mirabeau donnait à Louis XVI et que celui-ci n'a pas su comprendre. Car, en dehors d'une grande réforme agraire dont le tsar serait l'initiateur, je ne vois pas comment la dynastie des Romanow pourra s'implanter, s'enraciner de nouveau dans le sol russe.

— Mais, cette grande réforme agraire, dont vous me parlez, nous n'y pensons que trop... C'est le rêve séculaire des moujiks, le *Tcherny pérédiel*. « Le grand partage noir »... Et croyez-moi :

ce ne serait pas une simple révolution ; ce serait une effroyable jacquerie ; ce serait encore pis qu'au temps de Pougatchew... Le tsar en serait la première victime et la Russie, la Sainte Russie orthodoxe n'y survivrait pas... Que Dieu m'accorde la grâce de mourir auparavant !

Là-dessus, Wladimir-Alexandrowitch me rend ma liberté :

— Maintenant, je vais dormir un peu !... Mais, n'est-ce pas ? nous prendrons le thé ensemble vers cinq heures et naturellement je vous retiens pour dîner.

A 22 heures 30, le train s'arrête en gare d'Irun.

Mais il nous faut changer de train puisque l'écartement des voies espagnoles n'est pas le même que celui des autres voies européennes. Ce qui est plus grave, hélas ! c'est qu'il nous faut abandonner les confortables et spacieuses voitures de notre beau train *pullman* pour nous loger, nous comprimer dans de vieux *sleeping-cars*, du type le plus démodé. Seuls, les princes et les princesses des familles régnantes, les ambassadeurs extraordinaires et leurs adjoints ont le privilège d'une cabine personnelle. Tous les autres voyageurs, chambellans, aides de camp, dames et demoiselles d'honneur doivent s'empiler dans d'étroites cabines, à couchettes superposées, de sorte que les couloirs sont obstrués de sacs, de coffrets, de valises, de mallettes. Enfin, détail plus pénible encore : à l'extrémité de chaque voiture, il n'y a qu'un rudimentaire cabinet de toilette avec un W. C.

Plusieurs maîtres des cérémonies s'occupent diligemment de notre installation. Avec une courtoise amabilité, ils s'excusent de ne pouvoir nous mieux accueillir : « Le ministère de la Maison royale a réquisitionné tout ce qu'il y avait de *sleeping-cars* en Espagne ».

Puis, c'est la cohue des bagages et de la valetaille dans l'obscurité de la gare, où le désordre est vraiment excessif.

Tout à coup, un bruit d'altercation nous attire vers le milieu du quai, sous une des rares lampes qui nous éclairent vaguement. C'est l'archiduc François-Ferdinand qui s'emporte contre un maître des cérémonies, avec une colère hautaine et cassante qui bientôt ne se contient plus :

— Comment osez-vous me faire voyager ainsi ?... Vous ne savez donc pas qui je suis !... Pourquoi n'a-t-on pas mis un train spécial, un train de la Cour, à la disposition des princes étrangers ? Pourquoi nous mêle-t-on à tous ces gens que nous ne connaissons pas, que moi je ne veux pas connaître ?... Je m'en plaindrai demain au roi. Et je m'en plaindrai aussi, dès mon retour, à l'empereur François-Joseph, car il la connaît, lui, l'étiquette espagnole...

Tant bien que mal, nous arrivons à 14 heures 30 à Madrid.

Sur le quai, l'infant Carlos, les infantes Marie-Thérèse, Marie de la Paz, et Eulalie, les ministres *del Gobierno de Sa Majestad*, la Maison militaire du roi, une garde d'honneur avec musique et drapeau, tout l'exact cérémonial de la circonstance. Je doute que l'odieux archiduc François-Ferdinand lui-même trouve rien à critiquer.

*
* *

L'Intendance de la Réal Casa nous a luxueusement hébergés dans un hôtel particulier, 27, rue Ferraz, non loin du *Real Palacio*. Nous y jouirons, le général Dalstein, ses deux aides de camp et moi de toutes nos aises.

A 17 heures, nous allons prendre le thé à l'ambassade de France, rue Ologaza.

Excellent accueil de Jules Cambon, qui, durant notre présence à Madrid, remettra fictivement tous ses pouvoirs à l'ambassadeur extraordinaire. En l'absence de Mme Cambon, c'est la charmante Mme de Margerie, femme du conseiller de l'ambassade, qui nous fait les honneurs de la réception.

Puis, Jules Cambon nous emmène, le général et moi, dans son cabinet de travail pour nous renseigner sur ce qu'il nous importe de savoir pendant les huit jours que nous allons passer en contact permanent avec la Cour ; il y apporte sa finesse habituelle, sa vue claire, pénétrante et sceptique de toutes les réalités sociales :

— Je dois vous confier d'abord que la famille du roi et l'aristocratie espagnole sont très humiliées de ce mariage, au point que la reine mère, Marie-Christine, disait récemment (et je vous garantis le propos) : « Ce n'est pas la peine de descendre de Charles Quint et de Louis XIV pour épouser une Battenberg. » Quant au peuple espagnol, il n'en a cure : il y voit tout au plus la promesse de beaux cortèges et d'une belle course de taureaux...

En effet, le choix de la princesse Victoria-Eugénia (Ena) de Battenberg n'est rien moins que flatteur pour l'orgueil espagnol.

Au cours de sa dix-neuvième année, en 1905, Alphonse XIII avait eu le désir d'épouser la fille du comte de Paris, la princesse Louise d'Orléans, qu'il voyait fréquemment à Séville, au palais Villamanrique. Les choses étaient allées assez loin pour que le duc de Luynes eût demandé confidentiellement à Delcassé, qui était alors ministre des Affaires étrangères, si le gouvernement de la République élèverait quelque objection. Delcassé m'avait chargé de lui préparer une note approbative, destinée au Conseil des ministres, en m'indiquant ce thème : « La France a trop hautement apprécié les ingénieux et discrets services que la

princesse Marie de Danemark lui a rendus jadis à Copenhague, dans les premiers temps de l'Alliance russe, pour ne pas souhaiter *un petto* l'avènement d'une princesse française au trône d'Espagne... Mais la reine mère Marie-Christine n'avait pas toléré plus longtemps le flirt de son fils au palais de Séville : elle gardait contre la Maison d'Orléans tous les préjugés, toutes les sourdes rancunes de la branche aînée. Il s'y ajoutait la vieille haine des Habsbourg contre les Bourbons, haine commune à beaucoup d'Espagnols qui se disent : « La Maison d'Autriche nous avait tout donné, puissance, gloire, prospérité ; les Bourbons nous ont tout fait perdre ; nos malheurs datent de Philippe V !... » Marie-Christine avait alors essayé d'orienter le choix de son fils vers une de ses nièces, une des nombreuses filles nées de l'archiduc Frédéric et de la princesse de Croy. Mais un jour, Alphonse XIII avait dit gaîment à Jules Cambon : « Ma mère veut que j'épouse une de mes cousines d'Autriche... Pour rien au monde ; elles sont trop laides !... » Il avait recherché ensuite la jolie princesse Victoria, fille du duc de Connaught ; mais celle-ci, très éprise d'un jeune lord, avait refusé. Puis, lorsqu'il était allé à Berlin, en novembre 1905, l'empereur Guillaume avait essayé de lui colloquer une princesse de Melkembourg. Et, de celle-ci encore, il avait dit à Jules Cambon : « On m'a laissé pendant trois quarts d'heure, tout seul avec elle. C'était parfaitement ridicule. Aussi, je ne lui ai parlé que du climat de la Prusse ! »

Enfin, la princesse Frédéric de Hanovre et l'impératrice Eugénie ont habilement dirigé l'attention d'Alphonse XIII sur la princesse Victoria-Eugénia (Ena) de Battenberg, dont la florissante beauté l'a aussitôt captivé.

***

Dans les cercles politiques, le mariage ne produit pas une meilleure impression que dans la famille royale et dans l'aristocratie espagnole.

Causant naguère avec Sagasta qui se dérobait à toute appréciation sur le choix de sa future souveraine, Jules Cambon insistait malicieusement : « Je l'ai vue deux fois à Londres. Elle est robuste, fort belle, avec un teint éclatant et des cheveux superbes... Je m'en félicite pour l'avenir de votre dynastie. » Sagasta répond : « Alors, on devrait nous l'envoyer toute enceinte ».

Dans le clergé, l'impression est plus fâcheuse encore. On ne pardonne pas au roi d'épouser une Anglaise, une protestante, qui n'est convertie que depuis deux mois au catholicisme.

Aussi, le pape a-t-il réduit au minimum sa représentation personnelle aux cérémonies nuptiales. Elle se compose unique-

ment du nonce habituel, Mgr Rinaldini, d'un prélat domestique, Mgr Locatelli, d'un garde noble, le prince Lelio Orsini, d'un camérier secret de cape et d'épée, Léonard Lindsay. Pie X n'a pas cru devoir déplacer un cardinal pour un acte aussi important que le mariage de « Sa Majesté Catholique » ; les mânes de Philippe II ont dû en frémir de colère dans la crypte de l'Escurial.

Mardi, 30 mai 1906.

Remise des lettres de créance au *Palacio Real.*

Edifice grandiose, mais lourd, le Palais Royal, construit pour Charles III vers 1760, domine de haut le Manzanarès.

La cérémonie, très simple, se passe dans un petit salon qui fait suite à la salle du trône.

Le général Dalstein se présente et s'exprime bien, avec aisance, calme et distinction.

Quant au roi, je retrouve exactement l'image et l'idée que je m'étais formées de lui pendant son dernier séjour à Paris : un corps élancé, une grâce virile et naturelle, une spontanéité franche et sympathique, un esprit alerte, un rayon de courage et de hardiesse au fond des yeux.

L'audience, toute protocolaire, ne dura qu'une douzaine de minutes.

Quand nous atteignons la porte, le roi me rappelle subitement :

— Paléologue !... J'allais oublier de vous demander des nouvelles de mon ami Delcassé !... Comment va-t-il ?

— Sire, M. Delcassé va très bien. Je vais le voir, de temps à autre, et le nom de Votre Majesté revient souvent dans nos conversations.

— Ah ! merci... Ne manquez pas de lui faire mes amitiés.

***

Après la cérémonie des *Credenciales*, nous allons nous inscrire chez la reine mère Marie-Christine, chez l'infant Carlos et chez l'infante Marie-Thérèse, qui habitent le Palais.

Nous parcourons ainsi, de long en large, les grands appartements royaux. Tout y respire l'ordre, le luxe et la propreté.

Dans la salle du Trône, j'admire, au plafond, une des œuvres les plus décoratives, les plus féeriques du Tiepolo, *l'Exaltation de la Monarchie espagnole.* Mais, par contraste, je ne puis m'empêcher de penser : il ne faudrait pas moins que le sombre génie du Tintoret pour peindre la *Décadence de la Monarchie espagnole.*

Jeudi, 31 mai 1906.

A dix heures du matin, sous un ciel éblouissant, nous prenons place, avec toutes les ambassades extraordinaires, dans l'église San Jeronimo où l'évêque de Sion, « primat des Espagnes », va célébrer le mariage.

Construite au début du XVIe siècle, mais entièrement restaurée, la petite église de San Jeronimo, s'élève au milieu des jardins qui entourent le Prado.

A gauche du maître-autel, sous un dais, on a disposé un trône pour la reine mère, et, plus loin, deux trônes où les époux royaux viendront s'asseoir après la bénédiction nuptiale.

Dans la nef à droite, les princes étrangers s'alignent sur deux rangs de fauteuils. A gauche, la famille royale leur fait vis-à-vis ; les ambassades extraordinaires prennent place derrière elle.

Tous les grands corps de l'Etat sont répartis dans les huit chapelles de l'église, aménagées en tribunes.

On a réservé, au milieu de la nef, un très large espace pour que les cortèges puissent évoluer avec ampleur.

Dans l'église resplendissante, les uniformes, les insignes, les dorures, les pierreries, les toilettes scintillent de toutes parts. Une vision de Golconde...

Après une heure et demie d'attente (car la princesse Ena est arrivée en retard), les pompeuses liturgies commencent.

Devant l'autel, les deux fiancés occupent des fauteuils avec prie-Dieu.

J'assiste pour la première fois à un rite que j'ignorais, *la Velacion*. L'évêque-célébrant, assisté de ses diacres, enveloppe les futurs époux d'un grand voile de tulle blanc qui retombe jusqu'à terre. Puis, sous ce voile, il les entoure deux fois d'un large ruban de satin qu'il affecte de nouer solidement, pour leur signifier que désormais ils ne pourront plus se séparer. C'est alors qu'il prononce les paroles sacramentelles qui sanctifient l'union de l'homme et de la femme en leur donnant le pouvoir légitime de transmettre la vie : *Ego conjugo vos in matrimonium...*

J'ose à peine l'avouer : pendant que s'exécute devant moi ce beau rite de *la Velacion*, qui est si éloquemment symbolique, pendant que le primat des Espagnes récite la formule irrévocable, quelques vers du licencieux Ovide me viennent à l'esprit, le passage des *Métamorphoses* où le poète nous montre Vulcain surprenant son épouse Vénus aux bras de Mars et jetant sur le couple adultère un grand filet aux mailles de fer qu'il vient de forger (1).

---

(1) Cette réminiscence m'était d'autant plus naturelle que je possède chez moi un médaillon en bronze, de Benvenuto Cellini, représentant la scène des *Métamorphoses* (IV. 171)

Après le rite de *la Velacion*, la jeune reine descend seule de l'autel ; deux pages portent sa longue traîne ; deux maîtres des cérémonies la précèdent. Avec une majestueuse lenteur, elle s'avance au milieu de la nef pour aller saluer sa mère, la princesse Béatrice de Battenberg ; qu'on a placée, non pas selon sa prérogative maternelle, mais à son rang hiérarchique, c'est-à-dire très loin dans la nef, après les dix-sept princes étrangers des familles souveraines, car les Battenberg, issus de la comtesse Haucke, ne sont pas souverains. Or, l'étiquette espagnole est d'une implacable rigueur.

Ainsi, vers le centre de l'église, la mère et la fille s'embrassent une fois, les yeux pleins de larmes. Puis, de son pas lent et majestueux, la reine va rejoindre son mari devant l'autel.

Cependant, la messe en est aux dernières liturgies.

Les deux époux quittent leurs fauteuils pour aller occuper les trônes qui leur sont préparés, sous un dais, à gauche du chœur.

Alors, nous voyons la reine mère se lever, descendre de son estrade, faire une révérence à son fils, et une seconde, plus accentuée encore, à sa belle-fille. Par la profondeur et la suprême dignité de son inflexion, Marie-Christine semble dire : « Mon règne est fini ; désormais je ne compte plus. »

Quand le clergé quitte l'autel et que les modulations de l'orgue achèvent de s'éteindre dans la nef immense, il est exactement une heure et quart.

***

Un ordre parfait préside à la sortie de l'église.

Au dehors, le soleil est incandescent, la réverbération des murs étincelante.

Autour de San Jeromino, le service des voitures n'est pas moins exactement réglé.

Du parvis, j'admire les vingt-sept carrosses qui emmènent les Majestés, la famille royale et les princes étrangers. Beaucoup de ces voitures, fastueusement dorées, datent du XVIIe et du XVIIIe siècle ; chacune d'elles est attelée de six chevaux caparaçonnés qui portent, sur la têtière, de hauts plumets jaune vif, bleu pâle, incarnadin : chacune aussi est précédée de piqueurs, de hallebardiers, de hérauts d'armes, de sonneurs de fanfares, de gentilshommes en costumes historiques : un éblouissant cortège.

Les voitures des ambassadeurs extraordinaires sont garées dans une des rues qui bordent San Jeronimo. Ce sont d'élégantes berlines, aux armoiries de la Cour, et dont l'attelage est de quatre mules brillamment harnachées.

L'itinéraire, qu'on nous a fixé pour le retour, n'est pas le

même que celui du cortège royal qui, par sa composition même et par la pesanteur de ses carrosses, ne peut aller qu'au pas.

Ainsi, pendant que l'un se dirige vers le *Palacio Real*, par *la Carrera de San Jeronimo, la Puerta del Sol*, et la *Calle Mayor* au milieu d'une foule compacte et bouillonnante, le général Dalstein et moi nous partons à la vive allure de nos quatre mules, en suivant d'ingénieux détours, ce qui nous amène *Calle Ferraz* à deux heures.

Notre premier soin est de nous désaltérer, avant même d'ôter nos décorations, nos chamarrures et nos lourds uniformes.

Brusquement la porte s'ouvre. Mon valet de chambre et l'ordonnance du colonel Echagüe, la figure terrorisée, nous crient :

— On vient de lancer une bombe sur le roi et la reine, au bas de la *Calle Mayor !*... Il y a beaucoup de tués !...

Le général m'envoie aussitôt, avec le colonel Echagüe, dans une des berlines que nous venons de quitter, pour le renseigner sur l'attentat.

Il ne nous faut pas dix minutes pour arriver au bas de la *Calle Mayor.* La vue de la livrée royale et de mon uniforme diplomatique nous permet de franchir le cordon de policiers qui barrent l'extrémité de la rue.

Spectacle impressionnant : une vingtaine de morts, une soixantaine de blessés. La plupart des victimes portent l'uniforme du régiment d'Ouad-Raz, qui faisait la haie sur ce point du parcours.

La bombe a éclaté devant le n° 88 de la rue, à deux pas de l'*Ayuntamiento*, siège de la police madrilène ; on l'a jetée, dissimulée dans un bouquet, d'un étage supérieur.

La prestance personnelle et le langage autoritaire d'Echagüe me conduisent, non sans peine, jusqu'à l'endroit où s'est produite l'explosion.

L'engin est tombé sur l'équipage royal, dont les chevaux de tête sont éventrés. Les parois du carrosse sont criblées d'éclats, les vitres en mille morceaux. Je prends, sur les coussins, quelques fleurs et un fragment de glace. Autour de la voiture qui, plus ou moins disloquée, ne peut être ni avancée ni reculée, je compte plusieurs cadavres d'officiers, de soldats et de chevaux.

Çà et là des lamentations, des cris d'horreur.

Echagüe tout à coup me serre le bras :

— Quelle pitié ! mon Dieu... Regardez !...

Nous voyons sortir du n° 88, portée par trois hommes, une jeune femme très élégamment vêtue, la marquise de Tolosa, couverte de sang et la tête broyée, puis, tout de suite après elle et portée aussi par trois hommes, une ravissante jeune fille de quinze ans, la comtesse Adanero, déjà endormie dans la mort. Il semble donc bien que les assassins aient lancé une deuxième bombe qui aurait éclaté sur le balcon de l'immeuble,

Tous les renseignements qu'Echagüe recueille sont unanimes à constater l'admirable tenue d'Alphonse XIII, qui ne perdit pas un instant la maîtrise de soi-même. Descendu le premier de son carrosse, il en fit sortir la reine, qu'il souleva légèrement par les épaules pour qu'elle ne mît pas le pied dans les flaques de sang qui entouraient la voiture ; le bas de sa robe n'en fut pas moins rougi. Et tous deux, très pâles, mais sans nulle précipitation, ils gagnèrent une autre voiture.

***

Dès mon retour à la *Calle Ferraz*, j'adresse un long télégramme à l'impératrice Eugénie, dont je sais la tendresse pour sa filleule Ena. On n'ignore pas que jadis, vers 1877, la reine Victoria et l'impératrice Eugénie avaient conçu le rêve d'unir la princesse Béatrice, fille préférée de la reine, au Prince Impérial. Aussi, quand elle avait appris ma mission à Madrid, l'impératrice m'avait demandé, « comme un grand service », de lui télégraphier deux ou trois fois mes impressions sur l'événement auquel j'allais assister (1).

***

A 4 heures, je vais, avec le colonel Echagüe, le colonel Ebener et le capitaine de Courcel, porter les condoléances du général Dalstein au régiment d'Ouad-Raz, qui est caserné à l'est de Madrid, dans le faubourg d'Atocha. Tous les officiers sont encore sous le coup de leur émotion première ; ils nous montrent un tas de tuniques sanglantes et de shakos troués par des éclats de bombe.

***

A 8 heures, grand dîner à l'ambassade de France, *Calle Olozaga*.

Principaux invités : Moret y Prendergast, président du Conseil ; le duc d'Almodovar, ministre d'Etat et la duchesse ; le duc de Sotomayor, grand-maître de la Maison de la reine, et la duchesse ; le général Bascaran, chef de la Maison militaire du roi ; le comte de San-Roman, grand veneur, et la comtesse ; le marquis del Muni, ambassadeur d'Espagne à Paris et la marquise ; puis Jules Cambon, les Margerie, les Sartiges, les Cornulier-Lucinière, etc...

Pendant la soirée, je m'entretiens de la façon la plus intéressante avec le duc d'Almodovar, le duc de Sotomayor et le général

(1) Cf : Maurice Paléologue, *les Entretiens de l'impératrice Eugénie* 1 vol. in-16. Plon Ed.

Bascaran. Nous ne parlons guère que de l'attentat. Ce qui domine chez mes interlocuteurs, ce n'est ni la colère, ni la tristesse, ni la crainte, mais l'humiliation. Leur orgueil patriotique souffre cruellement d'avoir étalé, sous les yeux de l'Europe, leur ulcère national, « le mal catalan », comme on disait jadis « le mal napolitain ».

Le général Bascaran, qui chevauchait à la portière du carrosse royal au moment de l'explosion et dont le cheval est criblé de blessures, me confirme le courage et le sang-froid d'Alphonse XIII; il lui a entendu dire à la reine : « Tu n'as rien ?... Non ?... Alors, sois ferme, on nous regarde... » Bascaran ajoute : « La rue, jonchée de morts et de blessés avait l'air d'un champ de bataille. »

Le duc d'Almodovar me laisse entendre qu'il est impatient de voir le grand-duc Wladimir quitter le territoire espagnol, où l'on craint que des nihilistes ne l'aient suivi : « Nous avons assez d'un attentat ! »

Vendredi, 1er juin 1906.

Journée de quasi-repos. Chaleur torride.

Quelques visites officielles.

*
* *

A 8 heures, dîner de gala, au Palais.

Une salle immense, une scintillation fourmillante de lumières, d'or et de pierreries ; un prodigieux déploiement de richesses qui me fait penser aux galions de jadis.

Alphonse XIII est radieux ; son visage est comme nimbé d'allégresse et de fierté. Je ne m'en étonne pas. Hier, devant son peuple, dans les conditions les plus tragiques, les plus effarantes, il s'est montré admirable de bravoure et de sang-froid. Puis, le soir venu, il a possédé une belle créature qu'il désirait violemment et qu'il a choisie entre toutes. Son esprit chevaleresque et le sensualisme de ses instincts ont leur pleine satisfaction.

La jeune reine est dans tout l'épanouissement de sa florissante nubilité. Grande, souple, et robuste, elle a des yeux vifs, des traits réguliers, un teint éclatant, de superbes cheveux blonds, une gorge saillante et modelée. Mais je pourrais citer au moins dix Anglaises qui ont plus de noblesse naturelle dans leur maintien, dans leurs allures, dans leurs sourires, dans leurs gestes. Ce n'est pas le sacrement royal qu'elle a reçu hier à San Jeronimo, ce n'est que le sacrement nuptial.

Je me rappelle d'ailleurs un propos qu'elle tenait, l'an dernier, à l'un de ses amis bavarois, le comte de Leyden, qui s'étonnait de la voir traiter si familièrement des gens de peu : « Mais ce sont

mes cousins ! dit-elle en riant... Vous ne savez pas quel drôle de petit mâtin je suis !... » *What a mongrel I am !...*

Le reste de la famille royale est lamentable d'aspect physique. On se croirait à la cour de Philippe III et de Philippe IV. Je ne vois que mâchoires proéminentes, lèvres pendantes, oreilles évasées, teint blafard. Aucune sève : le principe de la *limpieza de sangre*, au nom duquel l'Inquisition s'est montrée si impitoyable jadis, se retourne ironiquement aujourd'hui contre les Majestés Catholiques et leur descendance.

L'infante Isabelle, sœur d'Alphonse XII est veuve du comte de Girgenti, a l'air d'une boutiquière retraitée. Une autre sœur d'Alphonse XII, l'infante Marie de la Paz, son époux le prince Louis-Ferdinand de Bavière et leur fille Marie del Pilar semblent un pauvre ménage de professeurs allemands. La princesse Paz, qui est la sottise et la charité mêmes, s'absorbe du matin au soir dans de continuelles dévotions. Quant au prince Ferdinand, il s'adonne à la chirurgie, mais avec un goût bizarre, puéril, de la réclame et de la popularité ; il indigne, ce soir, l'aristocratie madrilène parce qu'il se plaît à porter un vieil uniforme de médecin militaire espagnol. Je mets à part la troisième sœur d'Alphonse XII, l'infante Eulalie. Née en 1864 de la reine Isabelle II et de... « père inconnu », mariée en 1886 au prince d'Orléans-Montpensier, infant d'Espagne, séparée « extra-judiciairement » de ce triste époux en 1902, elle vit d'habitude à Paris avec une indépendance, une fantaisie, une désinvolture qui autorisent beaucoup de racontars et de calomnies.

Vers le milieu du dîner, le roi demande à la princesse de Galles, qui est assise à sa droite, de lui prêter un crayon d'or qu'elle porte à son bracelet. Puis, appelant d'un signe le général Dalstein, il écrit sur le grand menu armorié :

Mon cher Général,

L'an dernier, à pareil jour, pendant que vous me montriez votre superbe corps d'armée, vous me félicitiez d'avoir échappé, la veille, à l'attentat de la rue de Rohan. Qui nous eût dit alors que, juste un an après, vous me feriez les mêmes félicitations? Puisque j'ai été si heureux en 1905 et 1906, espérons que je le serai toujours.

Votre bien dévoué,
Alphonse XIII

Il lit à haute voix cette lettre et la fait porter par un domestique au général Dalstein.

Après le dîner, Alphonse XIII nous raconte la scène de l'attentat :

— Quand la bombe a éclaté, la reine s'est écriée : *Ils nous ont tués...* Et s'est presque évanouie... Pendant quelques secondes,

j'ai eu, je ne vous le cache pas, une émotion affreuse... La fumée, qui remplissait la voiture, était si noire, si épaisse que je ne voyais plus la reine ; je la tâtais... Bientôt j'ai compris qu'elle n'avait rien. Je lui ai dit alors : *L'an dernier, ce même jour, j'ai reçu le baptême du feu... C'est vous qui le recevez aujourd'hui... Maintenant, redressez-vous, on nous regarde.* Je me suis tâté aussi : mon collier de Charles III était brisé... Au Palais, quand je me suis déshabillé, j'ai vu que j'avais un bleu sur l'omoplate... Mais, je vous le répète, ce qui m'inquiétait par-dessus tout, ce n'était pas moi, *el Rey*, c'était ma chère épouse. Quand nous avons pu descendre de mon lourd carrosse, elle a dû mettre les deux pieds dans une flaque de sang, car l'immense traîne de sa robe m'empêchait de la soulever tout à fait dans mes bras... Enfin, nous l'avons échappé belle. »

Nous rentrons vers minuit à la *Calle Ferraz*.

Samedi, 2 juin 1906.

Aujourd'hui le programme des fêtes ne comporte que deux articles :

1° à 3 heures de l'après-midi, une *Corrida de toros con Caballeros en plaza.*

2° à 10 heures du soir un bal au Palais.

***

A 3 heures, autour de l'arène, plus grande que celle du Colisée romain, s'élève un amphithéâtre de loges et de gradins. Quatorze mille spectateurs peuvent s'y asseoir.

Sur cette multitude, le ciel, d'un bleu splendide, verse des torrents de lumière et de chaleur ; une chaleur qui justifie le proverbe espagnol : « A Madrid, trois mois d'hiver, neuf mois d'enfer. » Le thermomètre marque 34° ! Et nous sommes tous en grand uniforme !

De notre loge, qui est la quatrième après la loge royale, nous découvrons, le général Dalstein et moi, un merveilleux spectacle, que le colonel Echagüe nous explique en détail.

Tous les gradins et piliers sont enguirlandés de roses ; toutes les loges sont drapées de soies multicolores.

Aux places *de sombra* (place qui sont à l'ombre), les dames de l'aristocratie madrilène, en robes claires et mantilles blanches, avec des fleurs au corsage (ce qui est la tenue prescrite par le cérémonial), semblent un bouquet de fleurs précieuses.

Aux places populaires et sur les gradins supérieurs, l'aspect n'est pas moins brillant ; car les teintes vives dominent dans les plus simples toilettes, sur lesquelles s'agitent des milliers d'éventails, bariolés de rouge, de vert, d'azur, de jaune.

Trois heures sonnent. Les souverains vont arriver d'un instant à l'autre.

Mais tout à coup des applaudissements et des hourrahs éclatent dans la foule.

C'est qu'on voit le grand-duc Wladimir, suivi de ses aides de camp, traverser l'arène avec lenteur ; ils viennent du *toril*, de l'étable, où les taureaux attendent que s'ouvre devant eux la porte du cirque.

Wladimir-Alexandrovitch a voulu manifester ainsi l'intérêt qu'il prend à la *corrida*, pour faire pièce aux Anglais qui ont refusé de venir.

Cependant, une musique militaire exécute l'hymne espagnol. Voici leurs Majestés.

Sur un signe d'Alphonse XIII, *la Corrida regia* commence.

1er acte : Trois Caballeros en plaza sont présentés au roi par trois grands d'Espagne, le duc d'Albe, le duc de Medinaceli et le marquis de Tovar, qui traversent l'arène dans leurs carrosses armoriés.

Puis la porte du *toril* s'ouvre. Un superbe taureau s'avance, tout ébloui et comme ahuri d'abord, mais fringant, reniflant, piétinant et bientôt furieux.

Et nous voyons se dérouler tout l'habituel scénario des *picadores*, des *chulos*, des *banderilleros* que semble commander l'*espada* qui est le protagoniste du drame.

Trois taureaux sont tués dans ce premier acte, où ne manquèrent pas les prouesses des *toreros* et les détails répugnants.

2e *acte :* La *lidia* ordinaire : six taureaux *à disposicion* de *Su Majestad el Rey*.

Vu l'importance de cette *corrida*, les plus célèbres *espadas* y participent : Fuentès, Bombita, Regaterin, Lagartijo le jeune.

Ayant assisté maintes fois à des combats de taureaux, je retrouve aujourd'hui les mêmes impressions qu'auparavant. J'admire l'adresse, l'agilité, la promptitude, le sang-froid, la bravoure, la belle tournure, et, par instants même, l'héroïsme du *matador*, quand il est seul en face de l'animal furieux et qu'il cherche à lui planter son épée dans la nuque, entre les cornes terribles. Mais le supplice qu'on inflige à la bête avec les *banderillas de fuego*, le martyre des chevaux éventrés qui se prennent les pieds dans leurs entrailles, l'agonie du taureau qui vomit le sang à gros bouillons, l'enlèvement des cadavres que des mules empanachées traînent au galop sur le sable de l'arène, toute cette boucherie dégoûtante me soulève le cœur.

A chaque épisode émouvant, les regards des spectateurs se tournent vers la reine, qui acquiert, en ce moment, sa vraie naturalisation. Très pâle, mais souriante, elle affecte de prendre un vif intérêt aux péripéties du combat, tandis que sa mère, la

princesse de Battenberg, à demi cachée dans le fond de la loge, s'abrite les yeux derrière son éventail.

Pour ménager un peu la sensibilité de la jeune souveraine, les *puntilleros* ont reçu l'ordre d'assener le coup de grâce aux chevaux dès que le taureau les a éventrés ; on ne voit donc plus ces pauvres bêtes obligées de continuer à se battre, sous l'éperon du *picador*, avec leurs boyaux tombant jusqu'à terre. Le résultat est que bientôt l'arène est jonchée de cadavres, dont le sang fait de longues traînées sur le sable quand, aux sonneries d'une fanfare, les attelages de mules viennent les tirer hors du cirque.



A dix heures du soir, bal au *Palaccio real*.

Encore une profusion de lumières et de joyaux. Dans la salle du Trône, le plafond de Tiepolo, « l'Exaltation de la Monarchie Espagnole » resplendit comme une apothéose.

Mais trop de rigueur dans le cérémonial ; peu, très peu de jolies femmes ; peu, très peu de toilettes élégantes ou de la dernière mode. Nulle animation. Je crois y reconnaître le formalisme et l'austérité que la régente Marie-Christine (une admirable régente) a fait peser durant dix-sept années sur la cour de Madrid.

Vers le milieu de la soirée , comme je cause avec Jules Cambon sur un canapé, le ministre de l'Intérieur, comte de Romanonès, s'approche de nous :

— Je ne suis pas indiscret ?

Nous l'invitons à s'asseoir entre nous, et Jules Cambon, qui le considère comme « une des meilleures têtes politiques de l'Espagne », lui parle jusqu'au moment où passe devant nous l'infante Eulalie, que j'ai rencontrée souvent à Paris chez la duchesse de Rohan et à qui même j'ai fait deux ou trois visites dans son hôtel du boulevard Lannes. Elle m'appelle :

— Venez causer avec moi, Paléologue ; je suis sûre que vous vous embêtez autant que moi ici, mais vous n'avez pas le droit de le dire. Venez !

Nous allons nous asseoir dans le salon voisin, où le respect qu'on doit à une Altesse Royale fait aussitôt le vide autour de nous. Elle commence :

— J'ai dû bien vous choquer par mes plaisanteries avant-hier à San Jeronimo.

En effet, j'étais assis juste derrière elle pendant l'interminable cérémonie, et, plusieurs fois, se tournant à demi, elle m'avait chuchoté, sous l'éventail, des observations moqueuses, des propos scabreux.

Mais ce soir, elle se montre tout autre, telle que je l'ai vue

presque toujours dans nos rencontres parisiennes. Je la sais intelligente avec un esprit clair, spontané, courageux, et très libre. Evidemment, elle ne peut tenir ces qualités que de son père inconnu ; car, du côté maternel, son atavisme est pitoyable. Elle a de plus un goût vif de la politique. Et, pour le satisfaire, ce goût, elle parcourt sans cesse l'Europe, de Londres à Saint-Pétersbourg, de Berlin à Vienne, de Munich à Rome ; l'empereur Guillaume la comble d'égards. Mais on ne la voit qu'en de rares occasions à Madrid, où ses libertés de langage et de conduite la font taxer de « républicanisme » quoiqu'elle soit ardemment royaliste.

Durant une vingtaine de minutes, elle me pose une série de questions très judicieuses et clairvoyantes sur les grands problèmes européens, sur l'intime accord de la France et de l'Angleterre, sur l'éventualité d'une conflagration générale, sur l'avenir du tsarisme en Russie, etc... Elle s'exprime devant moi avec une telle confiance que je n'hésite pas à lui demander quels souhaits son amour de l'Espagne lui inspire, à l'heure présente, pour le règne de son neveu ; car, selon moi, c'est d'aujourd'hui seulement, c'est de son mariage avec une princesse anglaise, que le règne d'Alphonse XIII commence réellement.

— Bravo, s'exclame-t-elle. Bravo !... quand j'ai appris — et je suis peut-être la première à l'avoir su — que nous aurions décidément pour reine une princesse anglaise et non une Habsbourg, j'ai poussé un cri de joie... Ce mariage, c'est le salut de l'Espagne ; c'est l'infusion d'un sang nouveau dans notre vieille monarchie ; c'est l'adaptation forcée de l'Espagne aux principes des Etats modernes... Je vous l'assure, Paléologue : nous vivons trop enfermés dans nos théories et nos préjugés d'autrefois. Il y a trop peu de contacts directs entre le souverain et la nation. L'atmosphère de la Cour est trop artificielle ; on n'y respire aucun souffle du dehors ; on y est totalement séparé du peuple... C'est là, pour la dynastie, un terrible danger, contre lequel il n'y a qu'un seul remède : les méthodes anglaises... Ah ! quel beau rôle je conçois pour Ena dans l'histoire de l'Espagne !

Je l'approuve et la remercie en termes discrets, sans me risquer à lui avouer qu'elle vient de traduire exactement ce que j'éprouve depuis le début des pompes nuptiales. Ce ne sont que des cérémonies de Cour, des liturgies surannées. Je n'ai senti de communion morale entre le roi et son peuple qu'en deux circonstances : le drame de la *Calle Mayor* et la *Corrida de toros*. C'est peu !

Avant de quitter le *Palacio real*, Jules Cambon me cite ce mot profond que Romanonès lui disait naguère : « On me reproche souvent de mal gouverner l'Espagne, et l'on a raison. Mais ceux qui me critiquent ainsi ne savent pas que les Espagnols sont ingouvernables ».

Lundi, 4 juin 1906.

A 10 heures du matin, grande revue militaire, dans la plaine de Carabanchel, qui s'étend à 4 ou 5 kilomètres de Madrid, au-delà de la Casa de Campo.

Chaleur tropicale !

Le général Dalstein et ses deux officiers, à qui les écuries de la Cour ont prêté de belles montures, se rendent à la revue dans l'état-major du roi ; j'y suis mené par une berline, attelée de quatre mules.

De la tribune où je prends place, à côté de Jules Cambon, le spectacle est grandiose.

Elégance d'Alphonse XIII à cheval. Toujours aux allures vives.

Le régiment d'Ouad-Raz, qui a été si cruellement éprouvé par l'attentat (3 officiers et 9 soldats tués, 5 officiers et 19 soldats blessés) a obtenu la faveur de défiler en tête de l'armée. Acclamations délirantes.

Les troupes ont un excellent aspect. Le soldat n'est pas grand de taille, mais il a l'air intelligent, alerte et vigoureux.

La faiblesse de l'armée espagnole est dans ses cadres supérieurs où les intrigues de la politique sont toujours si puissantes, où reparaît trop souvent le vieil esprit des *pronunciamientos*.

*
* *

Ce soir, à 11 heures, les princes étrangers des familles régnantes et les ambassadeurs extraordinaires défilent devant Leurs Majestés pour la cérémonie des adieux.

En même temps, par les fenêtres grand ouvertes, nous voyons une retraite aux flambeaux se dérouler sur les places et les avenues qui entourent le Palais. 5.000 hommes y participent ; plusieurs musiques militaires les accompagnent. Sous le ciel d'un azur limpide, où les étoiles scintillent dans une vapeur d'argent, ces milliers de torches et de fanaux multicolores semblent de longs serpents de feu qui ondulent, s'étirent et s'entrecroisent magiquement. Le spectacle est des plus pittoresques.

Et maintenant, *é finita la Commedia.*

MAURICE PALÉOLOGUE.

Jeux de cirque

La barrière blanche s'ouvrit sur une seule poussée de sa main et, après un an d'absence, Manfred se retrouva dans l'allée qui conduisait au tennis, foulant de nouveau le gravier sec et crissant dans lequel les vélos des joueurs avaient tracé des sillons mal assurés. Autrefois, Rose essayait toujours de suivre les garçons, mais au bout de quelques mètres s'avouait vaincue et sautait de sa selle en leur criant de l'attendre, ce qu'ils ne faisaient jamais, trop heureux de se livrer à leurs acrobaties et de déraper à grands coups de freins dans la pierraille de l'allée. A gauche, du chèvrefeuille cachait le mur et venait s'enrouler autour des arceaux qui couvraient l'allée à intervalles réguliers. Sur la droite étaient les pelouses et, un peu plus haut, le tennis dont Manfred n'apercevait encore que les hautes grilles. Dans cette calme fin d'après-midi, il entendait déjà, depuis l'allée, le « floc » régulier des raquettes se renvoyant la balle et la voix des joueurs annonçant les scores. Il continua d'avancer jusqu'au cottage, enguirlandé de lierre et de rosiers, devant lequel les jeunes filles avaient dressé une petite table garnie de son service à thé et de quelques gâteaux émiettés.

Le cottage était partagé en deux pièces : un vestiaire pour les filles, un autre pour les garçons. La porte béait. Manfred entra. Sa clé ouvrit encore le cadenas rouillé de la case où il vit, tels qu'il les avait rangés un an auparavant, ses chaussures de tennis, sa raquette (plusieurs cordes avaient claqué), son pantalon de flanelle blanche (il avait jauni). Contre la paroi du fond, la photo de Rose était fixée à l'aide de quatre punaises rouillées. Entre les chaussures, gisait, toute racornie, la photo de la Princesse le jour historique où elle avait pris un bain d'océan à Biarritz.

Manfred s'habilla, retira la raquette de sa presse et, d'un pas qu'il aurait voulu encore plus lent, se dirigea vers les courts. Alors, il les aperçut tous les sept. Michel et Françoise jouaient en double contre Georges et Florence, Guy en simple contre Marie-Blanche. Rose, un peu en arrière d'eux, et lui tournant le dos, la raquette coincée entre ses genoux durs de jeune fille, un miroir de poche dans le creux de la main gauche, redessinait ses lèvres avec un bâton de rouge. Ce fut elle qui le vit la première dans sa glace comme la foule voit passer les souverains grâce à un périscope. Manfred eut aimé qu'elle ne criât pas son nom mais déjà les autres s'arrêtaient de jouer. Les balles se perdirent dans les grillages.

***

Un an auparavant, ils avaient quitté le jeu une demi-heure plus tôt que de coutume. Il faisait un peu le même temps dans le ciel et l'herbe avait déjà cette odeur face de l'été. Sur la grand-place, le cirque dressait sa tente et ils étaient allés, avec tous les gens du bourg voisin du château, applaudir M. Loyal, l'écuyère gracieuse, la trapéziste costaude, le clown qui s'appelait Café-olé comme tous les clowns, les oies et les chiens savants et Miss Caoutchouc, la femme élastique que l'on pliait dans un dé à coudre ou presque. La fièvre régnait autour des roulottes et l'on ne savait pas en s'approchant de la grande toile verte qu'étiraient les manœuvres si ce malabar en casquette et foulard à pois rouges qui maniait les mâts comme des allumettes n'était pas le belluaire de la troupe, si ce gringalet aux hanches étroites n'était pas l'héroïne de la pyramide humaine. Les nains mêlés aux espoirs du pays se roulaient dans la sciure.

A sept heures du soir avait eu lieu la grande parade, éléphants en tête, leurs cornacs habillés à l'Hindou, puis la musique tous cuivres déployés, qui jouait « Le siffleur et son chien ». Le cortège, suivi comme une procession, avait fait le tour de la petite ville. Le soir, les amis s'étaient retrouvés au grand complet sur les gradins. M. Loyal ne les avait pas déçus dans son magnifique habit bleu-outremer. Et c'est à la fin du spectacle qu'était apparue l'écuyère, rutilante et fardée, légère comme un elfe sur son cheval blanc. Les yeux bandés, elle jouait à tourner autour de la piste, debout ou cabriolant sur la selle, distribuant ses baisers à la foule qui l'applaudissait. Comme un clown était venu lui offrir un bouquet de jonquilles, jaunes à faire hurler, elle avait sauté de son cheval, et, droite, au milieu de la piste, les yeux toujours bandés, s'était dirigée d'un pas sûr vers les spectateurs du premier rang. Et vraiment n'importe qui aurait pu recevoir l'hommage de ce trop simple bouquet, n'importe qui, Michel ou Georges, le pharmacien ou l'adjoint au maire, une femme peut-être : Florence ou Françoise, Marie-Blanche ou l'épouse du percepteur, mais il avait fallu que ce fut Manfred. Il l'avait prise par la main au moment où elle allait buter contre le rebord de la piste, tendant avec une grâce gentille et dépourvue d'arrière-pensée, ses jonquilles éclatantes. Sur ses lèvres restait figé son sourire d'écuyère.

— Pour vous Monsieur l'Inconnu, si vous n'êtes ni trop laid, ni trop vieux.

— Je l'accepte en échange de votre nom.

— Rosalinde d'Aubusson, écuyère, avait-elle répondu en retirant son bandeau.

Et plus bas, presque dans l'oreille, elle avait ajouté :

— Mais je repars cette nuit.

Et comme ils applaudissaient tous, même Rose, Manfred avait baisé la joue blanche de fard de Mlle d'Aubusson, amazone de cirque, aux yeux mauves et cernés de fatigue.

***

Manfred associé à Rose joua un set contre Georges et Françoise Il le joua mal, mais avec conviction. On sentait que dans quelques jours, il aurait repris la vie commune et qu'en attendant, il lui fallait retrouver la souplesse de ses amis et toute leur futilité. Rose fit une moue parce qu'elle n'aimait pas perdre, même si la frénésie du jeu colorait ses joues. Après la partie, ils retournèrent vers le cottage, se rhabillèrent au son des mêmes plaisanteries — cris effarouchés des filles, voix de rogomme des garçons menaçant d'envahir leur vestiaire —, et burent une dernière orangeade.

— Un an que tu es parti, dit Rose. C'était le jour du cirque. Tu reviens ce soir et il y a encore cirque. Tu vas croire que nous avons eu cirque tous les jours. Et pourtant non ! Malheureusement, car ce n'est pas drôle sans toi.

Pourquoi répondre ? Le jeu des rencontres et des hasards, est le plus merveilleux jeu de l'univers. Il n'en est aucun qui le vaille. Manfred aurait voulu que tout le monde y crût.

Le soir tomba et ils se retrouvèrent en bande, assis sur les banquettes du cirque. A la seconde où les trapézistes exécutèrent leur saut de la mort, Rose prit la main de Manfred et ne l'abandonna plus. Quand Rosalinde fit son apparition en tutu, les jambes gainées de soie, et que M. Loyal lui banda les yeux, Rose se serra contre son ami. Le clown revint avec ses jonquilles, l'écuyère sauta de cheval et se dirigea de nouveau vers le premier rang de spectateurs. Elle sembla hésiter un instant entre Manfred et son voisin, un grand garçon blond et clair que la nature désignait comme son antidote. Alors Rose prit le bras de Manfred et l'attira brusquement vers elle. Mlle d'Aubusson tricha et fit un petit pas à droite. Le bouquet échut au voisin. Rose, détendue, se pencha pour écouter et sourire aux mots qu'ils échangèrent, et Manfred, en un songe bref, pensa aux départs à quatre heures du matin dans les roulottes endormies, aux repas en plein air, à la tente dressée en hâte pour la représentation du soir, aux enfants qui acclamaient la caravane, aux repas des fauves, à la jalousie de l'acrobate, à l'odeur de sciure de la piste, à Rosalinde d'Aubusson qui dormait d'un sommeil enfantin, le front dans le creux de son bras, à tout ce que le jeune homme blond connaîtrait après lui...

***

Une nouvelle année s'écoula tant bien que mal. Manfred en profita pour bâcler quelques études à Paris. Sa mère rêvait de le voir diplomate. Rose ne se mariait pas et demeurait son amie d'enfance, un peu plus tendre parfois que la décence ne l'eut permis. Cependant s'ils ne s'aimaient pas à la folie, ils s'aimaient bien, ce qui les mettait à l'abri de toutes les brouilles. Elle revint passer ses vacances au château comme les années précédentes. Ils se baignèrent dans l'étang, jouèrent au tennis

avec leurs éternels amis. Ce nouvel été serait encore à inscrire à l'actif de leur jeunesse. Rien ne semblait devoir en troubler le cours, lorsqu'un matin, sur la route du bourg, apparut le convoi du cirque. Manfred qui revenait d'une longue promenade en forêt, galopa jusqu'au premier camion. Les roulottes avaient été repeintes en rouge-sang. La dernière seule avait eu les faveurs d'un rose pâle et tendre sur lequel se détachait en lettres flamboyantes, une annonce prometteuse : « Miss Patsy Pink, la plus grande trapéziste du monde ».

Au passage, les chauffeurs le reconnurent et lui firent de grands signes. On lui cria que le propriétaire avait changé. Le cirque appartenait maintenant au père de Miss Patsy Pink, mais les clowns, les nains, le belluaire à l'odeur forte étaient restés dans la troupe. Quant à Rosalinde, abandonnant le jeune homme blond, elle s'était laissé enlever sans résistance par le roi du sucre, et vivait maintenant à Cuba où une négresse la massait chaque matin au réveil. Manfred accompagna le convoi pendant quelques kilomètres et promit, bien entendu, de venir à la représentation du soir.

Il regagna le château lentement, au pas de son cheval bai. Des bouffées d'aventures lui remontaient à la gorge. Un an à l'ombre de Rosalinde n'avait pas épuisé son impatience des magies du cirque, et l'image de la belle écuyère perdue le remplissait d'une nostalgie douce-amère. Quand il eut franchi la grille, il aperçut Rose et changea de visage. Il ne dévoilerait rien. Ce soir, il serait seul. Son amie, sa seule amie ne partagerait pas sa joie. La jeune fille descendait se baigner dans l'étang. Elle agita sa serviette blanche et lui demanda de venir le rejoindre, mais Manfred n'en avait aucune envie. Déjà, il se sentait coupable, et quand il aperçut sa mère au détour de l'allée, il l'évita soigneusement.

Il eut droit à la loge d'honneur, celle que l'on réservait d'ordinaire aux préfets, sous-préfets et assimilés quand il y en avait. Alors, pour Manfred commença une merveilleuse soirée. La troupe qui avait gardé de lui un souvenir impérissable, se donna le mot et chacun, à tour de rôle, vint lui offrir son numéro. Il accueillait avec modestie ces hommages quand la fanfare ouvrit le ban. M. Loyal annonçait Miss Patsy Pink et réclamait le plus grand silence.

Les lumières s'éteignirent et un seul projecteur éclaira les cintres, découvrant une créature étrange, mi-fée, mi-oiseau qui se massait les paumes avec du talc. Telle une mouette Miss Patsy Pink fendit une première fois l'air, portée par le pinceau du projecteur. On l'avait aperçue le temps d'un éclair et d'un silence. Le souffle coupé, on attendait sa réapparition. Mais, elle, cachée là-haut dans une poche d'ombre, reprenait son souffle et mesurait son effet. De son perchoir, elle apercevait pour la première fois, dans la loge d'habitude si ennuyeuse des fonctionnaires de la République, un jeune homme au complet de flanelle gris-clair et au nœud papillon à pois. Emue, elle plongea de nouveau dans le vide, les yeux rivés au trapèze immobile.

Miss Patsy Pink vivait trois secondes de bonheur parfait. Le jour, elle rêvait de ce saut fulgurant et priait le magicien inconnu qui saurait pétrifier l'univers, de l'arrêter au vol à cet instant suprême. Elle serait là, divinité de l'air, immortalisée par sa victoire sur la pesanteur. Cependant, le magicien ne se hâtait pas. Chaque soir, Miss Patsy Pink décrivait sa trajectoire entière et devait finalement s'accrocher au trapèze. Alors, elle fermait les yeux, faisait un rétablissement et s'asseyait sur la barre ronde pour distribuer son sourire et ses baisers à ces mille mains inconnues qui s'entrechoquaient pour chasser le souvenir d'une angoisse atroce. Quand elle rouvrait les paupières, les applaudissements prenaient fin et Miss Patsy Pink retrouvait son masque d'enfant pour glisser le long de la corde, saluer une dernière fois et, en trois bonds, gagner la sortie. Une habilleuse lui offrait les deux manches vides d'un peignoir de pilou bleu de mer. Frileusement, elle y cachait son corps en sueur et courait vers sa roulotte.

Ce soir-là pourtant, miss Patsy Pink revint sur ses pas et, entrouvrant le rideau, chercha le jeune homme au complet gris et au nœud papillon. La loge était déjà vide. Elle en éprouva un petit choc au cœur. Depuis près d'un an qu'elle se lançait dans les airs au commandement d'un coup de cymbale, c'était la première fois qu'un jeune homme seul occupait cette place. Une sorte de fatalité avait voulu que ce fût toujours un fonctionnaire en uniforme accompagné de son épouse. Il était fort important pour la jolie trapéziste que le spectateur adulte et mâle de la loge d'honneur fût un jeune homme de belle allure. Le destin, en prenant ce soir un visage nouveau et inattendu, infligeait un démenti formel à son plus mauvais cauchemar. Elle avait trop rêvé de sa propre mort le jour où elle aimerait pour ne pas craindre toute apparition un peu tentante. Pour s'assurer qu'elle était bien en vie, elle aspira longuement, expira bruyamment et se pinça le dos de la main. Il n'y avait pas de doute, elle était là toute entière. Après le travail, son corps pesait toujours un peu moins, mais ce ne pouvait être ces quelques grammes perdus qui la feraient douter de son existence terrestre.

Miss Patsy Pink laissa retomber la tenture de toile rouge derrière laquelle s'énervaient maintenant les clowns et le public. Elle avait un peu froid et courut jusqu'à la roulotte où elle s'étonna d'avoir laissé l'électricité allumée. En poussant la petite porte à volets, elle ressentit cette inquiétude timide et gênée des bourgeois qui surprennent un cambrioleur dans leur appartement.

Assis sur la couchette, il feuilletait un magazine et au mépris de la loi formelle édictée par Miss Patsy Pink, fumait une cigarette. A la vérité, elle l'eut préféré d'un autre genre. Elle aimait les blonds et il était brun avec de larges yeux fendus jusqu'aux tempes. A la pointe du menton, s'amorçait déjà ce fameux coup d'ongle vertical que les années enfoncent peu à peu, au point d'en faire, pour certains agents secrets, une cachette inestimable.

Miss Patsy Pink frémit qu'il la vit dans cette tenue, oubliant que tout à l'heure, de sa loge d'honneur, il avait pu la contempler à peu près nue, et deviner sous le maillot de soie, les courbes les plus secrètes de son corps. Mais elle n'était pas folle et savait très bien que les minutes qui allaient suivre pouvaient décider de leur sort, de leur vie à tous les deux. Il ne fallait être ni lâche, ni faible, ni orgueilleuse, ni dominatrice. Dès les premiers mots, elle pouvait tomber amoureuse de lui, comme le lui promettait le plus fatal de ses rêves. Aussi, avant même qu'il eût le temps de rencontrer ses yeux, retira-t-elle la cigarette des lèvres du jeune homme. L'odeur en était pourtant douce et blonde. N'importe, elle irait terminer sa carrière dehors.

— Le Pape, dit-elle, pourrait venir que je ne l'autoriserais pas à fumer dans ma roulotte. Et, cependant, j'aime le pape. Et avant chaque saut de la mort...

— Saut de l'ange... saut de l'ange, rectifia--il.

— ...Avant chaque saut de l'ange si vous préférez, je lui adresse une prière pour que, si je me tue, aucun spectateur n'en ait de désagrément ou même ne s'évanouisse.

Le jeune homme n'avait dit que deux mots, mais les mots qu'il fallait et Miss Patsy Pink l'aimait déjà. Elle ne put retenir quelques larmes qui lui furent infiniment douces, et dut s'asseoir à côté de lui sur le rebord de la couchette. D'un air gêné, il la regardait cacher son visage enfantin dans ses deux mains un peu trop fortes. Le peignoir avait glissé, découvrant un genou rond et une cuisse pleine et tendre que, distraitement, le jeune homme brun parcourut du bout de l'index. Assez vite, il la caressa des deux doigts, puis du plat de la main. Malgré la fortune de sa mère, il n'avait jamais caressé une cuisse aussi belle. La jeune fille était heureuse et bien que ses larmes fussent séchées, elle mimait encore les sanglots pour jouir plus longtemps de cette caresse inconnue. Un soir de paye, le dompteur avait voulu l'embrasser ; mais elle l'avait giflé. Pourquoi le jeune homme ne l'embrassait-il pas ? Le voilà qui parlait maintenant. Elle voyait remuer ses lèvres. Peu après, lui parvinrent les mots qu'il prononçait :

— Je m'appelle Manfred et suis né un 4 août, dit-il. Il me semble que je vais vous chérir.

Mis Patsy Pink poussa un soupir et retira son visage de ses mains.

— Moi, je m'appelle Patsy. Je crois que je vous ai rencontré en rêve ou plutôt en cauchemar. Je vous voyais souriant tandis que je dévalais le néant sans aucun espoir de m'accrocher à la queue d'une comète ou même à l'anneau de Saturne. Et pourtant, tout à l'heure, de mon perchoir, alors que je distinguais à peine votre visage, je n'ai pas eu peur de manquer le trapèze, je pense que je vais aussi vous chérir. Il faudra demander ma main au directeur du cirque, mon père.

Manfred fit un geste vague qu'elle interpréta bien et que nous interpréterons mal. Il n'était pas cynique, mais un peu superstitieux, et voulait être ambassadeur (ou même à la rigueur

simplement attaché d'ambassade), comme le désirait sa mère. Après Rosalinde, miss Patsy Pink apparaissait plutôt, de prime abord, comme une nouvelle folie.

L'instant était quand même inoubliable. Ils se taisaient et se regardaient dans les yeux, uniquement occupée à aiguiser le désir qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Cette nuit-là, Manfred se jura de faire de la jolie trapéziste, nonobstant sa mère et son avenir, une ambassadrice de toute beauté.

Ils se réveillèrent bien après l'aube, sur la Nationale 7. On avait attaché leur roulotte derrière le convoi qui suivait la route au petit train de ses camions poussifs. Ils avaient dormi sur la couverture et se retrouvaient nus et charmants, leurs corps blancs baignés par la lumière du matin.

A l'étape, il fallut bien se montrer. Miss Patsy Pink essaya une jupe grise, des socquettes, un chandail et un foulard verts assortis à ses yeux. Manfred se trouva pauvre et déplacé dans son costume de flanelle. Elle lui trouva une salopette de mécanicien. C'est dans cette tenue qu'il demanda au père la main droite de sa fille. Ainsi aurait-il les deux, fier d'avoir cueilli de lui-même la main gauche où, en souvenir, elle garderait l'anneau de leur mariage. Le directeur du cirque était un homme heureux, qui aimait Patsy et rusait habilement avec les taxes sur les spectacles. Cela, d'une façon générale, le prédisposait à l'optimisme. Il crut l'histoire incroyable du rêve et donna son consentement. Comme ils n'avaient pas de domicile fixe et qu'on se trouvait dans la ville où la jeune fille était justement née, le maire ne fit pas trop de difficultés pour les marier sur le champ. Il n'y eut pas de banquet, mais, le soir, représentation comme d'habitude.

La tente dressée sur la grande place s'emplit dès neuf heures de spectateurs attirés par le saut de la mort de Miss Patsy Pink, de retour d'Amérique où elle n'était d'ailleurs jamais allée. Son mari n'occupait plus la loge d'honneur. Un préfet ami de la mère de Manfred l'y remplaçait en compagnie de son épouse. En l'apercevant le jeune homme avait décidé de se changer et de reprendre son costume de flanelle grise, pour se poster dans un des fauteuils voisins. Grâce à quoi, il eut droit à un petit salut amical et à peine étonné de l'honnête fonctionnaire. Manfred répondit d'une inclinaison du buste, mais le sang lui monta légèrement à la tête.

Là-haut, dans l'ombre du cintre, le cœur de la future Excellence, s'était mis à battre avec une violence inhabituelle. En apercevant Manfred habillé comme la veille, la trapéziste sentit l'angoisse lui serrer la gorge. Etait-ce le signe de sa propre mort ou du départ de son amant légalisé ? Son appréhension prit une forme aiguë et douloureuse. Elle compta jusqu'à vingt, puis recommença trois fois. Le silence était tel que tous pouvaient entendre les battements précipités de son cœur. Bientôt, ces chocs sourds qui rendaient douloureux son sein gauche, prirent une telle intensité que les spectateurs durent se boucher les oreilles pour ne plus les entendre. Seul, Manfred, les yeux

fixés sur elle qu'il discernait à peine, n'entendait rien. C'est que son cœur battait aussi fort et au même rythme.

Alors Miss Patsy Pink prit son élan, les yeux fermés, traversa le faisceau des projecteurs et agrippa le trapèze. Personne d'autre que Manfred n'avait pu entendre son cri déchirant. Maintenant, là-haut, elle faisait des grâces, distribuait des sourires et ses baisers, puis redescendait glorieuse et de nouveau pure comme si elle avait été son propre ange gardien. Elle fit ses trois bonds habituels vers la sortie, mais au troisième se tordit la cheville dans la sciure épaisse et tomba en avant, le front contre la bordure de la piste. Un flot de sang vermeil lui couvrit le visage sur lequel une nuit d'amour et deux minutes d'angoisse, n'avaient même pas su tracer une ride. Son dernier mot fut pour demander son peignoir de pilou bleu de mer.

Manfred, garçon d'avenir, était libre...

Michel Déon.

Les dernières années de Verlaine

TANT que nous ne posséderons pas une grande Correspondance de Verlaine, prenant la place des trois volumes, utiles, bien sûr, mais tout à fait insuffisants que van Bever publia il y a trente ans, nous continuerons à connaître mal l'homme de Sagesse et de Parallèlement. Nous vivons sur l'image de lui-même qu'il nous a laissée dans ses Confessions, et il n'y a pas de livre « intime » moins véridique que celui-là. Ces tristes pages, Verlaine les a écrites, comme il disait, « pour le pain », pour les vendre, pour faire quelque argent. Depuis sept ou huit ans, alors, il est devenu dans Paris, un monsieur qui a sa légende ; une légende basse ; il est « le faune socratique », le clochard poète, le bancal, avec sa jambe raide et sa grosse canne, génial et crapuleux, qui va de « garnis » en hôpitaux, fait grand usage des prostituées, s'amuse à la rencontre, avec des invertis et se saoule à l'absinthe dès qu'il a quatre sous. L'auteur des Confessions se conforme à son personnage. Il en remet. Plus sordide que nature, c'est comme ça qu'il plaira, et vendra mieux son livre. Dans des vers murmurés, on l'entendra lâcher l'aveu : ce qui compte, ce qui importe, ce qui rapporte, c'est d'être « à la coule de ce siècle crevant ». L'insecte, pour survivre, prend la couleur de ce qui l'entoure ; ainsi le Verlaine de la fin s'unit à la boue.

Un homme secret, Verlaine ; naguère, un bon critique, évoquant ses roueries, parlait de « sa main rusée et molle ». Il est toujours imprudent, à propos de Verlaine, fût-ce pour réussir une bonne phrase, d'appeler l'attention sur ses mains. A cause d'un certain poème de lui, trop peu connu, qui s'intitule « Mains », justement. Un poème des dernières années (1886), où l'on voit Verlaine regarder, avec une espèce de terreur, regarder devant lui, « sur la table », ses deux mains dont il n'ignore plus, après telles expériences affreuses, qu'un pouvoir est en elles, autonome. Qui sait si, sous ses yeux, ces mains qui sont à la fois à lui, terriblement, et pas à lui, ne s'occupent point, immobiles, à « préméditer », sans qu'il en ait conscience,

« quelque chose de redoutable, d'inflexible et de furieux » ? *Elles ont essayé de tuer sa mère, l'an dernier — c'était le 11 février 1885 ; et il l'aimait, il la vénérait,* « la pauvre sainte femme adorée » ; *elles avaient déjà, seize ans plus tôt, entrepris le même attentat. Verlaine est quelqu'un, et il le sait, chez qui, tout à coup, entrent des démons, où plutôt, sans doute, sont-ils tapis depuis toujours dans sa substance, volontés, en lui, antérieures à sa volonté et soudain qui la frappent de paralysie. On n'attachera jamais assez de prix au petit livre hors commerce et presque introuvable de M. Lefebve de Vivy qui a tiré de l'ombre cette lignée d'Ardennais violents, buveurs, sauvages (et le père de son père est le pire de tous) dont Paul Verlaine a dans le sang la présence et les commandements. L'atavisme soulève des problèmes opaques ; mais dans le cas de Paul Verlaine l'évidence est irrécusable.*

Avant de juger Verlaine, le bon sens conseille de nous informer sérieusement, évitant avec soin de lui faire crédit trop vite dans ses confidences les plus apparemment dénudées. « Faible » : *cet adjectif de condamnation, lui-même se l'est décerné à maintes reprises, et* « Faible Verlaine » *est le titre du premier des deux poèmes que Claudel lui consacra. Je ne suis plus si sûr, aujourd'hui, que Verlaine ait été un homme sans courage, incapable d'énergie et encore moins de ténacité. Plus je tâche de m'instruire sur cette étape ultime de son destin qui s'ouvre à la mort de Lucien Létinois (7 avril 1883) et s'achève sur son propre trépas (8 janvier 1896), plus je constate qu'elle n'est point faite de cet abandon veule, de cet enlisement ou de cet à vau-l'eau que l'on nous décrit d'ordinaire. C'est en octobre 1893, dans la deuxième préface de* Parallèlement, *que Verlaine, parlant de lui à la troisième personne, déclare avec simplicité :* « ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il travaillera jusqu'à ce que Dieu l'arrête. » *Exact. Quelqu'un qui ne s'est pas seulement débattu, mais battu, avec acharnement, contre lui-même et le sort. Et lorsqu'il dit à un camarade, sans hausser la voix :* « J'ai souffert pas mal », *cela aussi, c'est vrai.*

Je verse ci-dessous au dossier de Verlaine un certain nombre de documents. Puissent-ils servir à éclairer un peu davantage le chaos de cette existence, et ce cœur surmené.

***

Nous savions déjà que les faits et gestes de Verlaine avaient intéressé la police parisienne. Les fiches et rapports le concernant pour l'affaire de juillet 1873, à Bruxelles, ont été publiés. Voici pourtant une note, encore irrévélée et assez curieuse, d'un informateur travaillant en Belgique et qui « renseignait » mal; de Bruxelles, le 24 septembre 1874, ce correspondant de la préfecture de police signalait à ses employeurs parisiens que Verlaine, « *à l'enterrement du réfugié Puissant (Narcisse) a lu un discours dans lequel il a rappelé les services rendus à la cause sociale par le défunt.* » L'ennui est qu'à cette date de septembre 1874 Verlaine est dans sa cellule de Mons et qu'il aurait eu quelque peine à obtenir une permission de sortie pour aller glorifier au cimetière feu Puissant (Narcisse), communard.

L'été suivant, professeur en Angleterre, il s'applique à vivre droitement et, le 8 juillet 1875, il écrit à Blémont :

> « *Vie sévère à la campagne. Je n'ai pas encore de but bien défini, mais si mes résolutions persistent, et j'ai toutes raisons d'y croire, je me vois un avenir presque heureux à force d'obscurité, de vertu (pourquoi ne pas l'avouer ?) et de travail, de travail acharné.* »

« Obscurité » ? Pourtant, il voudrait bien qu'on ne l'oubliât pas tout à fait dans le monde littéraire ; on connaît la lettre que, le 6 septembre 1875, il adressait au même Blémont : « *Voilà plus de deux mois que je vous ai envoyé quelques vers pour un* Parnasse... *Rien depuis; c'est mal.* » La lettre d'envoi nous manquait. Elle est datée du 8 juillet et Verlaine disait à Blémont ce jour-là :

> « *Apprenant qu'un nouveau* Parnasse *va paraître, je ne crois pas commettre une énorme incongruité en supposant que, peut-être, on voudra bien y fourrer le très modeste envoi ci-joint.*
>
> *Dites à Lemerre, avec bien des compliments, que je serais heureux de cette marque d'ancienne amitié. D'ailleurs il me semble qu'au nom même de la symétrie, mon nom manquant dans un troisième* Parnasse *serait une espèce de faute de typographie.* »

L'envoi de Verlaine, comme on sait, fut écarté par les soins du suprême connaisseur chargé d'effectuer le triage : Anatole France ; « l'auteur est indigne », prononçait Anatole, et ses vers « des plus mauvais qu'on ait vus ». Si Blémont avait eu l'imprudence de mettre sous les yeux de ce délicat la lettre qu'il avait reçue de Verlaine, on imagine combien ceci, dudit Verlaine, était fait pour séduire le doux épicurien: « *Vous vous doutez bien* — écrivait honnêtement Verlaine, qui tenait à ne point cacher son retour à la foi — *vous vous doutez bien que, pour moi, je crois de plein cœur à cette merveilleuse histoire des petits enfants qui deviennent des anges, intercesseurs et tout-puissants.* » Un minus.

Verlaine travaille, en 1878, à l'Institution Notre-Dame, de

Rethel. Toute sa pensée est tendue vers son foyer à reconstruire. Mais les informateurs de la police ont toujours l'œil sur lui ; témoin ce papier anonyme qui figure dans les archives du Quai des Orfèvres, sous la date du 18 août 1878 et dont quelques lignes seulement, jusqu'ici, ont été publiées. Le style en est remarquable :

> « *La tolérance dont la loi, la magistrature et la police entourent les pédérastes* [...] *engage les messieurs de cette caste qui étaient allés à l'étranger perpétuer* [sic] *leurs exercices à rentrer en France. Ainsi M. Robert* [sic] *Verlaine, le poète qui avait quitté Paris, il y a six ans, pour suivre en Belgique son ami le poète Rimbaud, est rentré à Paris il y a quelques jours et se montre sans embarras au Café de Madrid. On me signale parmi les fervents adeptes de la « Rosette » un nommé Cabaner, musicien excentrique, compositeur toqué, qui doit taper du piano dans un café-chantant auprès des Invalides* [etc...].

Cette année-là, 1878, Verlaine rêve d'un opéra qu'il écrirait, sur la *Tentation de Saint Antoine*, en collaboration avec Charles de Sivry, le demi-frère de sa femme. La *Correspondance* van Bever ne nous livre qu'un fragment de la lettre qu'il adresse à Sivry, le 3 novembre, et que, dans un de ses accès, non rares, de bonne humeur cocasse, il signe : « *Paulus de Berlanensibus* », après cette fin latine (« *O quantum, dit-il, culinare* ! ») : « *Noli remanere sine respondendo bibi* », ajoutant à « *bibi* » cette glose : « c'est le datif d'un nominatif inconnu ». Et il annonce à Sivry : « *T'enverrai sous peu l'entrée d'Antoine ès camp fantôme : engueulades de grues, scies soldatesques et bonhomies du solitaire* ». Puis il s'inquiète des choses sérieuses : « *Quid (if possible) de domo meâ (au fond) ?* » c'est-à-dire de cette maisonnée, malgré tout, la sienne et où Mathilde refuse de l'accueillir ; « *si vois ta mère, dis-lui donc que moi toujours sien et que bien tort, elle, de me bouder. Vrai de vrai.* »

Sur le séjour de Verlaine à Juniville pour cette « exploitation agricole » qu'il avait tentée, en faveur, surtout, de Lucien Létinois, il n'existe que très peu de documents. Voici une lettre de cette époque. Elle a pour destinataire E. Delahaye. Les lettres de Verlaine à Delahaye étant presque toutes ornées de dessins ont subi l'infortune d'un dépècement : les dessins ont été arrachés pour constituer un lot distinct ; bon nombre d'entre eux sont aujourd'hui conservés à la Bibliothèque Jacques Doucet. Quant aux pages où s'inscrivait le texte des missives, elles ont été fort dispersées. La lettre qu'on va lire n'a plus qu'un feuillet :

> *Juniville, le 9 mai 1881.*
>
> *Cher ami,*
>
> *Ci-joint, illustrés de dessins de mauvais goût, dirait Nouveau, deux sonnets de la série annoncée ; dans ladite série rentreront le sonnet à Victor Hugo et celui à propos de Calderon (dont modifierai et* violentifierai *la fin) ; vont*

suivre nombreux et rapides successeurs. Au fond, facile comme tout, ça, et amusant. A une prochaine, avec un nouveau sonnet, ou deux, ou trois, selon ! T'enverrai vers plus sérieux d'Amour, toujours, que suis en train de finir.

Dis-moi ton avis franc sur ce petit essai de satire violente. Tu voudras bien recopier, au fur et à mesure d'envois, sur feuilles séparées, avec tous signes typographiques, et supprimeras, naturellement, l'épigraphe du Frontispice, *uniquement destinée à te faire rire une seconde.*

Remarqueras que, dans tous mes vers nouveaux, la césure est plus modérée et les enjambements plus judicieux et rares. Ainsi, vraiment, « ... toute grande Ouverte » *est bien, je crois, du genre de* « permettez-moi de prendre Haleine », *de Racine, sans autre comparaison ridicule. J'aime aussi cet* « Œil, seule perfection... ». *Enfin je crois que la violence nécessaire est compensée par l'énormité et que ces vers seront bons* littérairement, *point qui m'importe d'une façon absolue. Je suis un ronsardisant et un banvillien sous le rapport du métier. Donc, ton avis sincère, surtout pour la* Marianne, *à laquelle donnerai le complément d'un autre sonnet, plus violent encore, mais d'une note plus* Hélevée, — *toujours comme dirait Nouveau.*

[suit une caricature représentant un monsieur chauve et barbu, la tête rejetée en arrière, et s'écriant : *« Horizontale ! »*]

Ça, c'est l'effet produit sur qui tu sais par le dernier vers du Frontispice *sur la R. F. D'ailleurs, on attendra encore quelque peu avant d'en parler, là, du* Respublica *en question. Et, à la rigueur, si on présentait le petit opuscule, si refusé là où tu sais, au* Triboulet illustré ? *Avis tien.*

Si vas jeudi Paris et passes rue des Saints-Pères, pourrais demander de ma part à Trocmé s'il a parlé à Palmé du « Voyage », *et quelles seraient conditions, soit d'insertion dans un de leurs journaux, soit d'impression chez eux sous la forme livre. Demanderais en outre si pensé à sérieuses et nouvelles (?? par politesse, disons nouvelles) démarches chez libraires importants pour dépôt de sagouineries, Lemerre et autres. Et pourrais aussi, un jour que passerais chez Lemerre, demander si on a fait dépôt. Sinon, j'écrirai lettre à* poils, *rue des Saints-Pères, et lettre particulière à Lemerre. Demanderais à Trocmé où pourrais te procurer, si pas chez eux, livres sérieux sur guerres Vendée et Irlande au XVII*e *siècle (temps de Corneille).*

(Victor Palmé était le directeur de cette Société Générale de Librairie Catholique, rue des Saints-Pères, où avait paru *Sagesse*, en un très modeste tirage de cinq cents exemplaires, pour lequel, d'ailleurs, Verlaine avait dû verser une « avance » de six cents francs.)

Lucien Létinois est mort, le 7 avril 1883. De nouveau, en 1884, le poète est « dans les champs » ; il a quitté Paris ; il habite, au pays qui fut celui de Lucien, cette sombre demeure de Malval, près Coulommes. Il boit terriblement. Il a des accouplements hideux. Le 3 juin, il envoie un billet griffonné à Léo d'Orfer : « *Moi plein d'affaires, et seul. O les ménages de garçon !* » Les *Poètes maudits* ont paru au milieu d'avril. Vanier est devenu son éditeur. De Coulommes, sans date précise, Verlaine lui écrit :

Cher Monsieur,

Recevrez bientôt une nouvelle, et des poèmes en prose.
Très occupé. Trois procès ! ! ! Deux où j'attaque, un où on me le rend. Comme c'est gai !
Quand vous verrez Moréas et Madeleine, remerciez-les et félicitez-les de ma part. Leur écrirai dès qu'un peu de loisir.
Pourriez-vous m'envoyer immensément vite le numéro de la Revue du Monde Poétique *(février) où M. Zénon F. parle de moi ? Et si vous avez le numéro de la* Revue Indépendante *où sont* « Les Amies », *envoyez donc aussi.*
Donnez Poètes Maudits *à Fénéon. 7 rue de Médicis pour le seigneur Pica, s'il vous plait.*

A vous,
P. Verlaine.

Je vais publier une nouvelle série des Poètes Maudits *dans* Lutèce. *Qu'en ferions-nous?*

Sa mère a expiré le 21 janvier 1886, il est malade (« ma jambe gauche ! »); ses « hôpitaux » vont commencer. Il entre pour la première fois à Tenon le 22 juillet 1886, en sort le 2 septembre pour être admis à Broussais le 5 novembre. C'est de l' « hôpital Broussais, 14 novembre 1886 » qu'il s'adresse à son camarade d'adolescence, depuis longtemps perdu de vue, Xavier de Ricard :

« *Ma mère est morte en janvier. La pauvre sainte femme adorée a succombé à une bronchite contractée en me soignant, car voici plus d'un an qu'un rhumatisme me paralyse, m'ankulose* [sic], *pour mieux parler, la jambe gauche.* »

Il n'est pas prostré ; plein d'ardeur, au contraire ; il n'a plus le sou, ayant laissé, par noblesse et dédain, les Mauté — fort à l'aise — s'emparer du dernier vestige qui lui restait de la petite fortune maternelle : un paquet de titres que sa mère avait pu encore lui garder, « vingt mille et quelques francs. » Eh bien ! il écrira, des vers et des proses, sans se lasser. On reparle de

lui, un peu. Sa chance est là. Il est résolu, et il le dit à Ricard, à « *entrer de vive force dans la littérature* en vue *(fût-elle même lucrative, je le dis sans trop d'horreur) puisqu'il paraît que mes œuvres ont à présent du retentissement ès lieux compétents. Toujours la moutarde après le dîner, quoi !* » Son année 1887 sera rude ; il y fera la connaissance, pour de bon, du dénuement. Sorti de Broussais le 13 mars 1887, il parvient à se faire héberger à Cochin, du 10 avril au 16 mai ; puis c'est l'Asile National des Convalescents, à Vincennes ; puis Tenon, du 12 juillet au 9 août ; puis, de nouveau, l'asile de Vincennes, jusqu'au 9 septembre ; puis Broussais, encore, à partir du 20 septembre. Mais les intervalles, ont été sinistres, du 13 mars au 10 avril, du 9 au 20 septembre surtout. Positivement, « *littéralement* », il s'est trouvé « *aussi misérable que le plus misérable des mendiants* », « *exposé à mourir de faim ou à être arrêté comme vagabond* », « *sans un toit, sans un morceau de pain pour le soir* ». Où s'accrocher ? Ce n'est pas la bonne volonté qui lui fait défaut, mais ses espoirs de l'an dernier, tels qu'il les confiait, naïf, à Ricard, ont été déçus. Avec cette espèce de candeur qui ne le quitte pas sous ses médiocres habiletés de clochard, il écrivait à son avoué, essayant de lui « pomper » quelque monnaie : « *Ma littérature, que beaucoup de bons esprits estiment haute, et qui m'a fait un nom dont mon fils ne rougira pas et dont peut-être il bénéficiera plus tard, n'est pas pour me procurer de l'argent actuellement* » ; et, le 31 novembre, il appelle au secours le docteur Jullien qui le soignait, fin 1885, dans son bouge de la Cour Saint-François et qui l'a pris en amitié :

Le 21 novembre 1887.

Mon cher Docteur,

Morice a dû vous écrire relativement à moi — par le résultat d'une erreur (amicale et charmante) de sa part : je l'avais prié de me donner l'adresse de Remacle, directeur de feue la Revue Contemporaine *(qui, par parenthèse, me doit, entre autres vagues débiteurs, quelques argents) afin de lui parler du directeur de Necker, qu'il connaît, et qui pourrait me protéger dans mes pérégrinations par les cercles de l'Enfer à quoi la misère me damne sans pitié depuis tantôt deux ans que je me suis montré, paraît-il, trop honnête homme. Mais je n'avais nul dessein de vous importuner de nouveau, me trouvant « casé » pour le moment (le bureau central, au sortir de Vincennes, Via Tenon, deuxième édition, ne m'a-t-il pas reconduit à Broussais depuis le 20 septembre, regnante doctore Brun ?) Très bien traité, d'ailleurs, mais ma jambe est bien réfractaire et voici ce qui dicte ma présente lettre.*

J'ai, en avril prochain, sûrement 900 francs à toucher; c'est notarié; c'est comme si ça y était; mais seulement

pour avril. Toutes les références peuvent être prises à ce sujet auprès de M. Carrette, notaire à Juniville, Ardennes, qui est le détenteur de la somme, sûre, je le répète, comme de la rente. D'autre part, Vanier pourrait mettre à ma disposition 250 francs, prix de livres à réimprimer (ceci entre nous) — ces 250 francs tout de suite, ou une grande partie d'iceux ; avec ça, je pourrais louer une chambre décente et payer d'avance un bon mois de pension dans, je suppose, le Quartier Latin, seul lieu pour moi, n'est-ce pas ? et même me nipper quelque peu, non sans garder quelques sous pour mon tabac et le journal. Quand je dis un mois, je pourrais même dire six semaines, sinon deux mois. Et je puis compter sur quelque 25 fr., 20 fr., 10 fr., à moi dûs en pas trop insolvables lieux, et le placement de passablement de copie, prose et vers, entre temps.

Ne pourrais-je pas trouver, sur recommandation, après, mettons, un mois, un mois et demi payé d'avance, de bonnes âmes de gargotier et d'albergiste pour me loger et nourrir sur billets touchables en avril, en ce Juniville plus haut cité ? Vous qui êtes posé et qui connaissez des gens sérieux, ne pourriez-vous m'indiquer ça, et, au besoin — pardon, pardons! — intercéder pour moi quand utile ? Ou m'aviser des voies à suivre ?

Eco la cosa, *comme dirait Pica (Vittorio) de Napoli.*

Amour *est sous presse. Vous savez qu'il y a là quelque chose d'à vous dédié. Nous comptons, Vanier et moi, sur UN suquecès ! Après viendra* Parallèlement, *tout prêt aussi, des horreurs qui font partie d'un plan, le « douloureux programme » dont parle Baudelaire. Enfin, un volume chaste, pur, angélique, vertueux et sanctifiant,* Bonheur, *est à moitié fait, sans compter des proses, plus ou moins pratiques, nouvelles, plans de théâtre, biographies, et ces nouveaux* Mémoires d'un veuf, *ousqu'y a « infusillable », vous vous rappelez ?*

Mon cher Docteur, une réponse de vous comblerait d'aise votre bien affectionné et reconnaissant

Paul Verlaine.
Hopital Broussais, Salle Follin, lit 22
rue Didot, 96.

Quand vous verrez M. Berger, présentez-lui mes meilleurs hommages. Je vous espère complètement guéri. Faites savoir.

Le docteur Jullien sera gentil, mais ne se hâtera guère ; le 23 décembre, Verlaine lui écrira : « *Merci de votre bonne promesse en vue de m'aider à trouver un Orsini quartierlatinesque. Quand ce temps viendra-t-il ? Voilà la question qui m'agite...* » Mais sans doute le docteur pense-t-il que Verlaine est beaucoup

mieux à l'hôpital qu'ailleurs, et le poète reste à Broussais jusqu'au 20 mars 1888. Installation, ensuite, à l'*Hôtel Royer-Collard,* au 14 de la rue du même nom. Verlaine s'est lié avec le petit Cazals, le dessinateur, qui l'émeut de diverses manières. Le 2 août 1888, il lui demande *(« Mon bon Cazals »)* de venir le voir « *le plus tôt possible, à cause du portrait* » ; il lui confie, en goguenardant, qu'il vient d'écrire une « *Ballade à propos de tout* » dont le dernier vers, hélas! d'un lyrisme très quotidien, en le suivant :

Peau de balle et balai de crin

et il enchaîne :

> « *A propos du portrait, comme vous seriez gentil de me donner votre photo (en russe, si possible) ou autrement. J'ai une belle (?) photo mienne qui sera à vous dès que viendrez. Quant à moi-bébé, nous en ferions une affaire avec ce terrrrible Telllierrr de même que pour la biographie et le donc portrait de*
>
> *votre tout à vous,*
> *P. V.*
>
> *En attendant, voici le mien, de portrait, par MOI (car c'est pour vendredi, la Pologne. Mais j'espère vous voir avant elle, de 1 à 3)* ».

C'est au cours d'une quatrième station à Broussais (du 8 juillet au 18 août 1889) que Verlaine adresse à Remacle — qui publiera *la Passante* en 1892 — ce billet du « *lundi 5 août 1889* ».

> *Mon cher Remacle,*
>
> *Mille excuses de n'avoir pas encore donné signe de vie depuis votre article de* La Liberté, *dont mille et mille remerciements. La vérité est que, d'abord, je n'en ai eu connaissance que très tard et qu'ensuite j'ignorais votre adresse, de même que je l'ignore encore, ce qui fait que je vous écris à l'*Indépendante.
>
> *A propos d'icelle, pourriez-vous savoir s'ils ont reçu de Vanier* (proh pudor !) *mes deux derniers livres,* Sagesse *et* Parallèlement *et leur réclamer de ma part, pour me la renvoyer s'ils n'en font rien, une assez longue pièce de vers,* « Amitié », *que je leur envoyai il y a six semaines.*
>
> *Savine est-il toujours au secret, et que signifie son long silence, malgré lettres miennes, comptes à rendre, traités — et la plus élémentaire urbanité ? Je sais qu'il est dans des embarras. Mais moi donc, nom de nom de nom !*
>
> *Voyez-vous Morice ? Compliments affectueux.*

Venez donc me voir (Hôpital Broussais, salle Lasègue, 31, rue Didot, 96, E. V.), vous et lui. Visible tous les jours de 1 à 3 (très strict, le nouveau règlement).

Respects affectueux à Madame Remacle.
Votre
P. Verlaine.

Verlaine (cette dernière lettre l'indique assez) est très mécontent de son éditeur Vanier ; il cherche ailleurs, et, le 21 octobre 1889, il écrit à l'éditeur belge Deman :

Monsieur,

J'ai, toute prête, une nouvelle édition de Parallèlement. *Celle-ci aurait sur la première, parue cet été chez Vanier et presque épuisée aujourd'hui, l'avantage d'être complètement remaniée, corrigée minutieusement, et augmentée de plus d'un tiers de pièces entièrement inédites. Je m'y donne pleine carrière en fait de hardiesse et de franchise, mais j'ose dire que le respect absolu de l'art emporte le tout et que l'œuvre est des plus réellement chastes.*

De plus, j'ai la presque assurance que Félicien Rops consentirait à orner d'un frontispice le volume ainsi métamorphosé et j'ose dire tout nouveau. Il avait déjà commencé un dessin mais s'est refusé à travailler pour Vanier. J'affirme qu'il ne me refusera pas, à moi.

Veuillez me dire tout de suite si vous accepteriez d'éditer Parallèlement, *édition définitive, considérablement remaniée et augmentée, ornée d'une eau-forte par Félicien Rops (Le volume aurait dans les 1.500 vers passés) et parlez-moi des conditions, format, papier, et du prix que vous voudriez m'en donner, d'après traité ou autrement.*

Ecrivez : M. Paul Verlaine, Hôpital Broussais, Salle Lasègue, 31, rue Didot, 96, Paris.

Agréez, Monsieur, mes meilleures civilités,

Paul Verlaine.

Quatre jours après sa lettre à Deman, Verlaine adresse à Savine les lignes que voici :

Paris, le 25 octobre 1889.

Cher Monsieur,

Reçu votre lettre du 22, avant-hier.

J'avais pensé à une édition, à 3 fr. 50 le volume, de mes poésies complètes : Poèmes Saturniens, Fêtes Galantes, Bonne chanson, Romances sans paroles, Jadis

et Naguère, Sagesse, Amour, Parallèlement. *L'édition comprendrait deux forts volumes. Il y aurait un tirage spécial pour les bibliophiles. Six mille exemplaires à tirer pendant deux ans, soit trois mille par an. Le privilège de l'éditeur subsisterait pendant la même période.*

Droits d'auteur : 50 centimes par exemplaire.

Avance de 1.000 francs à la signature du traité.

A l'expiration des deux années, l'éditeur conservera le privilège, s'il a payé exactement à l'auteur les droits de 50 centimes par volume sur les 6.000 volumes, à charge par lui de tirer une seconde édition dans les six années et aux mêmes conditions. Quant aux exemplaires de bibliophiles, leur nombre, sur les 6.000 à paraître, ne pourra excéder 150, et l'exemplaire serait numéroté.

Je souscris pleinement à votre programme : un livre original, sobre et soigné.

Bien entendu, ce projet n'est qu'un projet. J'attends votre réponse et l'exposé de vos idées, heureux si une entente peut se faire entre nous, comme je l'espère. J'aurai peut-être à vous reparler d'un volume de prose, mais je voudrais auparavant être fixé sur l'édition complète de mes vers que je considère comme une œuvre importante.

Veuillez agréer, cher Monsieur, mes meilleures salutations,

Paul Verlaine.

Hôpital Broussais, 31, salle Lasègue,
96, rue Didot, Paris 6e.

Le 7 novembre, il envoie à Adrien Remacle un sonnet qu'il a composé en son honneur (quelques variantes, dans ce manuscrit par rapport au texte imprimé; sur deux points, la première rédaction est intéressante : « *Sensuel, quoi vraiment ?* » et « *moi le blasé mais l'impossible* »).

Le 7 novembre 1889.

Mon cher Remacle,

Ci-contre un sonnet pour mon prochain volume : Dédicaces. Quid *de* Savine *? Et de la* Revue Indépendante ? *Et galettes, hélas ! En parlant de Savine, je serais heureux que cet éditeur me fît le compte des avances qu'il m'a faites, en effet, mais point, ou je me trompe fort, jusqu'à extinction de ce qu'il me doit pour mes deux volumes dont l'un, celui de prose, archicomplet et annoncé* (« Histoires comme ça »), *devrait être paru depuis belle lurette.*

Plus, je lui ai réclamé maintes et maintes fois le manuscrit de ce dernier ouvrage en vue d'en utiliser des fragments — cela contre offre de reçu — et nulle réponse.

Et quoi des Fêtes Galantes *en musique ?*

J'ai égaré la carte où est votre adresse. C'est pourquoi

je vous fais parvenir ceci par Morice, de qui je reçois l'adresse à l'instant.

Mille respects à Madame Remacle.

Venez donc me voir un de ces jours,

votre P. Verlaine.

Hôpital Broussais, Salle Lasègue, 31,
96, rue Didot.

Sa négociation se poursuit avec Deman.

4 décembre 1889.

Cher Monsieur,

Quant à la propriété, que diriez-vous d'une clause ainsi conçue :

« Dans le cas ou la dernière édition des œuvres complètes serait épuisée, et si l'éditeur se refusait, six mois après, à tirer une nouvelle édition dans les conditions du traité, la propriété des œuvres complètes reviendrait purement et simplement à l'auteur ou à ses ayant-droit » ?

Qu'entendez-vous par « exemplaires de l'œuvre » ? *Pour éviter toute amphibologie, je vous propose ce texte :*

« Un exemplaire complet des œuvres en autant de volumes qu'elles comportent ».

Etant jusqu'à nouvel ordre engagé par traité pour certaines de mes œuvres, je ne puis que certifier que je n'ai abandonné à personne la propriété de mes œuvres complètes, *que je la cède et que je me déclare responsable quant aux revendications, évidemment mal fondées, qui pourraient se produire à cet égard. Cette déclaration ferait l'objet d'une clause, bien entendu, si cela vous agrée ainsi.*

Dans l'espoir d'une prompte réponse de vous, je suis, Monsieur,

votre bien dévoué
Paul Verlaine.

96, rue Didot,
31, salle Lasègue,
Hôpital Broussais, Paris.

[Timbre de la poste : *« Paris, 16 janvier 1890 »*] :

Cher Monsieur,

J'acquiesce en principe à votre dernière lettre et vous aurais répondu plus tôt à ces fins si je n'eusse eu dernièrement une rechute qui m'a empêché de me livrer à mes occupations habituelles et même de me lever. Je vais mieux aujourd'hui et en profite pour mettre au courant ma correspondance, vous priant, dès ceci reçu, de ne pas imiter mes involontaires retards et de me répondre le plus tôt qu'il vous sera possible.

Comme je vous l'ai dit, j'ai des engagements avec Mr. Vanier, engagements que c'est mon intention de changer totalement de bases et de conditions, ainsi que Mr. Vanier en est prévenu par moi depuis longtemps, surtout depuis des manques sérieux, et des plus déterminants, à la ponctualité et j'ajouterai à la netteté, *dans l'exécution de nos traités.*

J'ai le double de quelques-uns de ces traités. Faut-il vous en envoyer la copie ? Elle ne servirait, je crois, de rien, que de double emploi, après lecture de ce qui va suivre et que je vous prie de lire attentivement, et de peser avant que de me répondre.

Je recevais, il y à quelque temps, une lettre d'un ami, avocat, *en réponse à une des miennes.*

« Mon cher Ami, Voici l'extrait du traité des *Poèmes saturniens* qui concerne la publication de vos œuvres complètes :

« Mr. Verlaine accorde à Mr. Vanier, éditeur, le privilège exclusif et sans aucune restriction de publier ses œuvres parues ou à paraître *pour être réunies ou publiées plus tard sous le titre d'œuvres complètes,* chacun de ses volumes à raison de cent vingt-cinq francs par édition de 500 exemplaires, plus cent exemplaires de passe pour la presse et pour l'auteur, à raison de deux cent cinquante francs par édition de onze cents exemplaires pour mille, dont 100 pour la passe ».

Signé : P. Verlaine et Vanier.
27 mars 1888.

« Cette convention présente les caractères d'un contrat conditionnel, c'est-à-dire que si la condition n'est pas remplie, l'obligation tombe. Vous livrez vos œuvres moyennant cent vingt-cinq francs chacune à quelle condition ? *A la condition qu'elles soient réunies plus tard et publiées sous le titre d'œuvres complètes.* Or, rien ne prouve que l'obligation de publier *plus tard* (! ! !) vos œuvres complètes soit tenue de votre vivant. C'est donc à une condition parfaitement dérisoire et vous ferez bien de traiter au sujet de vos œuvres complètes avec un éditeur sérieux.

« Vous me demandez si le fait de donner vos œuvres à d'autres éditeurs peut vous faire encourir certaines responsabilités vis-à-vis de Mr. Vanier.

« En aucune façon. Si vous ne livrez pas vos œuvres à Vanier, il sera dégagé de l'obligation de publier vos œuvres complètes et ce sera tout ».

Veuillez me répondre catégoriquement je vous prie. S'il est nécessaire, je saurai forcer Vanier à produire les pièces, chose qu'il n'a pas faite jusqu'ici, malgré

mon insistance, ce qui n'est pas signe d'une très bonne conscience de libraire.

S'il y a lieu, envoyez-moi un modèle du traité proposé. S'il agrée aux deux parties, après toutes explications, sa signature par moi serait le reçu de la somme convenue que, dès lors, vous m'enverriez illico.

J'attends votre réponse et suis toujours

votre bien dévoué,
Paul Verlaine.

Certains de ses manuscrits, Verlaine ne les retrouvait plus, il tenait les Mauté et son ex-femme (Mathilde s'était remariée en 1886) pour les responsables de ces « vols ». Un billet qu'il envoie en 1892 à Delzant se rattache à cette affaire obscure :

[Timbre de la poste : *« 5 mars 1892 Samedi soir. »*]

Urgent.

Cher Monsieur,

J'apprends que vous êtes en possession d'un mien manuscrit : « Voyage en France par un Français ».

Seriez-vous assez aimable pour me renseigner sur les péripéties *de cette possession ? J'ai eu affaire, je le crains, à des gens indélicats et je voudrais faire cesser au plus tôt tout malentendu, non pas entre vous et moi, je vous prie de le croire, mais entre moi et eux.*

Un mot de réponse, ou de rendez-vous, deux ou trois jours d'avance, s'il vous plaît.

Tout à vous
P. Verlaine.

15, rue Descartes, 15.

Il aura des déboires aussi avec ses papiers, du côté de Philomène Boudin, dite « Esther », qui paraît, disparaît, reparaît dans ses préférences, tour à tour éclipsant l'autre dame, Eugénie Krantz, puis éclipsée par elle. Philomène vendait parfois, à l'insu de Verlaine, des vers de lui. Qui sont les « chers messieurs » à qui s'adresse ici le poète ? (Il a quitté Broussais le 7 octobre et loge, pour l'instant, chez Eugénie).

Paris, 18 octobre 1892.

Chers Messieurs,

Je suis sorti de l'hôpital il y a huit jours. Toute personne, donc, qui viendrait en ma place vous parler d'intérêt passé, présent ou futur, homme ou femme, muni ou non d'une autorisation mienne, ferait une tentative d'escroquerie et devra être accueilli comme de droit.

En attendant le plaisir de vous voir, agréez, chers Messieurs, mes meilleures civilités.

P. Verlaine.

9, rue des Fossés Saint-Jacques.

Du même ordre, l'avertissement qu'il donne, le 3 avril 1894, au directeur de la *Revue Blanche ;* les vers que la revue vient de publier, Verlaine les avait déjà vendus « en Angleterre » ; le coup ne peut venir que de « la femme Boudin » ; il va porter plainte ; « *quant à la pièce* Traversée, *c'est bien moi qui ai chargé soit Mlle Krantz soit M. Le Rouge de vous la porter et d'en toucher le prix* ». (Le 21 du même mois, il alerte Vanier : « méfiez-vous d'Esther et complices ! ») Esther-Philomène ne l'en reconquerra pas moins, et c'est chez elle qu'il habite lorsque, sorti de Bichat le 21 janvier 1895, il écrit à Vanier, le 11 février :

Mon cher Vanier,

J'ai donné à Deschamps nombre de pièces (dont Esther vous a donné le nº 7). Vous verrez, d'après la lettre de Deschamps, ce que vous avez à faire. Il va sans dire que je pousserai le livre, si vous en voulez, jusqu'au bout,

Deux choses seulement : d'une part, je serais heureux d'avoir quelque avance ; d'autre part, que vous me prêtiez le brouillon que je mettrai au point pour l'impression et que je vous rendrai dans deux jours avec une copie définitive.

Je compte vous donner encore deux cents vers.

Réponse, s'il vous plaît, aux soins de Madame Esther.

Votre
P. Verlaine.

21, rue Monsieur-le-Prince.

Du 18 mars 1895, cette lettre à Catulle Mendès (l'adresse nous apprend que le règne d'Eugénie est décidément rétabli) :

Mon cher Mendès,

Comme vous seriez gentil — d'abord de vous souvenir d'une promesse faite au café Procope, il y a des siècles, relative à vos poésies complètes qu'un admirateur étourdi avait oublié de me rendre et que vous deviez m'envoyer de nouveau (souvenez-vous ! souvenez-vous !) — et ensuite de m'envoyer aussi cette Grive des Bois *à propos de quoi Courteline faisait hier un article si ému et si vrai.*

Mon cher ami, si vous saviez quel souffre-douleur me voici devenu ! A peine sorti de Bichat, me revoici pincé par la même patte gauche, toujours. Abcès au pied (celui que j'ai, sans métaphore, dans la tombe), pansements presque aussi embêtants que l'initial coup de bistouri (depuis deux ans, ça fait le vingt-cinquième, toujours sur le même guibolle que le diable emporte !), bains locaux, ennuyeux comme la pluie, drogues à boire et que le pharmacien ne donne précisément pas, enfin toute la mitraille de l'emmerdement (là, le mot est lâché ;

vous excusez, n'est-ce pas ?) Dans ces ennuis, je travaille. Je me suis mis à mon Vive le Roy *! (Louis XVII) qui, je crois, plaira aux poètes. Aussi des proses, pour vivre ! ! !*

Vous devriez un jour venir me voir dans ma chambre haute de la rue Saint-Victor. Ça me ferait tant plaisir ! J'y suis toujours, ne pouvant mettre le pied hors du lit.

Amitiés à Le Pelletier et à Schwob. Mon meilleur souvenir à Bauer et Aurélien Scholl.

N'est-ce pas : Poésies Complètes, *de Catulle Mendès,* La Grive des Bois, *par le même.*

Et tout à vous de tout cœur.
P. Verlaine.

16, rue Saint-Victor,
aux soins de Mlle Krantz.

Fin septembre, il quitte la rue Saint-Victor pour s'installer, presque bourgeoisement, avec Eugénie, 39, rue Descartes. C'est là qu'il mourra, trois mois plus tard.

Pièce ultime de ce petit stock : un document tout sec mais assez affreux, tiré des archives de la préfecture de police ; une note au préfet, 16 juin 1904, signalant que l'on vient de conduire « à l'infirmerie spéciale du dépôt » le nommé « Verlaine, Georges, trente-trois ans, fils du poète Paul Verlaine ».

HENRI GUILLEMIN.

Thibet

Poème de Victor Segalen
présenté par Alain Bosquet.

Comme Levet, comme Daumal, comme Saint-John Perse, Victor Segalen a passé, pendant près de trente ans, pour un poète « en marge » non point pour un chercheur qu'il faille accuser de s'accrocher à la conception d'une avant-garde ostentatoire, mais pour un original obstinément adversaire de toute forme de pensée et d'écriture européenne. Moins soucieux que Levet de parfaire sans cesse de jolies médailles exotiques, agréables à l'œil et au toucher. Moins acharné que Daumal à trouver dans la contemplation des sagesses orientales, une éthique dont il y ait lieu de tirer une leçon pour l'Occident épuisé par ses propres ressassements. Moins conscient que Saint-John Perse, dans son désir de revaloriser les mystères humains par la splendeur voulue du verbe. L'attrait de la Chine, pour Victor Segalen, est d'une autre nature : il ne s'agit pas de découvrir de curieuses merveilles, ni de substituer à un ordre un ordre nouveau. Il lui demande, bien plus, de redéfinir les rapports entre le poète et le poème, comme si l'aventure Chine était pour lui une manière d'art poétique.

Cette exigence prend deux aspects. Le plus personnel, chez Victor Segalen, est celui d'un rapprochement du poème et de l'objet, du poème privé d'une partie de ses pouvoirs strictement verbaux, au profit d'un pouvoir qu'on peut qualifier de plastique, à condition que l'objet dont il se rapproche soit un objet de culte, un objet de cérémonial. Ainsi, le poème prend la place du monument — et en particulier de la stèle — et, ailleurs, de la graphie, cette graphie chinoise qui est à la fois écriture et image, traduction d'un son précis et symbole de ce qui est à mi-chemin entre l'image purement musicale et l'image traduisible en trait du pinceau. La stèle — l'œuvre maîtresse de Segalen porte le titre de « Stèles » ; elle a paru en Chine pour la première fois, en 1912, et il serait intéressant de la rapprocher de deux œuvres dont il a connu là-bas les auteurs, « Connaissance de l'Est » de Claudel, et « Anabase » de Saint-John Perse — est une pierre commémorative, c'est-à-dire qu'elle ne se contente pas de nourrir la mémoire, elle doit aussi l'éduquer. Le poème, lorsque son ambition n'est pas d'uniquement raconter ou décrire, remplit la même fonction : il est la preuve tangible d'une histoire vécue, d'une histoire revécue ou d'une histoire à vivre. Il porte témoignage de faits réels, fût-ce dans la réalité du rêve, fût-ce dans la réalité du réalisable. Il faut que pour cela il puisse tenir sur une stèle, objet palpable qui impose sa loi au poète : il se veut palpable, il ne peut pas ne pas être palpable, verbe renforcé de se vouloir pierre signifiante. Le poème s'interdit le simple jeu, le simple plaisir, et la révélation qui n'intéresserait que le seul poète.

Le second aspect de l'exigence poétique, chez Victor Segalen, est celui qui laisse quelque place aux interrogations modernes. Elles ne contredisent nullement la philosophie générale de son œuvre ; il est, de la même manière, des stèles qui ne font face ni au nord ni au sud, et qui ne rappellent aucun événement : ce sont celles qui « désignent le lieu par excellence, le milieu ». Pour reprendre l'expression de l'avant-propos que Victor Segalen écrivit pour son recueil d' « Odes » — ouvrage posthume, publié à 350 exemplaires, en 1926, et que le Club du meilleur Livre a le tort d'omettre, dans sa réédition des écrits poétiques de Segalen — le poème s'arroge quelquefois le droit de rechercher « quelque chose d'infiniment *autre* ». Car le poète, à condition que son propos soit l'édification d'un monument qui dépasse les préoccupations subjectives de son auteur, possède le « droit d'usurpation poétique ». Il lui est permis, entre deux stèles, entre deux odes, entre deux actes de signification collective, de s'interroger : « Odes », qu'il serait grand temps de republier, contient des moments de haute angoisse comme il en est peu à cette époque mièvre : ils datent de 1913, bien que le volume n'ait paru qu'en 1926 :

Extase

Suis-je ici vraiment ? suis-je parvenu si haut ?
Paix grande et naïve et splendeur avant-dernière,
Touchant au chaos où le ciel qui plus n'espère
Se referme et bat comme une ronde paupière.

Comme le noyé affleurant l'autre surface
Mon front nouveau-né vogue sur les horizons.
Je pénètre et vois. Je participe aux raisons.
Je tiens l'empyrée, et j'ai le Ciel pour maisons.

Je jouis à plein bord. De tous mes esprits. J'irrite
Mes sens élargis au-delà des sens, plus vite
Que l'esprit, que l'air. Je me répands sans limites,
J'étends les deux bras : je touche aux deux bouts du Temps.

Le texte que publie « la Table Ronde » est tiré d'un long poème, presque entièrement inédit : « Thibet », composé d'une soixantaine de fragments. Inachevé, il a été commencé en Chine en 1917. Segalen y travailla à son retour à Brest, en 1918, peu de temps avant sa mort. Il existe trois ou quatre variantes de chaque fragment. L'ensemble devait former trois parties : 1° Tô-bod, le pays de montagne déjà atteint, dont Segalen chante les louanges ; 2° Lhassa, poèmes sur les Thibétains et les explorateurs qui sont parvenus dans la capitale ; 3° Po-youl, le paradis thibétain, à jamais inaccessible.

ALAIN BOSQUET.

A moi, Thibet ! à l'aide ! à moi ! voici l'imprévu et l'obstacle,
Voici la frontière du fini.
Il faut passer. Je dois passer, et malgré toute la débâcle,
Franchir le Grand-Fleuve d'Infini.
Je tâte du pied ta falaise et cette faille terrienne,
Ce pont, arqué du ciel à l'enfer :
Est-il balustré de solide ou fait de trame aérienne ?
Est-ce un tablier chaîné de fer ?
Est-ce le tronc qui se dérobe ou le gué profond gonflé d'outres,
Ce bac du Ta-Kiang torrentueux,
Ou l'envol ailé inventé pour ce gros flux mystérieux
Que Brahmes dénomment Brahmapoutre,
Est-ce le glissement léger sur un câble beurré au choc,
L'essor d'une flèche prisonnière.
Ou cet engin vertigineux — allant, venant, et pendulaire,
Battant sa longueur de roc en roc ?
Si je ne lâche — je m'abîme — au temps voulu, — temps pulsatile,
En ce long linceul fluviatile.

J'aimai le seul, j'aimai l'unique, — o pic singulier et morose
Celui...
Régnant sur l'air, entouré d'air, égoïste et nu
J'ai bu
Mais non pas à l'égal du monstre-ascète encaqué dans sa pierre,
Muré, mourant là, et pourrissant,
Dont la main sèche seule sort en quête
Un homme enseveli dans son sang !
J'aimai l'en-allée haletante et me sentir très erratique,
Marcheur insolite et surmené,
Mais non plus à l'égal de lui : ce vagabond érémitique,
Sorcier des hauts pics embéguinés
Encontré face à face, errant sur la crête d'un col de glace,
Hagard, armé — nu — de son trident,
Maquillé d'air, rougi de vent, farouche masque à feu-ardent,
La bouche tremblante de grimace...
Il se crut tout à coup visé, reflété en moi, — moi en lui...
Voilà pourquoi tous deux avons fui.

Je me défends de t'aimer, Bod, en dépit de ce tutoiement :
L'hymne « j'aime » est seulement pour Elle.
Mâle-Thibet tu comprendras ma discrète ardeur en amant :
Voici : (ce n'est pas une amourelle !)
Elle est divine au bout du monde et plus diverse que tes monts :
Elle est mon extrême, mon démon.
Et pourtant proche, et si vraiment à portée à moi dans la vie,
A moi provocante au grand combat.
Mais cette défensive enclose et sa retraite inassouvie,
Ce mur aux créneaux que mon cœur bat !
Entre elle et moi, entre elle et moi, il y a cette rose armure
La chair non-pareille est malgré nous.
Défaut des yeux, et boucliers aux points dressés comme parures,

Défaut qui se baise à deux genoux.
— Je t'ai monté, Pôle du froid ; je t'ai dompté, Pic des montagnes,
Mais elle où la vaincre et la gravir ?
La voici nue et blanche et haute afin de mieux me rassouvir
D'Elle — ma multiple compagne.

Dans les terrains les plus abstrus, sous les minéraux les plus aigres,
Au plus sourd des mondes anciens,
Par les marais et les magmas dormant sur les gisements maigres,
Au cœur des plus durs géomanciens,
— J'ai vu ces jets, ces jeux brillants, coulés de fonte d'un or rare,
Percer les grossiers soubassements.
Toi-même THIBET, rocher pur, es pénétré de ces carrares,
Toi-même es veiné comme un amant.
— Je suis doué de trop de vue et perçant ta solide armure,
Je vois le filon non minéral :
Sous tes glaciers étoilés d'air, et sous tes pics en endentures,
Voici cet éclat non sidéral :
L'Autre élément qui n'est de feu, ni de bois ou fer, ni de terre,
Ni d'eau, — et ni même de lumière :
L'autre Etre toute de mon sang, la même en sa métamorphose,
La Seule qui pose un halte-là !
Ma concubine dans l'esprit et ma complice dans la chose :
THIBET, par beauté, exalte-la !

Me recueillir en ma coupe de monts : baigner dans ma seule piscine,
Couler en moi-même comme un Lac.
Me ruisselant de haut en bas, fleuve sans flux et sans racine
Creuser mon vivier à coups de lacs ;
Sans cesse rebu et reçu, avec mes vasques alevines,
Mes jeunes poissons aux goûts rieurs ;
Mon casque de ciel sur la tête et mon cirque dur que ravinent
Les jeux des seuls vents intérieurs...
— Mais mieux encore : à ton exemple O Thibet riche d'aventures,
Puissé-je imiter ton Yam-dok-tso !
Lac double — Lac ! — deux fois serti dans sa liquide investiture,
Distillant sur lui sa seconde eau.
Puissé-je aussi par hyperbole et de marche en marche
Puissé-je de niveau en niveau
Atteindre haut et d'un seul jet affranchi de crue en barème,
Etre, — à la puissance neuvième
Et jusqu'au centuple, au nombre croissant, sans déni,
Et ainsi de suite à l'infini ?

Ce n'est pas seulement l'horreur et le vertige de puissance
Que détient ton monde Thibétain...
Ni cette austère et superbe affrontée, ni ce rugissement d'insolence
Que portent tes fronts éléphantins,
Pays rebelle et âpre lieu, — mais voici que ta vallée haute
Enclose, o désespérante si loin,
C'est la prairie inattendue, c'est l'auberge claire, don et joie de l'hôte,

C'est le chant des fleurs...
Voici le vallon que je sais — Prairie enclose ! Prairie haute,
Tu as des vallons que je sais à peine penchés vers la terre,
Des champs immobiles m'attendant...
Des mousses douces, et terrains mous où poussent et tremblent les
Toute une forêt floréale, [airelles,
Une retraite, un rêve haut : un reliquaire aux joies encloses,
Vallon des vallées impériales,
Cependant que de branche à branche noire comme les guirlandes des
Volent longissimes les usnées. [années

Ils se rapprochent... Ils s'en vont. Ils s'en viennent... et disparaissent...
Marcheurs achalandés par un mot,
Ce troupeau fait pour faire route, ces marchands sans peur ni paresse
S'en vont d'un seul pas vers Bhamo.
Cloches sonnant et bêtes mourant... Ils s'en viennent et disparaissent...
Bruits d'ombres et paumes de chameaux.
— C'est tout, c'est ainsi. Me voici au bord de l'espace à la fleur reclose
Comme un mendiant de l'infini,
Ne bougeant pas, — ne mourant pas — mais tout implorant l'hymne
Passant du voyage non défini. [close,
Couché, vautré, dormant, rêvant : qui donc se promène et démène
Là ! Là ! perçant la tente ou le mur ?
Non seulement autour de moi, mais en moi seul, en mon domaine
Passe la Grande Caravane
Qui ne monte pas, ne descend, mais d'âge en âge souverain
Glisse et dévale la moraine
Sans fond de cet effroyable glacier vertical et chutant
Du Temps.

En vain ! en vain ! et j'en suis là : seul et Toi devant ton spectacle,
Ce lieu fixé dru par le regard.
Pour t'enlacer ainsi, Thibet, au plus haut de tes simulacres,
(Blanc, nu, dominé d'un œil hagard)
J'ai fendu, deux lunes durant, et tant de soleils de jours et d'aurores,
L'espace fluant sans riverains.
J'ai fait plus de bonds et de chants d'amour et mort en métaphores,
Qu'il n'est permis au jeu de mes reins !
— Et voici : le Moment est haut et je la tiens pour bien acquise,
Amoureuse à pleurer de plaisir.
Je suis le possesseur humain d'un dieu-fait-Eve, la conquise,
Dieu-vierge incarnée à mon désir.
Que l'heure soit. Vienne l'instant. Tombe la cime d'allégresse,
Et crève le cri de profondeur.
Un autre mode thibétain jaillit du volcan de caresse
Et règne au sommet des impudeurs.
— En vain. En vain. Et j'en suis là. Seul et moi, — moi penché sur
Elle, appareillant sa caravelle. [elle :

VICTOR SEGALEN.

Tresserve, poésie

DANS le jardin où le printemps naissait l'air était d'une douceur exquise. Entre les minces fuseaux des cyprès en ligne, le lac luisait à peine, à demi estompé par la brume, mais du côté du sud, la baie de Terrenue dessinait sa courbe parfaite dans une nappe blonde de soleil. Pourquoi ce paysage familier, tout à coup, était-il mystérieusement chargé de signification ? Pourquoi ces jeux subtils de l'eau, de la terre et du ciel, dont je croyais connaître tous les accords, ébranlaient-ils en moi toutes ces résonances ? Pourquoi étais-je soudain troublé, sans raison apparente, vaguement anxieux, et cependant empli d'une joie inexplicable ? Pourquoi ?

Il est ainsi dans la vie de ces minutes suspendues où il semble que le voile qui nous entoure et nous empêche de voir l'essentiel, va enfin se déchirer, que nous allons prendre contact avec un univers totalement différent du nôtre, qui cependant abrite la véritable élucidation. Il suffit de bien peu pour les faire naître, ces minutes : un rayon de lumière, un sourire d'enfant, ce pan de mur jaune au bord d'une eau, à Delft, dont parle Marcel Proust, à vrai dire tout et rien. La vie nous entourait, pressante, avec ses hâtes et ses nécessités pratiques; on appelait vivre cette fuite éperdue en avant, la tête baissée contre le temps; et puis. tout à coup on s'est trouvé retenu, contraint à l'attention. A travers l'apparence coutumière des choses, on a pressenti des mystères, des présences, un monde d'explications et de certitudes. L'existence a semblé cesser d'être opaque. Ces moments fugitifs mordent-ils sur l'Eternité ?

Fugitifs : c'est là leur drame, et ce qui nous fait souffrir. Ces minutes suspendues surgissent et disparaissent avec la promptitude de l'oiseau qui vole, de l'éclair qui fend la nuit. Le cœur continue à battre de l'émotion qu'elles ont donnée, que déjà elles se sont évanouies, et qu'il n'y a plus devant nous que la réalité quotidienne ; ce paysage dont je sais les moindres détails, la courbe de la baie, la forme de la montagne, l'ombre changeante sur l'eau du lac. L'instant exceptionnel a disparu, et il ne reste en moi que cette angoisse heureuse, et le désir véhément d'arracher cette émotion au flot des soucis et des routines pressé à le recouvrir. Tout va redevenir réel, analysable. Déchirant regret.

Voici donc la Psyché aux ailes de papillon, chère à la fable antique, le Sylphe qu'a dit Paul Valéry. Comment les saisir dans leur vol ? Comment fixer, dans son éclat insoutenable, le flamboyant éclair qu'a jeté dans notre nuit le glaive de l'Archange au seuil de l'inaccessible jardin ? Ici l'intelligence s'arrête, le raisonnement défaille. Ce n'est pas eux qui livreront « le mot et la formule ». Ces moments dont Novalis dit bien « *qu'ils font époque dans notre vie intérieure* », comment les rendre définitifs, indestructibles ? Qui les a connus sait qu'il n'est pas de plus ardent souhait que de les retrouver, pour en vivre, qu'aux instants de doute, de dégoût, de misère, ils sont, seuls, la réponse et la consolation.

C'est alors qu'une voix retentit en nous, au plus profond de notre patrie intérieure. La poésie, la poésie véritable, possède le mystérieux pouvoir de fixer ces instants de miracle, de les exprimer, de nous les restituer. Formellement, il ne s'agit que d'un assemblage de mots, de quelques jeux de rythme bien choisis, habilement équilibrés; mais ces accords, ces assemblages sont rebelles à toute analyse, et l'empire où ils nous prennent ne se définit pas. D'où vient que ces syllabes familières m'atteignent au plus tôt de l'être, déclenchent en moi des harmoniques, me rendent même parfois — et presque, — l'émotion que j'éprouvais lorsque le rideau du monde inconnu a semblé s'entrouvrir pour moi ? Je sais des vers de Rimbaud, de Lafforgue, de Patrice de la Tour du Pin qui, dès que je me les récite, ont le pouvoir de réveiller l'écho des grands silences chargés de messages. La poésie, c'est cela.

Il y a là un secret, un mystère, qui est proprement le mystère poétique. Il n'est pas communicable également à tous, et par tous. Il touche les uns, laisse indifférents les autres, pour le professeur qui fait sa thèse, la *Saison en enfer* n'est peut-être qu'un fouillis de thèmes bizarres, dont il croit trouver le sens dans les lectures d'un enfant et les influences par lui subies, exprimés en outre dans un style dont il peut aisément répertorier les défauts ; mais Claudel sait que, du prodigieux combat où il aventura plus que sa vie, l'ange en exil a rapporté bien autre chose qu'un chef-d'œuvre littéraire : la certitude de l'Eternité retrouvée. Il faut être accordé à un poète pour recevoir de lui ce plus secret message : il est des longueurs d'onde, comme il en est de la radio.

Mais que ces accords-là existent, qu'il y ait, de par le monde, des phrases, des strophes, des vers, si chargés de sens qu'ils puissent nous introduire au royaume de lumière, là est réconfort. Tout n'est donc pas promis à la nuit et à l'ignorance, de cette déchirante émotion qui, un instant, m'a comblé d'amour. Bien sûr, il ne s'agit que de langage humain et les plus parfaits des mots que je me répète sont encore prodigieusement loin de ce quelque chose d'ineffable, à la lettre d'indicible, que j'ai pu non pas connaître, mais pressentir dans sa mystérieuse évidence. Mais il suffit que ces mots-là soient, pour que je ne sais quoi s'apaise en moi et se

sente en harmonie avec le monde et avec moi-même. Dans un ordre infiniment plus haut, l'expérience des mystiques doit être un peu cela.

Cette réalité mystérieuse que j'ai devinée, entr'aperçue, n'a-t-elle pas un nom ? N'est-elle pas le reflet de cette Puissance dont il est écrit, à la première ligne du plus profond des évangiles, qu'elle est *au commencement de tout* et qui porte le nom de la Parole ! C'est en me ormulant que Dieu m'appelle à la vie : le mot qui m'exprime est aussi celui par qui je suis. Ce que j'ai cru apercevoir, au cours d'un instant privilégié, et dont les plus beaux mots de la terre sont la secrète correspondance, serait-ce autre chose que la manifestation, — autant que mon corps de chair et mon esprit enténébré peuvent le connaître, — de la force de Dieu en acte et en parole : le reflet même du Verbe créateur ?

Le vent du Nord s'est levé : il chasse la brume sur le lac dont l'eau commence à blanchir de vagues. La montagne, un instant plus tôt immatérielle dans ses longues bandes de gaze, se précise, se concrétise. Il n'y a plus rien d'inattendu dans ce paysage, qui est beau, que j'aime, mais qui a cessé de me faire signe. Et en remontant la pente du jardin, je me murmure à moi-même des phrases qui sont peut-être prière, peut-être poème, dans une étrange et pénétrante paix.

DANIEL-ROPS,
de l'Académie française.

Oasis de l'humanité

présenté par Gabriel Marcel

LA presse suisse a célébré l'an dernier avec éclat le soixante dixième anniversaire d'un écrivain dont presque tout le monde en France ignore jusqu'au nom. Et pourtant Albert Steffen a derrière lui une œuvre immense comprenant des romans, de nombreux drames, plusieurs recueils de poèmes et des essais traitant les sujets les plus variés. Personnellement je n'ai pas eu connaissance d'une étude d'ensemble consacrée à Albert Steffen par un écrivain français. L'explication d'un silence en lui-même assez injustifiable réside peut-être au moins pour une part dans le fait que Steffen se présentait lui-même comme le disciple de l'anthroposophe Rudolf Steiner. C'est au Gœtheanum de Dorhnach qu'ont été joués ses drames (mais certains d'entre eux ont aussi été représentés sur de grandes scènes de Suisse et d'Allemagne) et beaucoup de ses livres ont paru à Dornach même dans une maison d'Edition qui est, si je ne me trompe, comme une annexe du Gœtheanum. Mais il serait vain de contester qu'en France bien des gens, qui seraient fort en peine de dire en quoi consiste au juste l'anthroposophie, nourrissent les préjugés les plus défavorables sur celle-ci qu'ils considèrent à tort ou à raison comme une proche parente de la théosophie. Je dois d'ailleurs avouer que pour ma part j'entretiens une certaine méfiance sinon peut-être exactement pour cette forme de pensée, tout au moins pour l'espèce de ritualisme qui entoure les spectacles et les manifestations dont le Gœtheanum est le théâtre. Il y a là un phénomène spécifiquement germanique qui peut à bon droit nous paraître suspect. Mais cela ne doit pas nous dispenser de chercher à nous instruire, et je serais surpris que tout dans l'enseignement de Steiner fût purement et simplement à rejeter. Il convient de féliciter la Revue « Connaissance de l'Homme » d'avoir consacré un article dans son premier numéro (juillet 1954*) à la pédagogie steinerienne. Il est probable que nos éducateurs pourraient trouver dans celle-ci de très utiles éléments de réflexion.*

Albert Steffen est né le 10 *décembre* 1884 *dans un village du canton de Berne. Il était le fils du médecin de l'endroit. La mort de son frère aîné emporté tout enfant par la tuberculose devait le marquer d'une empreinte profonde. Il constata que son père avait de la répugnance à parler de l'enfant disparu, et lut dans le regard de sa mère la question décisive : y-a-t-il une vie après la mort ? Mais son père, soucieux de ne pas dépasser les bornes de ce que la science peut affirmer légitimement, préférait laisser la question sans réponse. Bientôt pour ce fils de médecin les approches et les signes physiques de la mort perdirent leur secret, mais il demeurait hanté par le souvenir du petit frère disparu et par l'idée de sa présence possible en un monde où les dimensions ne sont pas celles d'ici-bas. Une inondation catastrophique survenue la même année devait lui laisser elle aussi une impression durable, et développer sans doute en lui le sentiment d'une insécurité fondamentale liée à l'existence de forces naturelles inconnues au joug desquelles l'homme ne peut se soustraire qu'en changeant de plan.*

Après avoir achevé ses études secondaires à Berne et suivi les cours de l'Université de Lausanne où il se consacra aux sciences naturelles, puis de l'Université de Zurich où il suivit au contraire des cours de littérature et de sociologie, il écrit son premier roman qui paraît en 1907. *Il est alors à Berlin où il suit les cours de l'Université. Mais, en même temps, ce jeune Suisse découvre la misère, il prend contact avec l'existence des déshérités, et on peut penser que cette expérience entièrement nouvelle aura sur sa formation un retentissement comparable à celui qu'eut sur le jeune Rilke la révélation des aspects lépreux de la vie à Paris.*

En 1908, *il s'établit à Munich où il écrit plusieurs romans et ses premiers drames :* l'Exode *et* les Manichéens. *Hermann Hesse est un des premiers à attirer l'attention sur l'œuvre de Steffen. « Les livres de celui-ci, écrira-t-il plus tard, sont une déclaration de guerre à une philosophie individualiste et à ce déterminisme négateur de toute responsabilité dont nous sommes tous si fatigués. Ils respirent un esprit et une volonté qui peuvent nous servir et nous aider. C'est assez déjà pour que nous soyons reconnaissants au poète ».*

C'est un peu plus tard qu'il fera la connaissance de Rudolf Steiner, et cette rencontre sera décisive. « Ce que je m'étais borné jusque-là à ressentir m'était à présent démontré ». On se tromperait d'ailleurs sûrement en voyant dans les œuvres romanesques, théâtrales et lyriques de Steffen la simple illustration d'une doctrine. Mais ce qui est certain, c'est que ses écrits baignent dans une lumière dont cette doctrine est à certains égards le foyer. Je dis à certains égards : car, à l'arrière-plan, il est impossible de ne pas discerner ici la présence de Gœthe, et c'est avant tout au Gœthe orphique que je pense. On a pu comparer les romans de la maturité de Steffen aux Wanderjahre *de Wilhelm Meister. Le roman devient ici une forme infiniment souple dont le contenu comprend des récits fragmentaires, des rêves, des pressentiments, des maximes. Le livre auquel sont empruntées les pages qu'on va lire est intitulé :* « Les Oasis de l'humanité », *et il est bien douteux qu'on puisse encore le qualifier de roman. De même des pièces telles que la* Tragédie de la paix, les Martyrs, la Mutation d'Alexandre *tendent à dépasser les limites du théâtre habituel. Sans aller peut-être jusqu'à dire qu'elles présentent aux yeux de l'auteur une valeur initiatique, il me paraît certain qu'elle sont investies selon lui d'une certaine vertu transformante. Et on comprend très bien qu'elles aient trouvé dans le Gœtheanum un cadre approprié.*

Il me semble qu'une œuvre comme celle-là mériterait d'être considérée avec attention, avec sérieux, je dirai surtout avec respect. Dans le monde en décomposition qui est aujourd'hui le nôtre, nous ne pouvons certainement pas nous permettre de traiter par le mépris une tentative inspirée par le plus sincère amour de la paix à un artiste dont la noblesse et le désintéressement ne peuvent être mis en question. Je ne suis pas du tout sûr qu'une telle œuvre ne puisse pas apporter une contribution réelle à l'effort tenté par tous ceux qui sans adhérer à une religion cataloguée (Steffen est chrétien, mais il ne l'est pas confessionnellement) tentent de renouveler les cadres non seulement de la pensée religieuse, mais même de la philosophie de l'esprit. Et personnellement j'hésiterai à condamner sans appel la croyance aux vies successives autour de laquelle me paraît s'organiser toute la spiritualité de Steffen. Ici, comme ailleurs, gardons-nous bien de prononcer des interdits.

GABRIEL MARCEL
de l'Institut.

Crise dans la vie d'un Existentialiste.

Il me semble que j'ai atteint au point zéro. Zéro, à la lettre. Au milieu de la nuit, dans les ténèbres totales qui m'environnaient j'ai ressenti cette obscurité comme un entonnoir qui aspirait à soi tout ce que, à longueur de jour, mes sens avaient enregistré. Autour de moi le monde s'anéantit; ce qui de nouveau ressuscite appartient dès l'instant suivant, au passé. Dans l'accomplissement des phénomènes naturels ceci est tout à fait évident. Je dois le dire aussi bien des minéraux, des plantes, des bêtes, que du globe terrestre. Mais de moi, distinct de ce qui m'entoure, de moi créateur et qui moi-même engendre un monde ? Moi qui me transforme, et ce, par ma propre volonté ? Qui, par là, suis quelque chose qui n'existe nulle part ailleurs, un être particulier, un « Je » ?

C'est seulement par mon « Je » que je suis homme, et donc supérieur à la nature qui m'environne.

J'ai un « Je », c'est certain. Mais j'ignore ce qu'il est et comment il est. Il est dissimulé en moi, entouré d'obscurité.

De nouveau je regarde — encore que ce ne soit pas avec les yeux de mon corps (car autour de moi la nuit est impénétrable), je regarde cet entonnoir où tout s'engouffre. Pendant mon sommeil il m'engloutit moi-même dans la mesure où les rêves ne me donnent pas le *sentiment* que j'existe, mais de façon si évanescente qu'il ne m'a jamais été possible de rien bâtir là-dessus.

Etendu, à l'état de veille, aussi longtemps que je veille, je suis un « Je »; bien que je ne discerne pas ce que ce « Je » est en soi et pour soi, je dois compter avec le fait qu'il s'anéantit, sinon dans le sommeil, après lequel il reparaît chaque fois, du moins dans la mort. En ce moment il est encore présent. Il interroge : « Que suis-je ? » mais la question reste sans réponse. Il pense, il sent, il veut. Il a des souvenirs et des buts. Mais n'est-ce pas déjà trop dire ? Les buts s'effacent. Les souvenirs pâlissent. Pourquoi la vie ? — Et cependant — continuellement — cette affreuse nostalgie ! Mais de quoi ? Est-il rien qui la mérite ? Un homme, après ces effroyables déceptions ? Je n'ai plus confiance en aucun. Tous portent un masque. Je me fierais peut-être à mes camarades de jeunesse; mais ils sont morts. Je sens, il est vrai, que j'aime sans limitation et sans condition, et plus que jamais dans la vie, voilà ce que dénote mon indicible nostalgie. Mais parmi les vivants, pas un qui puisse combler cet amour. Je ne veux plus me transférer dans le passé, il m'est devenu indifférent. Le sombre entonnoir est plus puissant que leurs images autrefois si chères. Comme les amis, elles sont mortes...

Soudain, je me redresse. Morts, les amis vivent tout de même en moi. Ce sont les seuls qui ne m'ont pas abandonné, sur qui je puis encore compter éternellement. Je les vois sans masque. Je reconnais comment ils sont, et par rapport à moi. Ils partagent mes pensées et me le témoignent par les traits de leur visage. Ils voient ce à quoi j'aspire et quand ce n'est pas bien, l'écartent, je le décèle à leurs gestes.

Certes, les morts demeurent énigmatiques, toutefois sans se travestir comme les vivants. Quand je suis véridique, ils se manifestent.

En moi seul quelque chose se dissimule, pas en eux. Ils sont cachés, non pas en soi, mais par moi, par une puissance qui voudrait séduire mon moi : Lucifer; ou qui voudrait m'enchaîner : Ahriman. Mais les esprits épurés des morts me révèlent l'essence des contradicteurs aussitôt que je dis : « Pas moi, mais le Christ en moi ».

Les morts sont comme des étoiles qui en toi montent et déclinent et en même temps distillent, dans ton âme altérée, la rosée consolatrice. Par eux, tu entres au royaume des anges. En te regardant, ils réveillent ton esprit. Ils dissipent l'obscurité des sens, grâce à eux ta vision s'ouvre sur les sphères où tu séjournais avant de t'intégrer dans un corps, avant ta naissance. Toujours tu aspiras à trouver un être qui ne fût pas encore sur la terre ou qui semblât déjà ressortir au ciel.

Regarde autour de toi ce qui sur la terre se passe de supraterrestre. Ici-bas, des actes se produisent, qui sont accomplis par les esprits et par les dieux. Au-delà de la voûte étoilée, le mort aimé, avec un cortège d'âmes, s'éloigne. Et derrière lui il laisse une trace semblable à une portée musicale ou à une ligne d'écriture. Si tu te concentres dans le respect, tu seras capable de la chanter et de la réciter. Tu participes au culte des hiérarchies. — Peut-être, t'est-il, à toi-même, permis de porter un vase rempli de l'eau de la vie, ou la bannière de la résurrection. Ou même de briser le sceau d'une image du destin. Tu pénétres dans une école où les mots que t'adressent les habitants des cieux t'apprendront comment tu es devenu un citoyen de la terre. A la diversité des vêtements tu discernes que tu as connu beaucoup de morts et de naissances. Et par les ailes attachées aux talons, les pieds t'indiquent les chemins de l'avenir que tu auras à parcourir. Ton existence future te sera déjà préfigurée par les couleurs, les sons et les gestes des dieux. Parce que tu es dans le devenir, tu te rencontreras comme un qui est dans le passé. Au cours de ta pérégrination à travers l'univers, tu viendras au-devant de toi, — non plus comme naguère, sombrant dans l'obscurité, mais rayonnant dans l'aube, telle une lumière qui serait un œil, comme le Voyant qui est en toi, comme un toi-même transcendé. En tant qu'immortelle entité du « Je », tu pourras ainsi te reconnaître dans les ténèbres des sens ».

Dernières heures ici-bas, premières là-haut.

Aux dernières nouvelles, la malade se trouvait dans un état désespéré. Un nouveau médecin fut appelé en consultation et comme il arrive souvent, un espoir réconfortant anima de nouveau la malade et son entourage.

Un ami qui demeurait au loin, au-delà de la frontière, apprit cette tournure favorable — et donc ne pensait pas à une fin imminente. Or, il se réveilla le jour qu'elle mourut, avec une violente migraine. Incapable de travailler, il passa la matinée à évoquer rétrospectivement les événements des dernières semaines, des derniers mois et à en consigner par écrit une partie. Mais les maux de tête et les douleurs aux membres crûrent au point qu'il lui fallut s'étendre sur un lit de repos. On était déjà à l'après-midi. Son corps lui pesait lourde-

ment mais sa faculté de penser ne fléchissait pas sous ce poids qui accablait son physique et épargnait son âme. Il se sentait l'esprit absolument libre. Pendant cette scission partielle de l'élément charnel d'avec l'élément spirituel, ce fut comme si une main le saisissait et l'entraînait. Il ne songea pas à se libérer et essaya de repousser avec sa main celle de l'être invisible, tout en invoquant le Christ. Mais aussitôt il perçut que la force qui faisait agir cet être était, elle aussi, soumise au Christ; il entendit une voix proférer distinctement : « Les morts te regardent ». Et il sentit tout doucement l'étreinte se desserrer.

Peu après il y eut une sonnerie du téléphone; l'infirmière de la malade annonçait qu'elle venait de trépasser. Une lettre suivit de près, qui communiquait des détails sur les dernières heures. Le matin même, la malade avait dit à son infirmière qu'elle était sortie victorieuse d'un grand combat et elle se croyait assurée de la guérison. Ç'avait été comme une déchirure, mais à présent la blessure se fermait. Elle se sentait allégée. La sœur garde-malade, qui avait vu beaucoup de moribonds, savait ce que cela signifiait. Encore vivante, elle en avait fini avec l'agonie. Puis, l'après-midi, son essence immortelle avait quitté son périssable corps. Elle ne le sentait plus et, rajeunie, témoignait une gaîté dont le reflet se jouait encore sur son visage de morte.

Trois jours et demi plus tard, après l'incinération, cependant qu'à l'aube l'ami méditait, il sentit avec une acuité de l'esprit et de l'âme qui la lui rendit visible, comment la morte, revenue d'une sorte d'étourdissement et d'un état de super-conscience, reprenait ses esprits et s'ébahissait de librement se mouvoir après la longue paralysie de ses membres. L'impression qu'elle avait encore un corps se prolongeant en elle, elle ne se rendait pas exactement compte qu'elle était désincarnée et pour se maintenir en équilibre, se mouvait en étendant les bras comme si elle battait des ailes. Elle se réjouissait d'y réussir et s'y essayait à nouveau jusqu'à ce qu'elle pût y parvenir sans difficulté. A présent, elle n'éprouvait même plus le besoin de saisir la main qu'à tâtons elle avait cherchée.

Ethique de la Vie en contemplant la mort.

Pour l'éducation de l'humanité il convient, sans nul doute, de ne pas nous absorber uniquement dans nos propres souvenirs, de les transcender et d'atteindre à un monde extra-sensoriel, mais en outre de tenir en honneur les trésors de la mémoire que d'autres nous ont confiés; et de pouvoir, lorsque ceux-ci ne participent plus à la vie terrestre, les transmettre à la postérité pour son salut et aussi afin d'accompagner les morts eux-mêmes sur la longue route de leur destin ultérieur.

Un chercheur de la Connaissance se disait : « Les expériences spirituelles qu'il m'est donné de faire plus ou moins péniblement dans mon corps terrestre par l'intégration mnémonique des événements que j'ai vécus, seront imparties aux disparus, sur le chemin de leur épuration. Pour eux, après la mort, l'éphémère tombe et les arrière-plans essentiels s'ouvrent à leur vue. Les souvenirs se décan-

tent, ils deviennent transparents à cause du regard des êtres supraterrestres posés sur eux ; ils deviennent des formes oculaires dans les domaines de l'esprit où les individualités trouvent leur champ d'action. Les morts eux-mêmes me l'ont enseigné. Ils ont transformé ma mémoire en sorte qu'elle a, pour ainsi dire, appris à déchiffrer la chronique des esprits.

Ces livres d'images des dieux se composaient de chapitres d'une coloration et d'une inspiration toujours diverses. Il fallait en lire chacun d'une manière différente. On était guidé dans cette lecture par des êtres comparables aux initiales figurant au début des évangiliaires, sauf que ce n'étaient pas des lettrines peintes ou dessinées, mais des formes ailées qui vous menaient de page en page.

On en recevait une leçon hiérarchique d'écriture stellaire.

C'était le livre du Zodiaque.

***

Mais pour cela il fallait de nombreuses préparations qui pouvaient s'effectuer seulement sur terre et dans notre corps physique. Il est loisible à tout homme de se complaire d'abord à ses propres souvenirs — par quoi il risque de devenir un égoïste circonscrit en soi. Mais un jour où il plonge dans le trésor de sa mémoire, il peut advenir que dans les images habituelles de ces souvenirs apparaissent des traits jusqu'alors inconnus, qui les troublent et souvent les transforment en leur contraire. Un événement qui naguère lui fut une jouissance, lui devient à présent pénible, un triomphe sur autrui lui semble un sujet de remords. L'adversaire qu'il a terrassé pèse soudain sur sa poitrine comme un cauchemar. Et il ne peut s'en débarrasser, qu'il ne se soit vaincu lui-même. Alors il découvre qu'il vit non seulement en soi mais aussi dans son entourage, dans le bien et le mal qu'il a accomplis et qui continuent à agir.

Mais parmi ces expériences, certaines se transforment pour lui en félicité ineffable. Elles lui sont imparties quand il fait retour à son enfance, à l'époque où il n'était encore chargé d'aucune faute. Lorsqu'il parcourt le jardin, des apparitions à la fois familières et étrangères surgissent de derrière les bosquets. Il ne les avait jamais vues avec les yeux de ses sens et pourtant elles sont là. Mais elles se différencient des souvenirs d'enfance du fait qu'elles remontent bien plus loin dans le passé. Elles le conduisent hors de son corps, dans les mondes d'où ce corps est issu, dans la région des forces en puissance qui l'ont créé, dans la pré-naissance. En ce temps, lui-même était encore de ces êtres spirituels comme ceux qui l'ont guidé vers son père et sa mère.

***

Une question ne cessa de le préoccuper : pouvait-on reprendre contact avec ces êtres qu'on avait eus pour compagnons de jeunesse ? Il les savait toujours présents, et qu'il s'agissait simplement de les percevoir. Mais les percevoir, cela signifiait devenir digne d'eux et ne pas avoir à rougir devant eux. Seule la honte de soi masquait leurs formes lumineuses.

Plus il s'exerçait à cet examen rétrospectif de son enfance et plus il aimait voir des visages. Ils lui parlaient de destins qui avaient dû subir une épuration, mais un genre d'épuration qui ne s'était pas faite dans la vie actuelle. Des expériences se lisaient sur chaque visage qui n'étaient pas de ce monde terrestre. La beauté de ces visages était supra-terrestre, et la laideur de la vie d'ici-bas n'avait jamais pu l'effacer complètement.

Il fallait forcément que cet éclat des yeux, cette courbure du front, ce teint tour à tour rouge et pâle, fussent l'indice d'une origine céleste, en dépit de toutes les déformations. Ce n'était pas seulement la vie terrestre qui transparaissait à travers eux, mais la forme divine. Et d'où celle-ci aurait-elle pu provenir, sinon d'une existence antérieure à la naissance ? il fallait que tout homme ayant vécu d'une vie antérieure, et l'épurant, ait eu devait lui la vision de l'image humaine la plus parfaite, telle qu'elle s'étendait au-dessus de l'univers entier. Il en avait gardé le reflet en descendant sur terre. Il ne s'en souvenait plus et pourtant tout son visage le proclamait.

***

Que font donc les morts ? Ils se plongent dans l'image primordiale de l'homme, telle que l'ont créée les dieux, et ainsi connaissent leur catharsis jusqu'à ce qu'ils aient dépouillé leurs laideurs (qui sont leurs propres fautes) et puissent renaître enfants.

Voilà pourquoi on a si grand plaisir à regarder les visage enfantins.

Ce faisant, on s'avise que non seulement les âmes des disparus qui aspirent à une renaissance ont devant elles ce prototype de l'humanité, mais qu'il en va de même pour tous les êtres célestes en général, l'ensemble des hiérarchies divines. Car ce sont eux qui participent à sa réalisation sur terre.

***

Mais pourquoi alors les esprits des morts ne demeurent-ils pas pour l'éternité en contemplation devant ce prototype et ne se parachèvent-ils pas dans cette adoration ?

C'est parce que les morts, en remontant de terre, relatent les horreurs et les crimes qui y règnent. Leurs âmes gardent encore les traces de l'épouvante qui a marqué leurs corps. Alors les cantiques se taisent, la ronde céleste s'arrête, ceux qui ne sont pas nés se tournent vers le bas : car ils reconnaissent qu'ils portent encore eux-mêmes la faute de ce qui s'accomplit sur terre. Ils savent que ses habitants perdront de vue le but céleste s'ils ne viennent l'annoncer. Voilà pourquoi ils descendent, eux qui furent instruits par les dieux pour instruire les hommes.

***

Mais cet enseignement ne peut se faire avec des mots seulement, il doit se traduire par des actes terrestres et si ce n'est pas possible, par la souffrance physique.

***

Celui qui cherchait les Esprits se trouvait souvent dans une communauté supra-terrestre dont les principales caractéristiques consistaient en ce que l'aspect extérieur correspondait absolument à l'être intime. La physionomie des défunts ne dissimulait plus les mouvements de l'âme. Des formes radieuses, pénétrées de lumière et nuancées, s'avançaient vers lui. Dans leur tonalité se manifestait la composition du destin. Il y avait des groupes de couleur, qui désignaient les diverses races humaines et faisaient l'effet de violents courants dans la mer, tantôt verdâtres, tantôt bleuâtres, tantôt rougeâtres, et il connut que ces flots représentaient les passés de l'humanité. Des silhouettes isolées surgissaient et leur éclat laissait entrevoir de vastes avenirs. Elles éclairaient les ténèbres en sorte que de lointaines perspectives brillaient vaguement.Des tableaux de l'humanité future devenaient visibles.

Parmi les exercices de l'école des poètes, il s'agissait, entre autres, de fixer ces scènes apparues en éclair et de les compléter. L'homme a licence de contribuer à former les chemins du futur développement du monde par sa conscience, sa pitié et son respect — et même il y est prédestiné. Dans les mouvements qui se forment parmi les torrents de couleur, les peintres représentent le groupe des hiérarchies supérieures. Les musiciens modulent sur leurs instruments les intervalles qui séparent les constellations. Certains visages apparaissent aîlés, ils se transforment pour le poète en sons, le torse qui s'ajuste à la tête devient rythme ; l'ensemble de la silhouette se mue en phrases où se révèlent les destins des humains. Tout le tableau céleste, animé, se condense et devient écriture où le but de l'humanité se peut déchiffrer.

Mais le plus souvent il faut se contenter d'une ébauche incomplète, d'un motif que l'on cherche à retenir par une allusion fugitive pour le parachever plus tard.

Une fleur tendue en offrande devient étoile.

Un oiseau au plumage coloré se change en sphère sonore, en une pluie fine de mélodies.

Entre de crépusculaires paysages d'âme, des chemins de la pensée s'éclairent; et aussitôt on a accès à un être humain que dans la vie quotidienne on ne comprenait plus.

Dans cette communauté, on est déjà comblé parce qu'il est permis de regarder un visage sans mot dire, d'apprendre à se connaître grâce à la lueur qui brille dans les yeux et au sourire des lèvres.

L'admirable, c'est quand en face des défunts, on se montre digne d'eux. A cause d'eux on pardonnerait volontiers aux vivants de qui l'on a subi des injustices. On essaye d'oublier les humiliations et l'insulte. Car de mauvaises actions aussi se dessinent, hideuses images qui rappellent les insectes, les araignées, les vers. Il y a ici des coins où l'on dépose les déchets, où l'on dépouille ce qui n'est pas humain; mais cela aussi est nécessaire pour fumer les plates-bandes fleuries.

***

Dans les écoles du destin qui s'étend sur la mort et la naissance, on faisait les plus merveilleuses découvertes. On apprenait à voir sous un jour nouveau les êtres que l'on connaissait et l'on s'étonnait de l'abondance de trésors spirituels qu'ils possédaient — joyaux jusqu'alors cachés à leur cou, étoffes bordées de dentelles qui leur pendaient sur la nuque et la gorge, vêtements de l'âme aux ornements mystérieux. Plusieurs d'entre eux étaient escortés de compagnons célestes, porteurs de petites corbeilles d'où ils tiraient, à la dérobée, des présents pour les distribuer. L'un d'eux s'était composé un album de paysages, qu'il voulait offrir, un autre une chronique de bonnes actions qu'il voulait faire siennes. Un autre encore qui avait le culte des héros, en faisait la démonstration là où il le pouvait.

Certains montraient comment on apprenait à se servir d'un mot, décomposé en sons, et à les utiliser comme oculaires dans les mondes psychiques. Nombre d'entre eux dénouaient la trame des tapis du destin.

On s'offrait réciproquement des souvenirs pour déchiffrer, par la façon dont ils étaient accueillis, comment on pourrait se perfectionner.

Des buts pour l'humanité se dessinaient, car lorsqu'on était réunis, le champ de la vision s'étendait plus loin que si l'on était resté seul. On s'équipait en vue de pérégrinations en commun au cours desquelles, tout à coup, des guides divins se mettaient à votre disposition. Ils supprimaient ce qui était fané, apportaient des éléments de fraîcheur. L'un s'employait à cultiver pour l'autre. Et en même temps, chacun avait l'impression qu'il travaillait pour soi quand il travaillait là-bas, sur terre; tous savaient que l'humanité entière se composait d'un corps unique.

Il était étrange de se souvenir que sur terre on s'était figuré que le corps appartenait à un seul, alors que pourtant l'air respiré était à la fois au dedans et au dehors, également dévolu à tous, et la lumière une connaissance universelle ! Comment la terre aurait-elle pu être une autre pour toi et pour moi, alors qu'en elle il y avait toutes les composantes d'un chacun ? On se trouvait au cœur de l'essence universelle et l'on gardait pourtant son « je » humain.

En cet instant, on avait conscience d'être dans le soleil qui éclairait les bons et les mauvais et réalisait par ses rayons les destins de tous les hommes. D'après l'aspect qu'elle revêtait pour les sens, cet réalisation isolait chaque être. Pour l'œil de l'esprit, c'était une création destinée à la communauté. Selon qu'on faisait partie des vivants ou des morts, il était loisible de se mouvoir soit dans la lumière, dans le corps terrestre, en tant que connaisseur animé de pensées universelles; soit au pays des esprits, en être de volonté qui réalisait des buts divins.

Une légion d'êtres lumineux planait autour de la terre et la transformait. L'homme terrestre était leur auxiliaire, qui accueillait dans son âme les rougeurs de l'aube et du couchant, les crépuscules et la clarté stellaire, et les conservait lors même que tombaient les ténèbres.

Le soleil irradiait non seulement des rayons lumineux, mais aussi des systèmes philosophiques, des poèmes, des symphonies qui s'étendaient sur l'année entière : accents du Tao, invocations de l'Aum, accomplissements de destins qui se pouvaient pressentir

entre les lignes des biographies lues convenablement. Dans chaque cœur toute l'humanité était incluse. Même chez le malfaiteur, l'innocence de l'enfant subsistait, fût-ce à l'état de vestige. Nul n'est exclu du soleil, et pourtant la justice universelle règne. Tout destin, une fois accompli, se trouve sous l'œil spirituel de celui qui l'aime, qui remodèle le mal pour en faire le bien. Et des regards divins complètent les mains et les pieds avec leur pesanteur, jusqu'à ce que le destin transforme les hommes en contemplateurs qui accomplissent leur sort.

Celui-là qui traîne son imperfection songera que seule cette souffrance l'acheminera à la perfection.

Toi tu confectionnes des chaussures, toi des vêtements. Mais que tu sois cordonnier ou couturière, tu travailles à former l'image de l'homme futur. Elle t'indique le chemin qui va du métier à la vocation.

Ne lance pas d'imprécations, si humble que soit la tâche assignée. Seuls les plus saints sont capables de donner forme à ce qui est le plus matériel. Qui aime avec abnégation reçoit ce qu'il ne possède point.

Lis le Livre du Zodiaque.

Là-haut, par exemple, deux hommes sont unis sous le signe du Bélier. Quand ils descendront ensemble sur la terre, ils chercheront en soi l'homme supérieur et deviendront des âmes sœurs.

Vois avec quelle tendresse ces deux êtres célestes se compénètrent L'un vient de la Vierge, l'autre des Poissons. Quand ils se retrouveront sur terre, ils seront mère et enfant.

Et le couple là-bas, dans la constellation des Gémeaux. Déjà il se prépare à venir ici-bas pour apporter assistance à la communauté des artistes.

Mais consciemment ou non, tous se dirigent selon le Verbe cosmique.

ALBERT STEFFEN.

traduit de l'allemand par Louise Servicen.

Lettres à François Borgia

Traduites et commentées par Gervais Dumeige

Quand les saints s'écrivent... Dans les six mille huit cents lettres qui constituent la correspondance d'Ignace de Loyola, celles qu'il adresse à François de Borgia demeurent d'une exceptionnelle valeur. Un gentilhomme basque converti, qui pèlerina vingt ans sur les routes des hommes et sur les chemins de Dieu, devient le guide spirituel d'un Grand d'Espagne. Le Général de la toute jeune Compagnie de Jésus dirige l'âme du vice-roi de Catalogne, arrière petit-fils d'Alexandre VI. Sait-il, pressent-il, que son correspondant deviendra membre, puis troisième Général de l'Ordre qu'il vient de fonder ? Deux âmes en route vers Dieu par des chemins différents confrontent leurs expériences. Deux hommes dont l'expérience mystique est indiscutable se parlent. L'un incline davantage au recueillement, aux longues oraisons contemplatives poursuivies dans la solitude, aux mortifications extérieures. L'autre, audacieux et fort, apprend à celui qui est de vingt ans son cadet, à trouver et à retrouver Dieu en tout et en tous. Raisonnable, il n'oublie pas l'ascèse qu'il a pratiquée héroïquement mais il la situe à sa vraie place. Spirituellement totalitaire, il veut prendre tout l'homme pour le conduire entièrement à Dieu.

Les quelques lettres qui suivent dévoilent, dans leur psychologie surnaturelle très nuancée, des traits souvent peu connus d'Ignace de Loyola. L'expérience mystique qu'elles évoquent et suggèrent s'impose au lecteur. Certains trouveront peut-être cet air si pur irrespirable. On ne change pas le visage des saints.

***

En 1543, François de Borgia, devenu duc de Gandie par la mort de son père, s'est retiré dans ses États de Catalogne. Sa vie spirituelle déjà intense est sous la conduite d'un franciscain contemplatif, Fray Texeda. Il connaît les jésuites et veut fonder à Gandie un collège. Ignace, élu Général depuis trois ans, travaille aux Constitutions de son Ordre. Sa réponse à une lettre aujourd'hui perdue laisse deviner les préoccupations de son interlocuteur. François de Borgia doit trouver Dieu en tout et en tous. L'humilité ne doit pas lui faire croire qu'il est un obstacle insurmontable à l'action de la grâce. La pauvre nature humaine n'est-elle pas la même partout ? L'attitude la plus réaliste et la meilleure est encore un abandon plein de liberté intérieure, un détachement simple qui favorise l'action apostolique sur tous ceux qu'on peut atteindre.

Mon seigneur en notre Seigneur.

La souveraine grâce et l'amour éternel du Christ notre Seigneur saluent et visitent Votre Seigneurie.

J'ai reçu le 31 octobre la lettre que vous m'avez écrite le 24 juillet et j'ai éprouvé une joie extraordinaire en notre Seigneur

d'y voir des choses qui proviennent plutôt de l'expérience et de la fréquentation intime de Dieu que d'influences extérieures. Le Seigneur en son infinie Bonté les accorde habituellement aux âmes qui, le considérant comme le principe, le milieu et la fin de tout bien, établissent en lui leur repos. Que son Nom soit à jamais loué et exalté en toutes les créatures et par toutes les créatures, lui qui les a ordonnées et appelées à l'existence pour cette fin si juste et si digne d'être poursuivie.

Venons-en dans le détail aux quelques points que votre lettre me soumet. Je ne dois pas vous oublier dans mes prières et je dois vous visiter spirituellement par mes lettres. Pour la prière, je puis vous l'assurer, j'ai continué, comme je le fais chaque jour, et j'espère en notre Seigneur que si j'obtiens par là quelque faveur elle viendra comme un pur effet de la Bonté divine. Nous n'en serons redevables qu'à son éternelle et inépuisable libéralité et aux saints désirs de Votre Seigneurie. Vous ayant ainsi chaque jour présent en esprit à mon âme, j'avais cru avoir répondu au désir que vous éprouviez d'être consolé par mes lettres. Je considère que les personnes qui sortent d'elles-mêmes et entrent en leur Créateur et Seigneur sont plongées dans un recueillement assidu, dans une attention qui les console en voyant comment notre Bien éternel se trouve en toutes les créatures auxquelles il donne l'existence et qu'il conserve en lui par son être et sa présence infinie. Je crois volontiers que ces pensées et bien d'autres vous consolent. Nous savons que tous ceux qui aiment totalement le Seigneur, tout les aide et leur sert à mériter davantage, à s'attacher et à s'unir avec une plus intense charité à leur Créateur et Seigneur, même si la créature met souvent obstacle à l'œuvre que le Seigneur veut accomplir en elle, comme Votre Seigneurie le disait fort justement. Cela d'ailleurs n'arrive pas seulement avant d'avoir, par l'opération divine, reçu ces grâces, ces dons et ces goûts de l'Esprit-Saint, mais même après leur venue quand on les a reçus. L'âme est visitée et consolée. La voici sans nulle obscurité, sans aucune inquiète sollicitude d'elle-même, la voilà comblée de tant de biens spirituels, rendue heureuse, totalement éprise des choses éternelles dont la gloire resplendissante ne cessera jamais — et nous nous détachons de cela pour penser à de pauvres riens, incapables que nous sommes de conserver de si grands biens célestes ! Si bien que nous faisons obstacle à la grâce et à l'œuvre du Seigneur avant qu'elles ne viennent en nous et que, lorsqu'elles sont venues, nous mettons encore en danger leur conservation.

Votre Seigneurie parle de ces obstacles en elle pour s'abaisser davantage en notre Seigneur et pour mieux s'élever à notre niveau (nous qui désirons nous tenir aussi bas que possible !) Elle dit que notre Compagnie ne fait certainement pas obstacle à ce que le Seigneur veut opérer par elle, à en croire ce qu'on dit d'Araoz en Portugal. Pour moi, j'ai la conviction qu'avant comme après je ne suis qu'obstacle, ce qui me fait éprouver un sentiment de satisfaction et de joie spirituelle en notre Sei-

gneur, vu qu'il est impossible de m'attribuer rien qui ait quelque apparence de bien. Il y a une chose que je crois (sauf avis ferme de gens plus éclairés), c'est qu'il est peu d'âmes en cette vie, disons plus, que personne n'est capable de déterminer ou de juger dans quelle mesure il empêche et dessert l'œuvre que le Seigneur désire accomplir en son âme. Mais je suis bien certain que plus une âme aura une profonde expérience de l'humilité et de la charité, plus elle sentira et connaîtra jusqu'à ses plus menues pensées, jusqu'aux plus minimes empêchements qui lui nuisent, même si elles ont l'air d'être de peu ou de nulle importance. Il demeure qu'une connaissance totale de nos résistances et de nos déficits ne se trouve pas en cette vie, témoins le prophète demandant à être délivré des fautes qu'il ne connaissait pas et saint Paul qui, après avoir confessé qu'il ne les connaît pas, ajoute qu'il n'est pas justifié pour autant.

Mon plus vif désir devant Dieu notre Seigneur qui sera mon juge pour l'éternité est, puisque son infinie et incessante miséricorde vous donne d'apprendre en une si sainte école (ce que Votre Seigneurie ne niera pas si elle regarde le fond de son âme, comme je crois pour ma part pouvoir le conclure par vos lettres), de vous voir travailler et vous dépenser à fond pour gagner un grand nombre de condisciples, en commençant par ceux de votre maison envers qui s'imposent plus de devoirs, pour les amener par la voie la plus sûre et la plus droite à sa divine Majesté. Cette voie étant le Christ notre Seigneur lui-même, selon ses propres paroles, je rends de grandes actions de grâces à la divine Bonté de ce que Votre Seigneurie le reçoit fréquemment, selon ce qu'on m'a dit ici. Outre l'abondance sans cesse accrue des grâces que procure à l'âme la réception de son Créateur et Seigneur, il en est une capitale et toute spéciale : il ne la laisse pas demeurer longtemps et obstinément dans le péché. Mais à peine est-elle tombée, même en de petites fautes — rien évidemment ne peut être dit petit s'agissant de l'Être infini et même du Bien souverain — qu'il la relève immédiatement en lui donnant plus de force et un propos plus ferme de mieux servir son Créateur et Seigneur. Comme en son infinie et incessante miséricorde, aidé par Dieu, vous marchez dans cette voie et employez à gagner vos proches et vos frères le talent que la Majesté divine vous a confié, je me sens pris, sans mérite de ma part, du désir d'imiter Votre Seigneurie.

Votre lettre m'affirme le désir que vous avez de prendre une part des affaires que j'ai à mener. J'en porte la lourde responsabilité, puisque selon notre Institut l'on m'a imposé le gouvernement général de la Compagnie. Est-ce par un dessein divin ou par une permission de la Bonté éternelle pour punir la masse de mes abominables péchés? Que Votre Seigneurie, pour l'amour et le respect de Dieu notre Seigneur, m'aide de ses prières. Qu'elle daigne également m'aider en se chargeant de l'administration et de la direction de la maison ou du collège

que nous voudrions ériger à Gandie pour les étudiants de la Compagnie. Cette Compagnie est toute vôtre, comme elle l'est de Madame la Duchesse et de Madame Jeanne sa sœur. Puisque Votre Seigneurie a demandé et commandé, pour la plus grande joie de nos âmes, que nos étudiants y soient reçus, veuillez les favoriser de votre protection comme vous estimerez meilleur dans le Seigneur et comme vous jugerez bon pour sa plus grande gloire. Notre joie est présentement plus grande encore dans le Seigneur puisqu'un parent de Madame la Duchesse est entré chez nous, comme le dit votre lettre, et que vous en êtes très heureux. A vos prières et à votre bienveillance ainsi qu'à celles de Madame Jeanne, je me recommande avec insistance en notre Seigneur et je le prie que dans son infinie et souveraine Bonté il daigne nous donner sa grâce parfaite pour que nous ayons le sens de sa souveraine volonté et que nous l'accomplissions entièrement.

Rome, 1545 Ignacio.

Le 2 mars 1546, Eleonor de Borgia mourait. Trois mois plus tard, le duc François faisait le vœu d'entrer dans la Compagnie de Jésus et dépêchait à Rome un messager qui présentait sa demande. On comprend l'accueil empressé et la joie d'Ignace à l'annonce du désir de cette brillante recrue sur laquelle l'Europe allait bientôt avoir les yeux tournés. Mais en attendant que le monde puisse supporter l'éclat de cette nouvelle, la prudence et le réalisme commandaient de régler le zèle et les bons désirs. Que le duc voie d'abord ses affaires matérielles, qu'il s'occupe du sort de ses enfants. Membre d'un Ordre apostolique, qu'il se prépare, au milieu des soucis de tout genre, aux tâches qui l'attendent, en étudiant la théologie.

Illustrissime Seigneur,

La divine Bonté m'a rempli de consolation quand j'ai appris la détermination qu'elle a mise en l'âme de Votre Seigneurie. Que les anges et toutes les saintes et bienheureuses âmes du ciel lui rendent d'infinies actions de grâces puisqu'ici, sur terre, nous ne suffirions pas à la remercier pour la si grande miséricorde dont elle a favorisé cette petite Compagnie de Jésus en y appelant Votre Seigneurie. J'espère que la divine Providence tirera de votre entrée un fruit abondant et un grand bien spirituel pour votre âme et pour une infinité d'autres auxquelles un tel exemple sera profitable. Pour nous qui sommes déjà dans la Compagnie, nous nous sentirons animés à servir d'un cœur renouvelé le divin Père de famille qui nous donne un tel frère et qui a choisi un tel ouvrier pour cultiver cette nouvelle portion de sa vigne, dont il m'a, tout indigne que je sois, confié en partie le soin. Au nom du Seigneur j'accepte donc et je reçois dès maintenant Votre Seigneurie comme notre frère et c'est en cette qualité que je vous porterai toujours l'affection due à celui qui vient si libéralement dans la maison de Dieu pour l'y parfaitement servir.

J'en viens aux détails que Votre Seigneurie désirerait me voir lui communiquer sur la date et le mode de votre entrée. Je dirai, après avoir par moi-même et par d'autres recommandé instamment la chose à notre Seigneur, qu'à mon avis le changement doit se faire lentement et en y réfléchissant attentivement pour la gloire de Dieu notre Seigneur. Vous pourrez ainsi remplir plus parfaitement vos obligations. Vous réglerez peu à peu vos affaires, de telle sorte que, sans communiquer votre détermination à aucune personne du monde, vous vous trouverez assez rapidement dégagé pour réaliser votre grand désir dans le Seigneur.

Pour en venir à des points plus particuliers, voici ce qui me semble. Vos illustres filles étant déjà en âge d'être mariées, Votre Seigneurie devrait les établir très honorablement, comme leur rang le demande. Si quelque bon parti se présentait, le marquis pourrait aussi se marier. Il ne faudrait pas seulement laisser vos autres fils sous la protection et l'appui de leur frère aîné auquel le duché reviendra, mais il conviendrait en outre de leur laisser les disponibilités suffisantes qui leur permettent de passer honorablement en une grande Université pour y terminer les études qu'ils ont déjà si solidement commencées. S'ils sont ce qu'ils doivent être — et j'espère qu'ils se montreront tels, nous pouvons bien croire que Sa Majesté impériale leur manifestera la faveur que vos services leur auront méritée et que leur promet l'affection qu'elle vous a toujours témoignée.

Il faudrait aussi faire achever avec diligence les constructions commencées. Je désire que toutes vos entreprises soient totalement menées à bien quand il plaira à notre Seigneur que votre changement d'état soit rendu public.

En attendant que tout soit réglé, comme Votre Seigneurie a dans les lettres de solides commencements qui sont un excellent fondement pour la théologie, j'aimerais beaucoup que vous appreniez et que vous étudiiez avec application la théologie. J'ai l'espoir que Dieu en sera servi. Si faire se peut, je voudrais bien que vous preniez le grade de docteur en cette science dans l'Université de Gandie. Mais cela en très grand secret pour le moment, car les oreilles du monde ne supporteraient pas l'éclat d'une telle nouvelle. Nous attendrons que les temps et les occasions nous donnent entière liberté.

Il sera possible de parler au jour le jour des questions qui se présenteraient. Je m'arrêterai donc ici en vous disant que j'attendrai que viennent les lettres de Votre Seigneurie. Je vous écrirai régulièrement et je supplie la divine et souveraine Bonté que sa faveur et sa grâce rendent plus parfaite encore l'œuvre de miséricorde qu'elle a commencée dans l'âme de Votre Seigneurie.

Rome (9 octobre 1546).

Les néophytes sont toujours généreux, mais pas toujours éclairés. A 38 ans, François de Borgia garde une tendance à se traiter avec une extrême

rigueur. Ni le Père Oviedo, recteur de Gandie, ni Fray Texeda ne feront rien pour la diminuer. Ignace intervient. Il a connu lui aussi ces pieux excès; il sait que de trop mauvais traitements infligés au corps nuisent à l'activité de l'âme et détournent en définitive d'aller à Dieu. Le sang des macérations corporelles ne vaut pas les dons spirituels. Le mystique du Cardoner rappelle au mystique de Gandie, avec une fine précision de détail où transparaît son expérience, que les œuvres extérieures pâlissent lorsque Dieu se communique à l'âme. Un équilibre s'instaure, où l'âme et le corps collaborent au service de Dieu.

J H S

Mon seigneur en notre Seigneur.

La souveraine grâce et l'amour éternel du Christ notre Seigneur soient toujours en notre aide et faveur continuelles.

J'ai eu connaissance de l'ordre et de la conduite que vous suivez dans les choses spirituelles et corporelles pour servir à l'avancement de votre âme. Ce qui m'a donné, je l'avoue, de nouvelles raisons de me réjouir vivement en notre Seigneur ; en en rendant grâces à la divine Majesté je n'ai pu attribuer cela qu'à Sa divine Bonté de qui tout bien procède. Cependant j'ai en ce même Seigneur le sentiment que si nous avons besoin pour un temps de certains exercices spirituels et corporels, pour un autre temps il nous en faut d'autres ; ceux qui nous ont été utiles à un moment ne le sont pas toujours à un autre. Je dirai, devant la divine Majesté, les idées qui me viennent sur ce sujet, puisque Votre Seigneurie me prie de lui exprimer mon avis.

Premièrement, au sujet du temps que vous avez réglé pour vos exercices intérieurs et extérieurs, il faudrait, je pense, en supprimer la moitié. Quand nos pensées, qu'elles viennent de nous-mêmes ou qu'elles soient suscitées par l'ennemi, vont se fixer ou porter notre esprit sur des choses qui ne sont pas de mise, qui sont vaines ou illicites, nous devons habituellement, pour empêcher la volonté de s'y complaire ou d'y consentir, multiplier nos exercices intérieurs et extérieurs, selon l'objet de ces pensées ou la vérité de ces tentations, en nous réglant sur eux pour les vaincre. Au contraire, si des pensées de ce genre vont s'affaiblissant et meurent, les bonnes pensées et les saintes inspirations s'introduisent plus facilement et nous devons leur laisser le champ libre en ouvrant totalement les portes de notre âme. Dès lors, un tel arsenal n'étant pas nécessaire pour vaincre l'ennemi, autant que j'en puis en Notre Seigneur juger pour Votre Seigneurie, je préférerais que la moitié du temps soit convertie en étude, car la science, aussi bien infuse qu'acquise, s'avérera toujours fort nécessaire ou fort utile dans l'avenir. Utilisez ce temps pour le gouvernement de votre état à des entretiens spirituels, en tâchant toujours de garder votre âme calme, pacifiée, disposée pour le moment où notre Seigneur voudra opérer en elle. N'en doutez pas :

elle manifestera plus de vertu et de grâce si elle peut jouir de son Seigneur en diverses affaires et en divers endroits qu'en un seul. Pour y arriver, nous devons beaucoup compter sur la bonté divine.

Deuxièmement, au sujet des jeûnes et des abstinences, il faudrait pour notre Seigneur conserver et fortifier l'estomac et les autres forces naturelles, et non point les débiliter. Une âme peut en effet se trouver disposée et déterminée à préférer perdre sa vie terrestre que de commettre une offense délibérée même minime contre la divine Majesté ; elle peut n'être pas en butte à de particulières tentations du diable, du monde ou de la chair. Je pense que c'est, grâce à Dieu, le cas de Votre Seigneurie pour l'un et l'autre point. Mais je désirerais vivement que Votre Seigneurie grave en son esprit que, sa personne et son corps appartenant à son Créateur et Seigneur, elle devra lui rendre compte de l'une et de l'autre et qu'elle ne peut dès lors laisser s'affaiblir la nature corporelle dont la débilité ne permettrait plus à la nature spirituelle d'exercer ses activités. Sans doute, j'ai loué beaucoup les jeûnes et l'abstinence rigoureuse, et le retranchement strict d'aliments communs ; et pendant un certain temps j'ai trouvé cela fort bien, mais je ne pourrais plus le faire à l'avenir quand je vois que ces jeûnes et cette abstinence empêchent l'estomac d'accomplir ses fonctions normales et même de digérer un peu de viande ordinaire ou d'autres aliments qui permettent au corps humain de subsister. Mieux vaut plutôt chercher tous les moyens possibles de lui redonner des forces, en mangeant des aliments permis, aussi souvent qu'ils s'avèreront profitables pour lui sans scandaliser le prochain. Nous devons en effet aimer et soigner notre corps dans la mesure où il obéit et aide l'âme. Or celle-ci trouve dans cette obéissance et cette aide plus de capacité à servir et à louer notre Créateur et Seigneur.

Pour la troisième question, des macérations corporelles pour l'amour de notre Seigneur, je serais d'avis de supprimer tout ce qui peut amener une goutte de sang. Il se peut que la divine Majesté vous ait donné sa grâce pour cela et pour tout ce que j'ai déjà mentionné, comme je l'espère de la Bonté divine. Mais pour l'avenir, sans que je vous en donne des raisons et des preuves, il vaudrait beaucoup mieux laisser ces pratiques et, au lieu de vouloir verser un peu de votre sang, chercher de manière plus dirrecte le Seigneur de tous, je veux dire ses dons très saints : une illumination ou bien les larmes, soit qu'on les pleure sur ses propres péchés ou sur ceux d'autrui, soit qu'on les trouve dans les mystères du Christ notre Seigneur en sa vie terrestre et en l'autre, ou encore dans la contemplation et l'amour des personnes divines. Ces larmes ont d'autant plus de valeur et de prix qu'elles proviennent de pensées et de considérations plus élevées. Et bien qu'en soi, la troisième considération soit plus parfaite que la deuxième et la deuxième que la première, celle où notre Seigneur se communique davantage en ses dons très saints et ses grâces spirituelles est de loin la meilleure

pour un sujet donné. Il voit il sait ce qui vaut mieux et comme il sait tout, il montre la voie à suivre. Et de notre part, il nous sied beaucoup aidés par sa grâce, de chercher et d'expérimenter de multiples façons, pour arriver à marcher dans la voie qui est la plus claire, la plus heureuse, la plus béatifiante ici-bas, la voie qui mène sûrement à la vie éternelle ceux qui accueillent et gardent ces dons très saints. Par ces dons, j'entends ceux qu'il n'est pas en notre pouvoir de faire venir à notre gré, mais qui sont purement concédés par le puissant donateur de tout bien. Tels sont, en se plaçant dans la perspective de la Majesté divine, une foi, une espérance, une charité très vives, la joie et le repos spirituel, les larmes, une consolation intense, l'élévation de l'esprit, des impressions et des illuminations divines et tous les autres goûts et sentiments spirituels relatifs à de tels dons, comme l'humilité et le respect envers notre sainte Mère l'Eglise et ceux qui ont mission de la gouverner et d'y enseigner. N'importe lequel de ces dons très saints doit être préféré à tout acte de pénitence corporelle, en tout ou en partie. Je ne veux pas dire que nous devions seulement les rechercher pour notre complaisance et notre délectation personnelles, mais convaincus au fond de nous-mêmes que sans eux nos pensées, nos paroles et nos œuvres sont mêlées, froides et troubles, pour qu'elles deviennent ardentes, claires et justes dans le plus grand service de Dieu, nous devons désirer ces dons, tout ou partie, et ces grâces spirituelles autant qu'ils peuvent nous aider pour la plus grande gloire de Dieu. Ainsi, quand le corps est mis en danger par suite de fatigues excessives, il est plus sage de rechercher ces dons en faisant agir l'entendement ou en s'exerçant modérément. De la sorte non seulement l'âme sera saine, mais un esprit sain animant un corps sain, tout deviendra plus sain et plus apte au plus grand service de Dieu.

Pour la conduite à tenir en des points plus particuliers, j'ai pensé en notre Seigneur n'en pas parler ici, espérant que le même Esprit divin qui a jusqu'à ce jour gouverné Votre Seigneurie, continuera de la guider et de la gouverner, pour la plus grande gloire de sa divine Majesté.

20 septembre 1548.

Un Grand d'Espagne, fût-il revêtu de la soutane noire du jésuite, peut difficilement passer inaperçu et ignoré dans l'Eglise du XVIe siècle. En 1550, François de Borgia avait failli devenir cardinal. Deux ans plus tard, Charles Quint reprit l'idée. Devant cette menace Ignace fit front. Pour préserver la mobilité et le désintéressement apostolique de son Ordre, n'avait-il pas obtenu du pape lui-même que les dignités ecclésiastiques n'échoiraient pas à la Compagnie de Jésus ? Sa détermination n'avait pas été acquise sans débats de conscience. François lui, restait perplexe. A qui devait-il obéir ? A son Général ? Au pape ? Ignace, qui lui soumet loyalement sa délibération, tente de lui faire comprendre que si la volonté de

Dieu finit par se manifester, rien n'exclut la mise en œuvre des moyens naturels et surnaturels nécessaires pour la découvrir. L'humilité de Borgia ne fut pas convaincue. Il finit cependant par faire le vœu de n'accepter une dignité que sur un ordre formel du pape — et l'injonction pontificale, dûment détournée par Ignace, ne vint pas.

IHS

La souveraine grâce et l'amour éternel du Christ notre Seigneur soient toujours en notre faveur et aide continuelles.

Au sujet du chapeau, il m'a paru bon pour la plus grande gloire de Dieu de vous rendre compte, comme à moi-même, de mon sentiment intérieur. Dès que j'ai été averti que certainement l'empereur vous avait nommé et que le Pape était content de vous créer cardinal, immédiatement j'ai été résolu ou inspiré d'y faire obstacle de toutes mes forces. Malgré tout cependant, je ne voyais pas clairement la volonté divine par suite de nombreuses raisons pour et contre qui me venaient à l'esprit. J'ai donc ordonné aux prêtres de la maison de célébrer la messe et aux frères de se mettre en prières pendant trois jours pour être guidé en tout par la plus grande gloire de Dieu. Pendant cette période de trois jours, passée à réfléchir et à retourner la question en mon esprit, je sentis venir en moi certaines craintes ; je manquais de liberté d'esprit pour prendre position et empêcher la chose. Je me disais : sais-je ce que Dieu notre Seigneur veut faire? et je ne trouvais pas en moi l'assurance nécessaire pour m'opposer. A d'autres moments, quand je reprenais ma prière accoutumée, je sentais ces craintes disparaître. Je continuai ma demande à diverses reprises, tantôt avec cette crainte, tantôt sans l'éprouver. Enfin le troisième jour, au cours de ma prière ordinaire et toujours depuis lors, je me sentis un jugement si décidé et une volonté si suave et si libre de m'opposer de toutes mes forces devant le Pape et les cardinaux que si je ne l'avais pas fait, j'aurais été et je suis encore convaincu que, devant Dieu notre Seigneur, je n'aurais pu valablement me justifier ; au contraire, mes raisons auraient été mauvaises.

Cependant, j'ai pensé et je pense que la volonté de Dieu a pu faire que j'adopte cette position et d'autres une position contraire en vous conférant cette dignité sans qu'il y ait la moindre contradiction. Le même esprit de Dieu a pu me porter à agir pour certaines raisons et pousser les autres au contraire par certaines autres, pour qu'à la fin le dessein de l'empereur s'effectue. Qu'en tout Dieu notre Seigneur agisse pour que toujours se réalisent sa louange et sa plus grande gloire. Il serait bon, je pense, que sur cette question vous répondiez à la lettre que vous a décrite de ma part Maître Polanco. Vous y déclareriez l'intention et la volonté que Dieu notre Seigneur vous a donnée ou vous donnera. Qu'elle soit rédigée de telle sorte qu'on puisse la montrer partout où il faudra. Nous laisserons à

Dieu notre Seigneur de faire qu'en toutes nos affaires, s'accomplisse sa très sainte volonté.

On répondra par un autre courrier aux dernières lettres du 13 mars reçues ici. Plaise à Dieu notre Seigneur que votre voyage et son résultat aient réussi comme nous l'avons ici espéré de sa divine Majesté. Que cette lettre vous trouve en très parfaite santé, âme et corps. Je le désire et ne cesse de supplier Dieu notre Seigneur dans mes pauvres et indignes prières pour la plus grande gloire de sa divine Majesté. Que, par son infinie miséricorde il demeure toujours en notre continuelle faveur et aide.

Rome, 5 juin 1552. Ignacio.

C'est encore à François de Borgia qu'est adressée la réflexion d'Ignace sur la confiance en Dieu et l'emploi des moyens humains. L'apôtre doit être réaliste, mais son réalisme doit être surnaturel. Solidement ancré en Dieu, ne comptant que sur lui, il peut en toute liberté utiliser pour Dieu les ressources humaines de son zèle. Car Dieu, auteur de l'indispensable grâce, est aussi l'auteur de la nature. L'histoire du Collège Romain qui commença dans les difficultés les plus grandes et finit par acquérir un rayonnement décisif pour l'Eglise, illustre cette vérité. La lettre qui s'y réfère dit en peu de mots que le zèle pour Dieu doit être divinement pur en sa source et humainement ingénieux et efficace en son activité.

Ihus

La souveraine grâce et l'amour éternel du Christ notre Seigneur soient toujours en notre faveur et aide.

Considérant que le Bon Plaisir de Dieu notre Seigneur doit être en toutes choses la règle de mon action et tenant pour une erreur de mettre ma confiance et mon espérance uniquement en des moyens ou des ressources humaines ; n'estimant pas davantage que ce soit une voie sûre de tout confier à Dieu notre Seigneur sans vouloir mettre en œuvre les dons qu'il m'a faits, il me semble en notre Seigneur que je dois employer l'une et l'autre alternative et ne désirer rien d'autre que sa plus grande louange et sa plus grande gloire en toutes choses. J'ai donc ordonné aux principaux Pères de la maison de se réunir pour examiner davantage dans le Seigneur ce qu'il faut faire dans la question du collège et de ses étudiants, en réfléchissant sur les informations parvenues ici que vous verrez. Pour ma part, je suis persuadé, en une totale tranquillité d'âme, que deux choses serviront la plus grande gloire de Dieu. La première, c'est qu'avec un soin très grand vous preniez spécialement cette œuvre en charge. La seconde, c'est que le ou les moyens qui vous paraîtraient les meilleurs dans le Seigneur le seront aussi pour moi, de sorte que tout ce que vous jugerez bon devant la divine Majesté, j'estimerai que c'est le meilleur et le plus approprié pour tout, comme venant d'une personne qui partage ma volonté et qui sera plus familiarisée avec les

circonstances locales et avec les princes à propos desquels les correspondants vous informeront, en vous envoyant sur place un rapport exact sur les faits.

En terminant je prie Dieu notre Seigneur que dans son infinie et souveraine Bonté, il daigne nous donner sa grâce parfaite pour que nous ayons le sens de sa très sainte volonté et que nous l'accomplissions entièrement.

Ignacio.

Rome, 17 septembre 1555.

Lieux communs

DÉLIT DE VAGABONDAGE

Au débouché des rues qui encadrent l'église Saint-Merri, étranglée entre les maisons de passe, le vent se met à souffler brusquement, et c'est la steppe : un immense carré vide, un terrain vague, avec des bosses, des tas de sable, des excavations et, à l'horizon, des falaises de pierre : ces murs noirs, sans fenêtres, qui prennent appui sur un jeu compliqué de madriers. C'est là. Dans un coin, la grande place déserte a enfanté une place plus petite où, derrière une palissade, on aperçoit, dressée sur d'invisibles échasses, une construction de bois, aux planches grises, aux stores verts, au toit goudronné. Une porte s'ouvre dans la palissade, au-dessus de laquelle, sur une pancarte, on lit cette inscription : « Refuge de l'Armée du Salut ». Derrière cette petite construction, s'élève un mur où l'escalier d'une maison défunte a laissé son ombre. Plus loin, quelques fenêtres guettent la pluie qui va tomber, l'orage qui vient. Mais la scène aujourd'hui se joue au-devant du décor, le long de la palissade. Jamais affiches rassemblées par le hasard n'ont commenté avec un entrain aussi joyeux, aussi féroce, le sort du vagabond, à qui le droit même de rester assis sur le trottoir est refusé — comme la suite de l'histoire le prouve. « Un fichu métier », on peut le dire ! Ce pauvre homme avait pourtant pris la précaution de s'asseoir sous les restes d'un placard énumérant tout au long, à l'occasion d'un anniversaire, les *Droits de l'Homme*, tels qu'ils furent rédigés par nos pères. La société lui a délégué pour le faire lever un agent qui, embarrassé par le cas, se gratte la tête. On estime sans doute que la présence de ce vagabond assis par terre, dans ce coin perdu, fait tache, est propre à détourner les touristes, à appeler le malheur sur la cité. Peut-on être plus soigneux cependant ? Forcé de se lever, il replie méticuleusement le vieux journal sur lequel il s'était assis pour

préserver son froc de la poussière. Où trouver tant de vertu ?...

Autour des deux protagonistes, sur cette palissade si bien décorée d'affiches, tu pourras t'amuser à lire, car c'est toute une époque qui revit : *Madame et son Clochard* — *Le Ruisseau* — *Sur la pente !* — *Joyeux Compères !* — *Le Paradis des Voleurs* — *Grande Fête champêtre !*... Pour ne rien épargner au malheureux sans abri, on lui recommande en gros caractères : Votre chauffage par LE GAZ !... Tandis que des lambeaux de la Croix-Rouge française luttent péniblement contre le vent.

L'AMI DE L'HOMME

Vos brosses métalliques sont mal faites, dis-je ; leur monture s'oppose à leur emploi ; elles ne permettent pas de fouiller, de nettoyer les angles. Or c'est là que la crasse a ses refuges inaccessibles, dans les angles, ou plutôt dans cette courbe sournoise qui fait la transition entre le fond du récipient et sa paroi. Votre brosse est mal conçue, dis-je. Si c'était moi... Imaginons donc que ce soit moi que l'on charge de fabriquer des brosses à cet usage. Premièrement, j'ajoute sur tous les côtés de la brosse une série de piquants durs pareils à ceux qui en garnissent le revers. Puis des piquants moins durs, ou semi-durs et, aux angles — toujours les angles ! — on aurait également des piquants projetés dans l'axe de la diagonale — de sorte qu'il n'y aurait dans cette brosse aucun point mort. Ou plutôt : oui, ce qu'il faudrait, c'est une chenille. Vous me suivez ? Je dis une chenille bien dressée, vous savez de ces chenilles à longs poils ? Vous prenez une chenille de cette espèce, vous l'apprivoisez, vous lui faites pendant huit jours des injections de permanganum, additionné de silicate d'alumnickel, à raison de deux injections par jour. Nourriture exclusivement ferrugineuse : la chenille s'arrange parfaitement de la rouille des vieux ustensiles hors d'usage. Ensuite vous accoutumez l'animal à se mouvoir en rond dans le fond des casseroles, en suivant le bord de la circonférence. Vous avez alors un excellent instrument à décrasser, dont le rendement et l'intelligence n'ont pas besoin d'être démontrés. Détail pratique : la chenille se nourrit par l'exercice même de son

travail. Inutile de dire qu'il faut, préalablement à toute chose, la châtrer, — ce qui coupe court à toute métamorphose.

LE LAIT DU PAUVRE

L'homme criait bien fort en frappant du poing contre son comptoir et, s'adressant au client qui en face de lui buvait sa bière :

— Je ne te dis pas que tu me l'as cassée, je te dis qu'elle peut casser. Ça n'est pas du plomb, c'est des soucoupes ! Tu vois la pile qui est là-bas ? Combien en comptes-tu ? Pas plus de quarante-cinq ? Non, pas plus, quarante-deux exactement. Eh bien ! au début de cette année, il y en avait cent cinquante ! Tu m'entends, Ferdinand !... Et quand je dis cent cinquante, je dis : pas une de moins. Et qu'est-ce que tu crois qu'elles sont devenues, les autres ? On me les a cassées. Et c'est pas dans le service qu'elles ont cassé. Ces soucoupes-là, ça peut durer longtemps. Non. C'est des gens comme toi. Qui veulent voir si c'est du solide. Alors ils font ce que tu fais, ils s'amusent à taper avec contre le zinc. Et ça casse. Parfaitement. Tu me comprends. C'est pas pour te dire que tu l'as cassée ; c'est pour te dire que ça peut casser. Et moi, après, j'ai le droit de rien dire. Tout irait bien dans le commerce sans les clients. Mais du client il faut tout supporter. Crois-tu que le client paye quand il casse ? Oui, des dattes ! Et à la fin de l'année, ça fait des centaines de balles à tirer. Et où crois-tu que je les trouve ? Mais réponds !...

Il n'avait pas fini que l'autre répliquait (il faut dire, on ne peut rien à cela, qu'ils s'appelaient tous deux Ferdinand. Ça complique parfois un peu les choses pour celui qui écoute) :

— Toi, Ferdinand, j'ai toujours cru que tu étais un peu lunatique. Tu me fais une querelle pour une question de soucoupe. Je ne t'ai jamais cassé de soucoupe, Ferdinand. Si je te cassais, si je t'ébréchais seulement une soucoupe, je te la payerais, tu le sais bien ; j'ai jamais fait de difficulté pour payer, je suis honnête. Et je te dirai même que je ne comprends pas que tu choisisses un type comme moi, correct, et un jour comme celui-ci, un dimanche, pour me

parler de tes soucoupes. Tu ferais mieux de me verser à boire, Ferdinand, sans t'inquiéter si ta soucoupe est fêlée ou pas.

— De quoi ? dit Ferdinand. Voilà que Monsieur m'insulte à présent !

— Tu ne m'as pas dit que je t'avais fêlé la soucoupe ? Tu ne dis pas autre chose depuis ce matin. Et puis tu me barbes, Ferdinand. Oui ou non, est-ce que je l'ai fêlée, cette soucoupe ?

— Ce n'est pas qu'elle soit fêlée, je te dis qu'elle peut se fêler. C'est du solide, mais c'est quand même pas fait comme un battant de cloche. Tu vois la pile qui est là-bas, tu la vois ? Eh bien ! au début de cette année...

— Dis, Ferdinand, tu vas pas recommencer ? Parce que je vais te dire. Le monde s'en fout, de tes soucoupes. Tu lis les journaux un peu, non ? T'as vu ce qui se passe du côté de la Chine ? Un pays qui s'appelle la Corée. Tu y es ? Ils vont encore une fois se rentrer dans le chou, je te le dis. Et pendant ce temps-là, tu sais ce qu'il fait, le pape ? Eh ben, il s'tape la cloche !...

Une femme, debout dans un coin du café, tenait un bébé malingre dans ses bras. Elle remuait tristement la tête, n'espérant plus se faire entendre, ni même remarquer, depuis le temps qu'elle était là. On savait bien à peu près qu'il y avait là une femme qui était entrée on ne sait quand, avec un bébé sur les bras, mais elle ne disait rien, et dans le feu de la conversation, les deux hommes avaient pu ne pas l'apercevoir. Du moins le Ferdinand qui était le client de l'autre Ferdinand avait feint de ne rien remarquer. En fait, Ferdinand, celui du comptoir, avait plutôt l'air d'attendre quelque chose, par exemple le départ de Ferdinand II. Mais il s'est laissé engager dans cette discussion stupide qui n'en finissait plus. Allons, cela a assez duré. Tant pis pour les deux Ferdinand, pour le scandale en somme. Il tire une tasse, ouvre le robinet à lait. L'enfant boit, dans un silence d'église. La pauvresse repart, après un timide merci. Le client tousse un bon coup, pour dissiper sa gêne. Le premier Ferdinand — mais bon Dieu ! pourquoi s'appellent-ils tous deux Ferdinand ? — debout derrière le zinc, hoche la tête. Pas moyen de retrouver le fil de l'intéressant discours.

— Allons, dit-il, à demain Ferdinand !

LE PETIT GARÇON QUI ÉTAIT MALADE

Ce soir-là le petit garçon est revenu de la classe un peu fatigué. Il s'est étendu sur son lit et a dit : Je crois que je vais être malade. Le lendemain le petit garçon avait la fièvre. Le surlendemain le médecin est venu. Il a dit : Madame, tout ce que la science humaine peut faire ne fera rien pour votre petit garçon. Il a une maladie que nous pouvons caractériser précisément, car c'est la seule que nous ne pouvons pas cataloguer ; le cas de votre petit garçon est très mauvais, Madame. Nous sommes les savants ; tout ce qu'on peut savoir depuis trois siècles à peine que la médecine existe et que les mouvements du cœur sont connus, nous le savons ; et nous savons en particulier que sur cette maladie nous ne savons rien, si ce n'est que sa marche est très rapide et s'achève par la mort, Madame.

Le petit garçon était devenu très triste, car il n'avait plus envie de jouer avec ses soldats et se disait qu'ainsi sa vie était devenue sans plaisir. Un jour son ventre s'est mis à gonfler ; la semaine suivante, sa gorge a enflé ; trois jours plus tard le mal qui était dans la gorge lui est monté dans le cerveau, et le cerveau du petit garçon est devenu pareil à une éponge que ronge la vermine.

Alors le médecin, qui savait son métier, a amené un autre médecin qui le savait mieux. Et ils ont tâté le ventre, la gorge, le cerveau. Et ils ont dit : Nous sommes d'accord, Madame, pour déclarer que tout va mal, et que votre pauvre petit garçon n'en réchappera point. La seule chose qui pouvait rester indécise était la nature de cette maladie ; et nous savons très bien ce que c'est : c'est la maladie sans nom.

Le petit garçon a compris qu'il allait mourir et qu'il lui fallait dire adieu à sa maman, à sa poupée et à ses soldats de plomb. Alors il s'est souvenu d'une petite fille qu'il avait connue, au temps où il pouvait sortir et connaître des petites filles, et il a désiré la voir, pensant qu'il ne serait pas bien de mourir sans avoir revu tout ce qui lui était cher.

La petite fille est venue. Elle avait peur ; elle avait grande envie de pleurer, mais elle pensa que ce n'était pas le moment. Il lui semblait qu'il n'était pas possible de laisser partir un petit garçon comme celui-là, et qu'il devait exister un moyen pour le retenir. Bien qu'on lui eût recommandé de ne pas s'approcher de l'enfant, à cause de cette vermine

qui lui rongeait le cerveau et lui ressortait par le nez, la petite fille a posé tout doucement sa joue contre la joue de son petit ami malade, puis elle s'est penchée vers ses lèvres, et elle a soufflé dans sa bouche.

Et quand, le lendemain, les hommes qui avaient été convoqués sont arrivés pour constater la mort, ils ont trouvé dans le lit tout blanc, un petit garçon propre et frais, aux joues vermeilles, pareil à tous les petits garçons de la terre, et qui rit très fort en les voyant.

FAUTE DE LANGAGE

Lui : un tout jeune homme. Elle : une toute jeune femme. Le plus âgé au calendrier des passions, qui peut le savoir ? L'avenir nous le dira assez tôt.

Depuis une heure ou plus, les voitures tournoyaient, bondissaient, autour du petit îlot de lumière qu'ils formaient tous deux, là, au centre de la ville toute noire, au plus doux d'un doux hiver.

Comme ils étaient dans ce petit café pris entre les glaces comme deux navires qui battent même pavillon, au lieu le plus élevé du monde, au point le plus haut de leur amour, — il ne put s'empêcher de proférer une parole grossière, on veut dire conventionnelle, parce qu'il n'en existe point d'autre pour les simples, quand il s'agit d'exprimer les choses profondes de leur cœur ; et, tout bas contre son cou d'ange, il lui murmura dans un souffle :

— Je vous adore..

Il signifiait par là tout ce que l'amour le plus fort, la passion la plus folle, l'admiration la plus exaltée, le dévouement poussé à ses limites, peuvent inspirer à un être de chair.

Mais aussitôt, la regardant, il fut effrayé de voir la couleur qu'avait prise subitement son visage, qui s'était légèrement teinté de rose.

— Ah, qu'ai-je dit ! s'exclama-t-il navré. Amie chérie, je vous ai déplu.

Son cœur avait bondi à droite de sa poitrine, il ne respirait plus.

Elle, de son côté, esquissa un petit mouvement des lèvres comme si elle allait parler,

— Dites, dites, je vous en prie, dites-moi ce que vous avez dans la pensée, ne me cachez rien, ne me ménagez pas !... Je ne mérite pas vos égards. Soyez franche. Je suis sûr que j'ai dépassé... que j'ai manqué... enfin... Vous ai-je déplu ? Non ?... Plus que cela ?... Choquée ? Ho ! Ho !...

Il prenait sa tête entre ses mains, douloureusement, sa pauvre tête toute résonnante de mots d'amour mille et mille fois plus forts, plus rustiques, plus communs, — ceux que tous les hommes prononcent et qu'un seul homme par siècle est capable de vivre.

Alors, elle, de sa voix douce, tournant de côté et d'autre ses grands yeux clairs, si clairs, si terriblement clairs (que de terreur dans une minute de la vie !) :

— Non... ce n'est pas cela... Pas tout à fait...

— Dites !... Mais dites !... Je vous en prie !... Ne me laissez pas partir sur un doute...

Il insistait, têtu, comme un benêt.

— Qu'est-ce que ce mot vous a fait ? Dites... Je...

— Mais, mon ami, comment vous dire ?... Je me sens gênée, ce mot m'a gênée... Non, ce n'est pas cela : intimidée...

— Mais pourquoi ?... pourquoi ?...

Elle se recueillit une seconde, ses lèvres se mirent à penser visiblement, c'était un moment à vivre une fois, et une seule.

— Ce que vous m'avez dit... ce mot étrange... c'est comme un... un bouton de rose... c'est quelque chose de caché encore, qui n'est pas ouvert, on ne sait ce qu'il y a dedans... ce qui va venir... C'est cela qui me gêne, qui m'intimide. C'est un peu comme si vous m'aviez donné une fleur non ouverte, et qui va s'épanouir, peut-être, entre mes mains...

Avec un sourire, enfin, ce mot merveilleux entre tous — à jamais préservé, lui, de toute banalité :

— Eh bien ! voilà... j'attends...

Oui. Elle avait dit : J'attends. Mais ce mot, il n'était plus là pour l'entendre. Traversant la rue comme un fou, parce qu'il croyait lui avoir causé une légère peine, il avait, — oh ! simplement par mégarde, — roulé sous un des innombrables véhicules qui, depuis une heure, tournaient autour de ce merveilleux petit café, en attendant qu'il sortît.

PAUL GADENNE.

I

La chute (1)

VOICI le livre le plus complexe, le plus subtil, le plus riche, d'Albert Camus. Mais c'est aussi une œuvre de transition. Comme telle, c'est-à-dire : prétexte à malentendus, elle aura ses enthousiastes et ses détracteurs ; elle les a déjà.

La critique écrite, dans son ensemble, n'est que louanges — à l'exception des critiques « de droite » (M. Kléber Haedens et M. Stephen Hecquet entre autres). La critique parlée, celle des salons, des cafés et des milieux professionnels, est plus réticente. Quoi ? Avoir écrit l'Étranger, *ce récit dur, neuf, explosif, pour donner quatorze ans plus tard ces* Confessions de Salavin, *mises au goût du jour ? Avoir été le champion, le prince de l'absurde et de la révolte pour finir par* la Chute *(quelle « chute » ! disent les envieux et les avant-gardistes de la littérature) ? Il arrive à Camus une aventure assez semblable à celle de Gide : longtemps on enferma ce dernier dans* les Nourritures terrestres. *Gide était condamné à écrire éternellement ce livre qui fut le bréviaire de plusieurs générations de jeunes gens. On lui pardonna difficilement, et seulement avec le temps, de ne pas s'installer dans le confort littéraire qui consistait à refaire chaque année le même livre.*

Camus, lui, c'est l'Etranger *et l'absurde. Il n'est pas excessif de dire que ce bref récit joua, cinquante ans plus tard, le même rôle auprès des jeunes que* les Nourritures. *A cette nuance près : l'audience de Camus fut immédiate alors que Gide dut faire antichambre plusieurs années. Il n'est pas indifférent de noter, cependant, que de son côté* l'Etranger *reçut de la critique un accueil plus que tiède — incompréhensif — à l'exception de quelques articles : ceux de Marcel Arland, de Jean Grenier et de Jean-Paul Sartre (ils étaient, certes, de qualité).*

Aujourd'hui, la situation est inversée : la critique salue dans la Chute *le nouveau livre d'un grand écrivain — qu'elle a appris à connaître (plus ou moins bien). Le premier public de Camus n'a plus dix-huit ou vingt ans — mais il a gardé les mêmes amours, sinon la même mentalité et la même sensibilité ; amours paresseuses qui ne prennent pas la peine de vérifier leurs souvenirs (de relire* l'Étranger, *par exemple). Ce public se sent frustré par* la Chute *: ce livre ne le satisfait pas, le déçoit. Comment admettre que l'absurde et la révolte aboutissent à la dérision, à la duplicité, à la complicité même, au compromis ? Et comment admettre, ce ton « supérieur », cette morgue méprisante, cinglante avec laquelle le narrateur fustige les hommes, ses contemporains, qu'il traite de « fourmis » ? (C'est, naturellement, lire* la Chute *superficiellement, d'un seul œil). Enfin, que penser d'un livre qui s'intitule récit, mais dont la forme est difficilement définis-*

(1) Edit. Gallimard.

sable : récit, certes, mais tout autant satire, sotie, pamphlet, conte philosophique à la Voltaire, aussi bien que poème en prose, à la limite ? Disons-le tout net : de quelque côté qu'on l'approche (forme ou fond), c'est une œuvre ambiguë.

Un homme parle. Il s'adresse à un Français de passage à Amsterdam qu'il a rencontré dans un bar louche, le Mexico-City. *Il s'adresse à lui, mais en réalité Jean-Baptiste Clamence (c'est ainsi que se nomme le bavard) parle pour soi-même : ce long monologue où il se confesse est la prise de conscience d'un homme lucide qui va jusqu'au bout de sa destinée. Agé d'une quarantaine d'années, il fut autrefois avocat à Paris. sa spécialité, c'étaient les nobles causes, la défense de la veuve et de l'orphelin. Homme du monde, ses succès ne se comptaient plus. Courtois et généreux, danseur infatigable et discret érudit, il était l'homme à la mode dont les femmes raffolaient. Ces dernières, il les aimait toutes. C'est que le cœur avait peu de place dans ses relations avec elles. Seule la sensualité régnait dans sa vie amoureuse. Il allait donc de corps en corps, jamais rassasié, toujours en quête d'une nouvelle femme à posséder. Des liaisons simultanées satisfaisaient son amour du jeu avec les êtres :* Je maintenais toutes mes affections autour de moi pour m'en servir quand je le voulais.

Avec cela, courtois et généreux, n'aimant rien tant que de rendre service avec discrétion, d'aider un aveugle à traverser la rue, de céder sa place dans l'autobus ou dans le métro. La politesse lui donnait de grandes joies.

Tout, dans la vie, lui était matière à délectation. L'ennui, qui est le fond de la vie de la plupart, lui était inconnu. Comment s'ennuyer quand on domine, quand on règne ? Quand on est gonflé de vanité, quand le seul grand amour est celui de soi-même ? Comment ne pas trouver à la vie un goût délectable, quand on jouit, satisfait, de sa propre nature ; quand celle-ci est en accord total avec la vie ? A dire vrai, il faut beaucoup de complaisance envers soi-même, un parfait oubli de tout ce qui n'est pas soi. Il faut vivre impunément, sans s'exposer au jugement d'autrui, sans permettre qu'autrui vous juge. Dans cet état de parfait égoïsme, l'existence devient un Eden. On vit alors délicieusement ; en harmonie avec les autres, avec l'instant présent, avec soi-même surtout. Le secret de Clamence ? La bonne conscience.

Hélas ! Il faut peu de chose pour fêler cette bonne conscience. Il suffit de rien : d'un rire. D'un rire qu'on entend derrière soi, en restant chez soi, un soir. Ce rire d'abord solitaire, s'amplifie : c'en est fait de la quiétude, du bonheur édenique. Du jour où je fus alerté, la lucidité me vint, je reçus toutes les blessures en même temps et je perdis mes forces d'un seul coup. L'univers entier se mit alors à rire autour de moi. *Ah ! Que la lucidité est néfaste ! Rien ne lui résiste. On se croyait vertueux, en paix avec soi-même ? Le beau, le pieux mensonge. Cette quiétude ; cette vertu n'étaient que le masque trompeur de la duplicité inhérente à la nature humaine.* J'ai compris alors, à force de fouiller dans ma mémoire, que la modestie m'aidait à briller, l'humilité à vaincre et la vertu à opprimer.

Après cette constatation déprimante, comment vivre ? Si l'on est honnête, tout ce qui faisait votre force s'écroule. Les rapports avec autrui se désaccordent subtilement, mais sûrement. Finie la belle assurance ! Ce jugement des autres qu'on mettait tant de brio à esquiver plus moyen de l'éviter. Il est là, qui vous guette à chaque instant, à chacun de vos gestes. Il ne vous pas laisse en paix. Il vous taraude. Vous décidez donc de quitter

la société des hommes, autrement dit de vous réfugier près des femmes. Mais quand on est un velléitaire de la passion, il n'y a qu'une seule issue : la débauche et l'alcool. Chaque excès diminue la vitalité, donc la souffrance. *Mais la débauche et l'alcool n'arrivent pas à masquer la vraie misère de l'homme lucide : tout homme est coupable. Le Christ lui-même, n'était pas tout à fait innocent — et le savait : il n'a pas vaincu le mal, et son impuissance à sauver les pauvres hommes vient de ce qu'il était lui-même prisonnier du mal. Lui aussi a vécu, comme tout homme, dans le* malconfort.

Coupable, du fait même de vivre, l'homme ne peut éviter le jugement. Et point n'est besoin d'attendre le Jugement dernier. Il a lieu tous les jours. *Mais y a-t-il rien de plus insupportable à l'homme que le jugement ? De quel droit les autres vous jugent-ils, et au nom de quoi, puisque « chaque homme témoigne du crime de tous les autres » ? Il faut chercher une issue à cet intolérable tourment qui consiste à être jugé sans loi par les hommes qui ne sont rien d'autre que des complices, vos complices. Et puisque le jugement est inévitable, jugeons à notre tour (sans en avoir le droit). Comment cela ? En devenant juge-pénitent. C'est tout simple :* Puisqu'on ne pouvait condamner les autres sans aussitôt se juger, il fallait s'accabler soi-même pour avoir le droit de juger les autres. *Ce que Clamence met chaque jour en pratique. Puisque l'homme a perdu* la lumière, les matins, la sainte innocence de celui qui se pardonne à lui-même, *il n'y a plus qu'à jouer le jeu de la duplicité au lieu de la condamner. Ainsi Clamence retrouve son confort moral, son aisance dans la vie. Mieux encore : de son état de juge-pénitent il tire de nouvelles jouissances. Damné ? Soit. Mais comme la lucidité vous met au-dessus des autres hommes ! Et dans la chute, que de minutes d'ivresse ! L'orgueil, le mépris, la révolte, la damnation se mêlent pour la plus grande délectation de Jean-Baptiste Clamence, délectation du* faux prophète qui crie dans le désert et refuse d'en sortir.

On le voit, ce récit sarcastique et grinçant, où la dérision tient une si grande place laisse peu d'espoir. Rien de cet optimisme qui, en dépit de tout, de l'absurde condition humaine barrée par la mort s'élevait de livres comme le Mythe de Sisyphe, la Peste, et l'Homme révolté. *En effet, Sisyphe sortait victorieux de son destin, grâce à la lucidité ; dans* la Peste, *Rieux et Taroux opposaient toutes les forces de la santé au mal ; et* l'Homme révolté *se terminait par un recours à la lumière et à la mesure méditerranéennes.*

Avec la Chute, *on retrouve le Camus de* l'Étranger *(aussi différents que soient ces deux récits l'un de l'autre). Non seulement J.-B. Clamence, comme Meursault, est un homme seul, mais le ton même de la confession du premier a pris naissance dans les dernières pages de* l'Étranger. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine. *Ces dernières paroles de Meursault rendent le même son que celles de Clamence.*

On ne manquera pas de reprocher à Camus bien des choses à propos de la Chute : *entre autres, de laisser le lecteur sur sa soif. Quoi, tant d'ironie, de hauteur, de sarcasmes pour aboutir à quoi ? Tout bien pesé, à une suite de lieux communs, de vérités premières. Mais on reprendra la phrase de Clamence :* On appelle vérités premières celles qu'on découvre après toutes les autres, voilà tout. *Et déjà, à propos de l'absurde, Camus*

écrivait dans l'Eté : Qu'ai-je fait d'autre cependant que de raisonner sur une idée que j'ai trouvée dans les rues de mon temps ?

On lui reprocha encore de n'apporter aucune solution à la hauteur de son propos, de n'aboutir en fin de compte qu'à l'exploration renouvelée d'une impasse. *Mais s'il est une vertu précieuse, chez Camus, c'est bien une rigoureuse honnêteté envers soi-même : rien du prophète, du visionnaire en lui, mais un sens quasi douloureux des limites de l'homme. Son humanisme mesuré est celui d'un classique, d'un classique méditerranéen. Il n'avance rien que de vérifiable et qui ne soit à la mesure de l'homme. Dans un temps où règnent l'incohérence et la démesure, ce n'est pas rien.*

Sous l'énorme dérision qui emporte tout le récit, il y a une plainte, un cri. La plainte, le cri d'un homme solitaire, mais solidaire aussi des autres hommes. Et cet homme n'est autre que Camus. Certes, Clamence n'est pas Camus. Mais dans aucun de ses écrits ce dernier n'est plus présent que dans la Chute. *Ce récit ne nous toucherait pas tant si on n'y percevait le débat intime de l'auteur, qui prend son point de départ dans* l'Etranger. *Si l'impassibilité a fait place à la dérision, une dérision virulente, le sentiment de culpabilité est toujours là. Non seulement Camus ne se désolidarise pas de la culpabilité générale, mais il n'y a pas de livre où il se compromette davantage que celui-ci. Du même coup il nous compromet avec lui.*

A ce livre d'une violence contenue mais efficace, qui trouble le lecteur et le dérange de son confort moral, l'auteur a su donner la forme exacte qui lui convenait. C'est une œuvre de maîtrise et la plus achevée de Camus. Il y avait dans l'Etranger *une contradiction interne entre la révolte verbale de la fin et l'impassiblité générale du récit.* La Peste *souffrait d'être tiraillée entre l'allégorie et le réel.* La Chute *qui tient, nous l'avons dit, de l'essai, du récit de moraliste, de la satire et de la confession fond en un tout harmonieux ces éléments divers. Ce livre tire sa force et sa richesse de cette fusion. Jamais l'art de Camus n'a été plus assuré ni plus libre. Jamais il n'a usé avec plus de souplesse de toutes les vertus de son style : glacé, cinglant, coupant et soudain s'élevánt tout naturellement jusqu'au chant. Jamais enfin il n'avait réussi avec un bonheur si complet à équilibrer en une œuvre classique la volonté d'ordre et d'unité qui l'anime et la tension intérieure contre laquelle il ne cesse de lutter.*

HENRI HELL.

Juillet 1956.

II

Laclos et les Liaisons dangereuses

Au moment où les Édit. du Rocher publient les Liaisons dangereuses *avec une préface et des notes de Jean Mistler, voilà une occasion de faire le point sur l'œuvre de Laclos en tenant compte en particulier de l'étude de Roger Vailland :* Laclos par lui-même (*1*).

Laclos est l'auteur d'ouvrages bien divers : écrits politiques auxquels peuvent seuls s'attarder des historiens de la Révolution française ; un écrit militaire, qui est une fort vive critique de la doctrine de Vauban, en matière de fortifications, critique qui parut audacieuse, venant du capitaine qu'était alors Laclos (1786) ; des poésies, épîtres, contes, madrigaux, comme en produisirent trop de poètes sans renom de notre XVIIIe *siècle ; deux articles, à peu près ignorés de critique littéraire. Il a aussi tenté de rédiger un discours, en mars 1783, en réponse à la question :* Quels sont les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes ? *que venait de poser l'Académie de Châlons-sur-Marne. Il en entreprit trois fois la rédaction sans l'achever une seule fois. Dans la première, il disait aux femmes que nées compagnes de l'homme — et donc, naturellement égales à lui — elles étaient devenues ses esclaves ; qu'elles en sont arrivées à regarder comme leur état naturel cet esclavage dont la longue habitude les a dégradées de plus en plus et qu'elles ont préféré « les vices avilissants mais commodes, aux vertus plus pénibles d'un être libre et respectable » que les constatations ne les émeuvent pas, que «* le mal est sans remède » ; *que «* les vices se sont changés en mœurs ». *(Souligné par Laclos.) Ce texte que M. Roger Vailland n'a pas manqué de citer plus longuement et textuellement est postérieur d'une année à la publication du principal ouvrage de Laclos, ce roman des* Liaisons dangereuses, *auquel il a mis comme épigraphe : « J'ai vu les mœurs de mon siècle et j'ai publié ces Lettres. » Cette épigraphe prise dans la préface de* la Nouvelle Héloïse, *ne prend-elle pas, si on la rapproche du texte précédent de Laclos, le sens de : « J'ai vu les vices de mon siècle et... »*

On sait combien fut grand et immédiat le succès de ce roman et quel retentissant scandale il causa. Tilly a raconté dans ses Mémoires *que ce grand succès Laclos lui dit l'avoir prévu. Il est possible, mais cela fut dit en 1790, alors qu'en six années, de 1782 à 1788, son roman avait eu quinze éditions. Il devait en avoir trois autres dans la seule année 1792.*

---

(1) Edit. du Seuil. Collect. *Ecrivain de toujours.*

Ce livre si lu fut fort discuté. Laclos avait prétendu y exposer les mœurs — en fait les vices — de la haute et jeune noblesse de son temps, fortunée, désœuvrée, tout occupée, non pas de la chasse stendhalienne au bonheur, mais de la chasse égoïste aux seuls plaisirs des sens, sans amour pour les malheureuses qu'ils parvenaient à séduire. On nia la vérité des deux personnages principaux, l'odieux vicomte de Valmont et la plus odieuse, plus adroite, plus vindicative et plus haineuse marquise de Merteuil, dont certains commentateurs se vantèrent cependant d'avoir découvert des modèles, mais la plupart ne reconnurent ni en la Merteuil ni en Valmont, des incarnations des mœurs générales de la haute société de leur temps. Bien qu'il eût, au seuil de son roman, cité J.-J. Rousseau, il n'y a produit aucune confession personnelle ; les commentateurs et, parmi eux, M. Roger Vailland, ne l'ont pas reconnu en Valmont. Les Liaisons dangereuses, *nées sans doute d'observations que Laclos eut l'occasion de faire dans les loisirs de sa vie d'officier de garnison sont, et M. Roger Vailland l'a montré dans une suite de textes qu'il en a extrait, une description des pratiques, (ruses, feintes, etc.) et parfois même de la cruauté du libertinage.*

Comme M. A. Augustin-Thierry, dans son livre Laclos et les « Liaisons dangereuses » *de la collection* les Grands événements littéraires, *M. Roger Vailland place ce roman parmi les œuvres éminentes du roman réaliste. M. A. Augustin-Thierry fait observer en outre, que ce roman, écrit par un auteur versé dans les sciences mathématiques, est une démonstration géométrique, un théorème et Laclos — il l'a proclamé dans sa* Préface du rédacteur — *a voulu faire un roman moral ; en fait, y démontrer que le libertinage engendre sa propre punition. Au dénouement, tous les personnages, coupables, sont coup sur coup durement frappés. Des deux victimes de Valmont, l'une, une jeune fille, Cécile de Volanges, va s'ensevelir dans la réclusion du cloître ; l'autre, la présidente de Tourval, une jeune épouse qui, un jour fuyant Valmont qu'elle aimait éperdument, écrivait à une amie : « Il vaut mieux mourir que d'être coupable », mourut de désespoir pour avoir fini par succomber à la culpabilité. Valmont est tué en duel par un rival. La marquise de Merteuil, est, le dessein de Laclos l'exigeait, la plus cruellement punie ; elle est ruinée par la perte d'un procès depuis longtemps pendant ; son beau visage est ravagé par la petite vérole, elle perd un œil. Cela fait beaucoup de punitions à la fois. Cela en fait trop. Ce n'est guère vraisemblable. Les commentateurs n'ont pas rapporté d'autres cas de semblables punitions. Au terme de ce roman réaliste, se précipite un dénouement qui paraît manquer de réalité. La démonstration du romancier-géomètre n'est pas convaincante. L'intention du romancier-moraliste est inefficace.*

Par les citations qu'a faites M. Roger Vailland des écrits, vers et prose, de Laclos, nous avons l'écrivain Laclos par lui-même. Nous n'avons pas la révélation de l'homme privé qu'il fût, des mœurs qui furent les siennes. Il aurait confié à Tilly avoir eu, dans sa jeunesse quelques aventures piquantes. Bien des jeunes gens en pourraient dire autant, sans être le moins du monde des libertins.

M. Roger Vailland rapproche Laclos de Julien Sorel pour, je pense, la modestie de leur condition, car ils sont, dans leur conduite, bien différents. Julien Sorel fut, par ses aventures et mésaventures galantes, mené à la mort ignomineuse de l'échafaud. Laclos, quatre ans après la publica-

tion des Liaisons dangereuses, *se maria, et M. Louis de Chauvigny, en publiant, en 1904, les lettres, jusqu'alors inédites que Laclos avait écrites à sa femme et à ses enfants a révélé qu'il fut bon époux et bon père ; l'on peut même dire un époux et un père modèles. Laclos s'y montre tel qu'il fut, avec la plus charmante, la plus tendre simplicité. On aurait pu avoir ce « Laclos par lui-même » un siècle plus tôt s'il avait écrit un deuxième roman auquel il songea. Il l'annonça à sa femme, dans une lettre qu'il lui adressa de Milan, le « 16 germinal an IX de la République française une et indivisible » (6 avril 1801). Il y dit : « Depuis assez longtemps l'idée d'un roman germe dans ma tête, et j'ai presque pris hier l'engagement de m'en occuper* [...] *Le motif de l'ouvrage est de rendre populaire cette vérité qu*'il n'existe de bonheur que dans la famille. [*C'est lui-même qui souligne.*] *Assurément je suis en fonds pour prouver cela, et je ne suis pas embarrassé de savoir où je prendrai le sujet de mes tableaux ; mais les événements seront difficiles à arranger et la difficulté presque insurmontable sera d'intéresser sans rien de romanesque.* » (Lettres inédites, *238-239.*) *Il dit ensuite qu'il y faudrait le style des premiers volumes des* Confessions *de J.-J. Rousseau et que cette idée est décourageante. On peut donc présumer que ce roman eût, au contraire des* Liaisons dangereuses, *été une sorte de confession.*

Il est regrettable qu'il n'ait pas écrit ce deuxième roman dont il savait où prendre le sujet et, il va sans dire, les personnages. La difficulté était que les gens heureux n'ont pas d'histoire, ou d'histoires. C'est sans doute cette « presque » insurmontable difficulté qui le fit renoncer à l'engagement « presque » pris, et qui priva notre littérature de cet autre « Laclos par lui-même ».

MAURICE ALLEM.

III

Nikos Kazantzaki reçoit le Prix Mondial de la Paix (1)

Je reçois cette haute récompense, le Prix Mondial de la Paix, comme un vieil ouvrier reçoit son salaire à la fin de la journée. J'en demeure profondément ému, mais aussi, profondément confondu et perplexe : suis-je digne d'un tel salaire ?

Aux premiers instants j'avais hésité ; et ce n'est, enfin, qu'au nom de la Crète, l'île de ma naissance, que je me suis permis d'accepter cet honneur. Elle seule, cette île tragique, qui a si chèrement conquis la paix, est digne d'une telle récompense.

Pendant des siècles, la Crète aspirait à la paix ; mais elle ne pouvait y parvenir qu'en traversant des ruisseaux de sang et de larmes. C'est ainsi que, dès mon enfance, j'ai intensément vécu le sens tragique de la vie et le goût amer de la lutte. Emporté par le souffle de la Crète, je me suis efforcé de combattre, comme homme et comme écrivain, pour la liberté, la paix et la dignité humaine.

Mais cette cérémonie revêt en même temps pour moi un sens qui me touche au cœur : le jury des Prix Internationaux de la Paix offre à un poète grec le rameau de l'olivier. Puisse ce geste être le signe précurseur de la paix sur toute la terre hellénique...

Jamais l'idéal de la paix ne fut plus indispensable qu'à notre époque. Pour la première fois, l'humanité se trouve devant l'abîme d'une façon consciente ; d'où le désarroi, le défaitisme et la trahison de tant d'âmes autour de nous.

Pour la première fois, les moyens d'extermination sont devenus si épouvantables. La science, cette arme à double tranchant, a mis une force diabolique entre les mains aussi du pithécanthrope. En vain, depuis des milliers d'années, ce pithécanthrope s'est mis en marche pour arriver à son suprême épanouissement, à l'homme. Il n'y est pas encore parvenu sur toute la surface de la terre. Les puissances des ténèbres persistent en lui, menaçantes et décidées.

Armés de cette force diabolique, nous sommes entrés dans la jungle féroce qu'on appelle l'ère atomique. Le moment est crucial : il y a entre les progrès de l'intelligence et le niveau moral de l'homme d'aujourd'hui un écart extrêmement dangereux ; le gorille a inventé trop prématurément le feu.

---

(1) Le 29 juin, à Vienne, *le Prix mondial de la Paix* a été décerné à l'écrivain Nikos Kazantzaki, qui, à cette occasion, fit la déclaration qu'on peut lire.

Si nous ne voulons pas laisser le monde sombrer dans le néant, nous devons, de même que nous avons libéré les forces cachées dans la matière, libérer aussi l'amour emprisonné dans le cœur humain. Il faut que la force atomique se mette au service du cœur atomique.

La liberté et la paix, sont, ne l'oublions pas, en dehors des cadres de la nature. Elles sont, toutes deux, filles de l'homme, engendrées dans la sueur et dans les larmes. Tant que l'homme respirera sur cette terre, elles seront là, à l'avant-garde, compagnes fidèles ; mais à chaque instant, elles sont menacées. Il faut à chaque instant mobiliser toutes nos forces pour les défendre, il faut que nous restions à côté d'elles, toujours debout.

L'abbé Mugnier, cette intelligence ardente et fine, me disait un jour :

— Je suis allé voir mon ami Bergson. Henri, lui dis-je, peux-tu me résumer en un seul mot, toute ta philosophie ?

Bergson se tut un instant. Il réfléchit. Tout à coup : « Mobilisation ! s'écria-t-il, Mobilisation ! Lorsque nous nous trouvons devant un obstacle, mobilisons toutes les forces de notre âme et, aussitôt, l'obstacle sera surmonté ! »

Les puissances du mal sont mobilisées. Mobilisons de notre côté les puissances du bien. Appelons sous les drapeaux tout ce qui survit encore d'humain en nous et autour de nous. Luttons de toutes nos forces pour la paix et la fraternité des hommes.

Les Chinois ont une malédiction, en apparence bien étrange : « Puisses-tu naître dans une époque intéressante, voilà ma malédiction. »

Nous sommes nés dans une époque intéressante. Un monde chancelle, un autre monde se lève. Les visages de la destruction et de la reconstruction ruissellent, innombrables. Voilà pourquoi la responsabilité de l'homme d'aujourd'hui est grande ; il sait désormais que chacun de ses actes peut avoir une répercussion sur la destinée humaine ; il sait que les hommes, tous les hommes, blancs, jaunes, noirs, sont solidaires ; à l'autre bout de la terre un être humain a-t-il faim ? c'est nous les coupables ! Nous ne pouvons pas être libres si quelqu'un au bout du monde reste encore esclave.

Mais l'angoisse qui étreint aujourd'hui tout homme digne de ce nom est doublée d'un grand espoir ; plus exactement, d'une grande certitude : Le mal finit toujours par succomber sous la toute-puissance, tardive mais sûre, du bien. Si cette loi mystérieuse ne gouvernait pas la destinée humaine, l'esprit aurait été depuis longtemps terrassé par la matière, la liberté et la paix seraient étouffées par la Grande Peur.

Une vieille légende orientale exprime avec un relief saisissant cette loi mystérieuse : un ange est descendu sur la terre. Le démon, le seigneur de la Terre, furieux, se précipite contre lui et, de son épée, le coupe en deux. Aussitôt de ces deux moitiés deux anges surgissent. Fou de colère, le seigneur de la Terre coupe encore ces deux anges en 4 ; aussitôt 4 anges surgissent ; Fou de peur maintenant, le seigneur de la Terre s'acharne de nouveau à les partager ; les 4 anges deviennent 8, le 8 16, les 16 32... et bientôt une armée innombrable d'anges couvrit la terre. Cet ange, vous l'avez reconnu, est l'Ange de la Paix.

NIKOS KAZANTZAKI.

IV

Lettre à Jacques Robichon

Noirmoutier, 4 *août* 1956

Mon cher Jacques,

TU m'as fait l'amitié de me donner à lire en épreuves ton prochain roman, les Faubourgs de la Ville *(1). D'abord, je veux te rassurer. Nous souffrons tous d'un trac mal connu, le trac de l'écrivain. Ayant eu l'occasion d'expérimenter aussi le trac de la scène et de les comparer, je t'assure que je préfère le second au premier. On peut agir sur la scène, rien n'est possible pour l'écrivain. Il n'a y pas très longtemps, je présentais en public une émission sur Federico Garcia Lorca, en compagnie de Germaine Montero. En dépit de l'expérience de cette grande artiste, nous nous offrîmes un concours de trac extravagant, voix blanches, mains tremblantes et panique interne. Or, on ne s'en aperçut pas dans la salle et guère à l'antenne. C'est que l'on domine le trac des planches par l'action, la vertu d'un certain nombre de gestes professionnels. L'écrivain demeure passif. Il a signé son bon à tirer, le voici seul, désarmé, ouvert à tous les doutes. Il comprend, avec une sorte d'horreur, que même si « ça marche », il ne sera jamais en contact avec son public. Il est devenu un étranger à cette part de lui-même qu'il a jetée dans son livre. Chaque publication, j'entends à un certain niveau, est une mort partielle. C'est ce que tu ressens en ce moment.*

Devant cet aspect pathologique de notre métier, qu'ignore le lecteur — et après tout pourquoi s'y intéresserait-il autrement que par curiosité ? — les louanges, formules de congratulation et même compliments sincères demeurent vains s'ils ne se placent pas sur le plan le plus étroitement professionnel. L'écrivain dont le livre paraît ou va paraître est un écorché. Il est même prêt à traîner dans la boue son propre ouvrage avec l'espoir désespéré de saisir son interlocuteur en flagrant délit de dénigrement, en porte-à-faux du compliment, en reniement de l'éloge. Il est prêt à jouer « le Cocu Magnifique » et à prostituer son œuvre pour se prouver qu'il n'a pas de talent, qu'il a tort d'écrire, multipliant les périls de l'épreuve avec le triste espoir d'y sombrer, en tout cas d'en finir avec cette stagnation qui durera des semaines, parfois des mois. C'est à ce moment que le guette le démon du renoncement, qui a déjà failli l'abattre quelques années plus tôt, quand tous les éditeurs qu'il pressentait lui demandaient de leur faire lire ses autres *manuscrits. Rassure-toi, cette lettre ne comportera aucune fleur d'usage.*

---

(1) Edit. Julliard.

Tu sais que l'Horloger de Montreuil *est un personnage de ma mythologie personnelle, cet assassin qui donna à ses confrères ce merveilleux conseil :*

Quand vous avez commis un crime
Il faut premièrement
Faire disparaître la victime
Il faut premièrement
Faire disparaître ce fâcheux document.

Eh bien ! c'est lui qui va te répondre, en ce sens que M. Pel, l'Horloger de Montreuil, *fut un magnifique exemple de conscience professionnelle. Et puis, entre nous, évoquer Pel l'Horloger à propos de ce traité de l'assassinat à l'usage des ménagères malheureuses qu'est ton roman, dont le beau titre* « les Faubourgs de la Ville » *n'exprime pas tout le suc noir, me paraît relever d'un humour auquel tu seras certainement sensible.*

Bon. Que dit l'Horloger de Montreuil ? Une montre bien faite est une montre qui fonctionne. Un crime bien fait laisse la victime sans vie, dans le minimum de temps et de bruit. Économie des moyens, en art, comme en assassinat. Transposés en langage clair dans le roman, ces principes magistraux deviennent : un roman bien fait est un roman qui fonctionne. Comme une montre. Si ce roman raconte un ou plusieurs assassinats, ce qui est le cas du tien, il faut que ces assassinats soient tellement bien décrits que l'on puisse imaginer sans peine que l'auteur les a commis. En somme, les deux traditions dont je me réclame ici, criminelle et littéraire, imposent ce double principe qu'eût approuvé Thomas de Quincey — un dilettante — : pas de geste inutile pour l'assassin, pas de mot inutile pour l'écrivain.

Eh bien ! Jacques, de ce point de vue de l'Horloger de Montreuil, ton livre est parfaitement satisfaisant. Le mécanisme fatal qui pousse ta triste héroïne, cette Lucienne qui vit dans tous les faubourgs, faubourgs de la ville, faubourgs de l'amour conjugal, faubourgs de l'âge, faubourgs de la misère et faubourgs du mal, ce mécanisme du destin qui va faire d'une femme honnête et somme toute méritoire, non monstrueuse, non tératologique, l'assassin d'une voisine parce que celle-ci est sensuellement épanouie, et presque l'assassin de son fils, par les seules fatalités de la difficulté d'être, ce mécanisme, machine infernale *du destin, a été construit par un horloger de précision.*

Ton roman de la violence, développé dans certaines circonstances non exceptionnelles *chez un être* non exceptionnel, *et qui aboutit à cette fleur tragique, fonctionne avec la sécurité que l'on attend d'un dispositif d'horlogerie adapté à une bombe à retardement. Quant à la mécanique même du crime et sa psychologie, il faut reconnaître qu'elles ne sont pas indignes de celles qu'ont inventées quelques-uns de tes maîtres dans le genre, lointain, Dostoievsky, plus proche, Bernanos, tout proche, François Mauriac.*

Mais ton roman, Jacques, dépasse le point de vue de M. Pel, patenté honnête et qualifié du crime promu au rang de critique littéraire. J'ai écrit plus haut les seules choses qui pouvaient te toucher dans la situation d'attente où tu te trouves. J'en ai quelques autres à dire, auxquelles tu attacheras peut-être un peu de crédit malgré le doute qui te dévore, fonctionnellement, justement à cause de ce qui a précédé.

Très féru de psychiatrie et de psychanalyse, j'eusse préféré, je ne te l'ai pas caché, que ton roman fût plus éclairé par les dessous, et que ton effarante héroïne fut mieux classée dans le musée Dupuytren du crime. Mais je me rends mieux compte maintenant que ce point de vue demeure personnel, limité, et que c'est peut-être toi qui, sur le plan du roman, a eu raison, en laissant plus d'ombre que je ne le souhaitais. Ton personnage garde ainsi, pour employer un terme surréaliste un caractère occulté, *qui le rend plus énigmatique, et par conséquent plus riche. Les assassins de Bernanos et de Mauriac sont beaucoup plus ténébreux que s'ils étaient classés et expliqués selon leurs troubles, en délirants, paranoïaques ou schizophrènes. Une explication psychiatrique aiguë, même vraie, si elle apporte des satisfactions au lecteur, n'en détruit pas moins un certain nombre d'obscurités nécessaires. Au fond, le crime c'est beaucoup plus compliqué que l'amour ! Nous n'avons pas, Sade mis à part et c'est tout autre chose, l'équivalent d'œuvres d'une aussi pénétrante psychologie que* la Princesse de Clèves. *Il n'y a pas de* Manon Lescaut *ou* d'Adolphe *du crime. Et* les Liaisons Dangereuses, *entre les deux mondes, reste un phénomène isolé. Tu as sans doute eu raison de ne pas t'égarer dans cette voie.*

« Trop de crimes, trop de crimes, c'est assez » ! *chantait-on dans les rues, entre les deux guerres, sur l'air guilleret de* Nuits de Chine, *après les affaires Seznec et Violette Nozière. Sois bien assuré que ce reproche, on te le fera. Du moins ceux qui ont lu tes précédents romans, surtout, non pas la* Mise à Mort *dont le caractère criminel est notoire, mais bien* Poussière de l'été, *ce festival de poison. Eh bien ! écoute ces futurs reproches en souriant et songe à l'Horloger de Montreuil. Il te dit avec moi : « Reprocher à un écrivain de s'intéresser à la « mise à mort » qui foisonne autour de nous, lui reprocher de penser avec Dorothy Sayers que « s'il n'y a qu'un moyen de venir au monde, il y a,* heureusement, *une infinité de moyens d'en sortir », lui reprocher de regarder la face d'ombre, d'être fasciné par la geste du meurtre,* dans la mesure où le crime révèle l'homme et la femme normaux, *relève de la pire stupidité : l'aveuglement.*

Bref, Jacques, tes Faubourgs de la Ville *appartiennent et font honneur, par le fond et la forme, à une tradition dont les traits d'humour qui précèdent ne doivent pas voiler l'intérêt , la tradition de M. Pel l'Horloger de Montreuil, c'est-à-dire le mythe et la tradition de Caïn.*

ARMAND LANOUX.

Les livres

I

HISTOIRE LITTÉRAIRE

JACQUES VOISINE : J.-J. ROUSSEAU EN ANGLETERRE A L'ÉPOQUE ROMANTIQUE ; LES ÉCRITS AUTOBIOGRAPHIQUES ET LA LÉGENDE.

Le titre de cette thèse en indique bien le sujet; il s'agit de la fortune de Jean-Jacques en Angleterre après son séjour Outre-Manche et surtout après sa mort. M. Roddier, il y a quelques années, en avait déjà commencé l'étude dans un ouvrage qui a fait date; mais il avait limité son travail au seul XVIIIe siècle. M. Voisine s'est proposé de poursuivre cette intéressante enquête et de la mener jusqu'à 1830, c'est-à-dire de parcourir, par rapport à l'auteur des *Confessions,* le demi-siècle qui a suivi sa mort et que domine l'éclosion de l'école romantique, pour y reconnaître les traces qu'il a pu laisser. Ce livre copieux semble épuiser le sujet; on ne peut qu'admirer une documentation aussi nourrie qui recense, chronologiquement, tous les écrivains, beaux esprits, mondains ou simples lecteurs de quelque renommée qui ont connu Rousseau, l'ont lu pour s'en imprégner ou le réfuter et ensemble ont donné naissance, au terme d'une cahoteuse évolution, à l'être quasi mythique qu'il va devenir dans l'imagination des dernières générations romantiques.

Cela commence après la fameuse querelle de 1767 qui avait opposé « le bon David Hume » à « l'ingrat Jean-Jacques ». Cet accrochage d'hommes de lettres eut, de l'autre côté de la Manche, de persistants effets. Les écrivains et le public furent obligés de prendre parti. Le jugement de Hume va faire longtemps autorité, réalisant contre son adversaire l'accord de presque tous les esprits du temps, du moins de ceux qui mènent l'opinion, les amis des philosophes français, admirateurs de Voltaire et donc ennemis de Rousseau, et le monde des salons où le docteur Johnson fait la loi, et qui n'a que haine et mépris pour tout ce qui vient de France.

Mais, si la capitale lui est généralement hostile, Rousseau, à Chiswick, dans le Surrey, dans le Yorkshire, à Wotton, partout où il fut reçu, a laissé un souvenir ébloui aux grands seigneurs campagnards qui l'ont accueilli chez eux pendant quelques semaines.

Chaque fois que je vous ai vu, lui écrivait un Révérend, *il me semble que je suis devenu meilleur.* Certains élèvent leurs enfants selon le système de l'*Émile,* qu'ils accommodent d'ailleurs à leur idée, qu'ils transforment et dénaturent, au grand dam, je pense, de leur progéniture. L'un de ces fidèles n'allait-il pas jusqu'à faire couler de la cire fondue sur les bras nus de sa fillette pour l'habituer à la douleur et ne tirait-il pas sur elle des coups de pistolet (à blanc, il est vrai, mais elle ne le savait pas !) pour

l'accoutumer à vaincre sa peur ?... Je ne sais pas si, même en France, l'auteur de l'*Emile* a eu de tels disciples. Après sa mort, un préambule falsifié des *Confessions* commence à circuler qui suscite des mouvements divers, mais point tant encore que les six premiers livres de l'ouvrage à leur parution, que, dans leurs comptes rendus, les revues jugent d'une *scandaleuse indélicatesse,* ce qui, sous une plume britannique, doit bien être le superlatif de la honte. Walpole voit en leur auteur un *nouvel Erostrate.* Bientôt Burke, dans sa fameuse *Lettre à l'Assemblée nationale,* lui réglera définitivement son compte, en l'appelant *le grand maître et fondateur de la philosophie de la vanité,* formule qui fera fortune.

C'est l'époque où la Révolution française commence à inquiéter l'Angleterre; pour l'opinion, c'est Rousseau, plus encore que Voltaire, qui est le grand responsable de ses excès, comme on le rend responsable de la trahison des premières idées conventionnelles. L'évolution dramatique des événements jusqu'au bonapartisme fera contre lui l'unanimité des Anglais, à quelques exceptions près, — les écrivains radicaux par exemple.

C'est par leur intermédiaire, dans une certaine mesure, que l'influence de Rousseau se fera sentir sur la génération romantique et que les *Confessions* et *la Nouvelle Héloïse* contribueront à la révolution poétique qui se développe à ce moment-là, en marquant quelques esprits du temps, comme Wordsworth, Shelley et Hazlitt.

Reste à savoir jusqu'à quel point on peut parler d'une influence de Rousseau sur le romantisme anglais et surtout comment cette influence s'est exercée; il n'est pas toujours aisé d'en marquer les limites.

Coleridge le tient en grande suspicion, comme d'ailleurs toute notre littérature; il réfute *le Contrat social* qu'il a dû lire pendant les années où il admira la Révolution. Ses sympathies désormais vont ailleurs, vers l'Allemagne.

Peut-on dire que son ami Wordsworth fut plus que lui un disciple du philosophe ? Certainement pas, mais il y a entre l'auteur des *Rêveries* et le poète du *Prélude* une singulière affinité qui rend le cas de ce dernier difficile à démêler. Faut-il parler d'influence ou de coïncidence ? M. Voisine laisse la question en suspens, mais son étude de la poésie de Wordsworth donne lieu à des pages extrêmement brillantes qui, si elles ne concluent pas, font bien ressortir en tout cas la commune exploitation d'une même mine poétique. Le plus rousseauiste des écrivains de cette période, c'est sans doute Shelley qui, surtout après 1816, apporte à l'élaboration du mythe de Rousseau, le Rousseau de *la Nouvelle Héloïse,* toute la fougue de son génie en faisant de lui la figure centrale de son ultime poème, inachevé, et l'incarnation des aspirations déréglées et des échecs de l'humanité.

C'est à la suite de la visite qu'il avait faite avec Byron sur les rivages du lac Léman des sites où Saint-Preux et Julie s'étaient aimés, qu'il avait commencé à éprouver cette profonde vénération pour l'auteur de leurs aventures.

Ce pèlerinage, les héros qui en étaient l'objet, et Rousseau lui-même, n'exercèrent au contraire guère d'influence sur son compagnon de voyage, et hors le chant III du *Childe Harold,* Byron ne semble rien devoir à Jean-Jacques. C'est plutôt l'inverse qui s'est produit puisque le succès du poème redonna une certaine vogue au roman et à son auteur pour quelques années.

Mais, après 1830, une nouvelle fois, celui-ci est en butte à la réaction

puritaine; les Anglais le condamnent. C'est l'année de la mort de Hazlitt, dernier témoin de l'influence du citoyen de Genève en Angleterre et peut-être celui qui l'avait le plus assidûment pratiqué. Le seul peut-être qui, dans la cause dramatique de Rousseau, ait reconnu sa propre cause.

Ce bref aperçu ne rend pas compte suffisamment de l'abondance et des qualités du livre de M. Voisine, dont on ne saurait jamais assez faire ressortir la nouveauté et l'importance. Il semble bien qu'au terme de cette enquête il n'y ait plus rien à dire sur ce sujet.

(Édit. Didier.) DANIEL BERNET.

MARQUIS DE CUSTINE : SOUVENIRS ET PORTRAITS.

Pierre de Lacretelle présente également ces morceaux choisis du Charlus du Romantisme. *Le marquis de Custine fut-il un dilettante, un passionné, un babillard de salon, un penseur ? Ondoyant et divers, il échappe sans cesse à l'analyse, à la sienne même.* Mon être est une énigme, *écrit-il. Les premiers* Souvenirs *révèlent un homme à sa propre recherche, indécis, parfois angoissé devant le secret de ses doutes, en dépit d'un effort de pénétration subtil et tenace, où se trouvent des pages admirables de lucidité.* Je ne suis ni passionné, ni résigné à ne pas l'être, *dit-il, mais l'interrogation reste ici sans réponse.*

Soudain, les propos de Custine se modifient. Suivent des récits de voyages — le Voyage en Russie *obtint un beau succès, et le marquis dut à cet ouvrage de survivre au bas de quelques citations dans les manuels d'histoire — des portraits de contemporains, des anecdotes, des remarques. Custine, dont le vice enfin public fait une sorte de paria mondain, mais libre, recherché par les meilleurs esprits, trouve l'équilibre dans ce bannissement. L'évolution parfaitement sensible de son œuvre est le reflet de la vie même de Custine. L'homme qui écrivait :* je suis indifférent *(aux autres)* et *(pour moi-même) devient sinon indifférent, tout au moins rassuré sur son compte, et s'intéresse au monde, voyage, publie, reçoit.*

Ce petit livre, judicieusement présenté, mérite assurément d'être connu. Il contient des phrases d'une rare clairvoyance, d'habiles croquis, une hugolienne description du Kremlin. Maîtrise du style, ironie, concision, en sont les premières qualités.

(Édit. du Rocher.) JEAN-CLAUDE CARRIÈRE.

MAURICE GOUDEKET : PRÈS DE COLETTE.

J'appartiens, disait Colette, *à un pays que j'ai quitté...* Mais ce pays-là, la mer intérieure propre à tout homme, ne l'avait pas quittée. C'est par son respect farouche de ses lois que Colette, auteur des *Claudine,* de *Chéri* et de *la Naissance du jour,* s'est imposée comme l'un des écrivains les plus originaux de sa génération (celle de Valéry et de Proust) et, parmi ceux de son temps et de tous les temps, l'un des plus grands. Il y a bien, chez Colette, comme chez Giono, comme chez Giraudoux, Chardonne ou

Mauriac, un art qui parfois se pastiche lui-même, et il est arrivé à l'auteur de *Gigi* d'interrompre un récit et de le laisser pour compte : *Tiens, tu ne continues pas ce que tu as écrit hier ?* lui demandait-on. Alors, elle, de sa plus grave voix de gorge, refusant d'être sa propre dupe : *J'étais en train de faire du Colette !*

A côté du personnage des lettres, membre de l'Académie royale de Belgique, présidente de l'Académie Goncourt, à côté du personnage officiel, Médaille d'or de la Ville de Paris, diplômée du *National Institute of Arts and Letters* (U. S. A.), grand-officier de la Légion d'honneur et qui, à ce titre, eut droit — à ses obsèques — aux honneurs militaires : *le personnage humain.* De celui-là, Maurice Goudeket a donné — dans un exemplaire tableau anecdotique et critique — la peinture la plus émouvante, la plus délicate, la moins emphatique et, à tous les titres, la plus passionnée, avec une vue sans reproche et, à cette passion, s'allie la mesure la plus exquise.

Colette, cependant, « prise sur le vif », de son appartement du *Claridge* au fauteuil roulant et au *fanal bleu* des dernières années, reste indissociable de sa personne publique, fêtée et honorée, simplement parce que cette grande campagnarde bourguignonne, en qui circulait le sang de Racine et du cardinal de Retz, ne s'est jamais prise peut-être *au sérieux.* A Monte-Carlo, où sur la fin de sa vie elle se rendait pour l'hiver, des hommes et des femmes se levèrent un jour à son arrivée dans le hall de l'hôtel : *Oh !* s'écria Colette en se tournant vers son mari, *tu vois, Maurice : ils me reconnaissent de l'année dernière !* On venait de fêter, le 28 janvier 1953, son quatre-vingtième anniversaire, le cinéma lui conférait tardivement une gloire massive et son portrait paraissait dans les journaux du monde entier.

— Combien de temps mettez-vous pour écrire un roman ?

— *Pas assez longtemps,* répondait Colette.

— Quel est celui de vos livres que vous préférez ?

— *Celui qui n'est pas encore écrit.*

Une circonstance jette sur Colette un éclairage qui la montre tout entière. Le feu s'est mis à l'entresol de l'appartement du Palais-Royal, Colette est impotente et intransportable; il ne reste qu'à attendre, soit les pompiers, soit l'extension fatale du sinistre. Soudain, la voix de Colette s'élève : *Ce n'est tout de même pas une raison pour ne pas prendre le café !*

Aucun être humain ne connaît vraiment un autre être humain, notait Germaine Beaumont à propos de Colette. Et, cependant, *Près de Colette,* loin de tout souci d'hagiographie, somme à la fois critique, anecdotique et humaine, apparaît bien comme le livre de la connaissance si l'on tient compte d'une extraordinaire pudeur entre époux, de la force des attachements réciproques, d'une ferveur sans bornes d'un côté et, de l'autre, une humilité également sans limites. On connaissait l'instinct de Colette, son langage, son génie, sa voix; le talent de M. Goudeket est de lui restituer sa *grandeur.* A ce titre, le document qu'il apporte est passionnant sur une créature sans nul doute irremplaçable dont le nom était un prénom.

A New York, en 1935, un chat accourt vers Colette comme s'il retrouvait une parente, se frotte, miaule : *Enfin, quelqu'un qui parle français !* s'écrie Colette qui, à un journaliste lui demandant si elle était en faveur d'une simplification de l'orthographe, répondait : *Je ne veux pas qu'on m'abîme mes mots !* L'exigence du style — *écrire, dépeindre* — a probablement

été sa lutte la plus forte. Après *le Fanal bleu,* M. André Rousseaux reprocha à Colette de n'écrire plus que des pages d'anthologie. Le ridicule était grandiose. *Passé soixante-dix ans,* disait Colette à Maurice Goudeket, *l'esprit perd la force nécessaire pour inventer et soutenir jusqu'au bout un personnage... Il est temps pour moi d'y renoncer.* Alors, délivrée du souci *de créer des personnages et de nouer une action,* elle se livre à une lutte pathétique contre la forme, les mêmes thèmes vingt fois, cent fois repris.

Le stoïcisme, un certain détachement, une résignation naturelle sont, peut-être, ce qu'on attendait le moins de Colette; et, cependant, Maurice Goudeket y insiste, ainsi qu'à une rigueur de l'âme, une sévérité envers soi, l'expression d'une virilité que les événements brusquement mettent à jour : *lorsqu'on parle de sa résignation, on ne va pas assez loin,* elle a tiré *de ses maux les compensations qu'ils pourraient offrir, à les observer, à exercer à leur propos sa constance : Par chance,* écrit Colette dans *le Fanal bleu, j'ai la douleur.*

Voilà un livre rare et parfait : Colette l'eût aimé.

(Édit. Flammarion.) JACQUES ROBICHON.

II

HISTOIRE

GILBERT GRANVAL : MA MISSION AU MAROC.

Gilbert Granval, nommé Résident de France au Maroc, le 20 juin 1955, déclare avoir accepté sa mission, décidé qu'il était à rompre avec l'immobilisme et se refusant à être *le Résident distant et figé comme les figures du musée Grévin.* Selon lui, l'histoire marocaine eût pu prendre un autre tour, n'eût été cette dégénérescence de l'esprit de protectorat déjà stigmatisée par Lyautey, due, entre autres facteurs, à un émiettement du pouvoir civil entre les directions techniques, à un manque de patience et de compréhension dans les rapports avec l'indigène. A le lire, on est convaincu que Granval a mené une action courageuse contre les mythes de la doctrine officielle, qu'il a su accepter son impopularité jusqu'à faire, au risque de sa vie, face aux manifestations hostiles. Par ailleurs, il s'est vu en butte au conservatisme aveugle des chefs de régions qui, tout en répudiant ses solutions, ne surent en proposer aucune de rechange.

Granval reproche au gouvernement français, par ses tergiversations et son incapacité de surmonter ses divisions internes, de n'avoir pas, au moment opportun, adopté la politique qu'il conseillait avant la date du 20 août 1955, anniversaire de la déposition du sultan Ben Youssef. Son projet prévoyait, dans l'immédiat, un conseil de régence assorti d'un gouvernement de négociation, dont le chef devait être désigné par ledit conseil.

Il semble bien que tous les facteurs à considérer soient apparus dans leur complexité au Résident français. Il y a une grande sûreté dans les portraits qu'il fait des personnages qui jouèrent leur rôle dans

le déroulement des événements : le Glaoui « vieux féodal », le sultan Ben Arafa, peureusement confiné dans son palais, le grand Vizir centenaire El Mokri mêlé à toute l'histoire du Maroc depuis plus d'un demi-siècle. Il paraît certain que l'attentisme du gouvernement et son manque de coordination dans l'effort ont bien amené une détérioration de plus en plus grande de la situation devant provoquer la venue fatidique des événements que l'on sait.

(Édit. Plon.) JEAN FOLLAIN.

FRANÇOISE DE BERNARDY : LE DERNIER AMOUR DE TALLEYRAND : LA DUCHESSE DE DINO.

Françoise de Bernardy a déjà prouvé par deux livres : *Charles de Flahaut*, *Albert et Victoria*, qu'elle est un excellent biographe. Mais peut-être était-elle d'une trop chaste imagination pour aborder impunément ce sujet scabreux : la Duchesse de Dino.

Une femme remarquable et qui tenait un salon littéraire de premier ordre me disait un jour, se comparant à une rivale bourgeoise qui s'était mal conduite : « Cela sert à quelque chose d'être une grande dame ». Ce mot s'applique à la duchesse de Dino. Elle avait beau coucher constamment avec un évêque — ce qui est très mal — et avec beaucoup de beaux ou d'intelligents jeunes gens, elle n'a pas moins imposé — parce qu'elle était une très grande dame — à ses contemporains et même à la postérité, notamment à la timide et bienveillante Mlle de Bernardy.

A partir de 1812, l'Europe entière commence à s'intéresser à la liaison de Talleyrand et de sa jolie nièce. Seule, Mlle de Bernardy doute encore de la chute, et attribue les grossesses répétées de la jeune duchesse à de rapides visites conjugales qui semblent, plutôt, avoir été organisées par la prudence de l'oncle. Mais demeure-t-elle tout à fait innocente lorsqu'elle trouve, pour caractériser le roman de l'oncle et de la nièce, des expressions un peu étranges : « Talleyrand avait pour cette nièce embellie et assurée *une affection de beau-père*, de beau-père qui penserait souvent que son fils est un heureux mari et s'irriterait en même temps des frasques de ce mari... Il pensa peut-être qu'Edmond ne méritait pas un bonheur dont il semblait faire assez peu de cas... De son côté, Dorothée marquait à l'égard d'Edmond un intérêt *tiède et un peu lassé*, qui rappelait celui d'un homme d'affaires envers un associé dont l'*insuffisance* éclaterait au grand jour ».

Il y a, dans ces lignes singulières, un cynisme inattendu. En somme, Mlle de Bernardy, qui se tirait fort bien d'affaire avec les chastes amours conjugales de la reine Victoria et même avec ce banal don Juan de Flahaut, est embarrassée par son héroïne. Une héroïne particulièrement effrontée et pour laquelle nous ne nous sentons aucune indulgence : elle avait une étonnante audace pour atténuer ses vices par des dédains de grande dame et des hypocrisies de dévote intermittente.

La haute probité de Mlle de Bernardy lui crée de douloureux cas de conscience. Elle ne veut rien nous cacher, et en même temps, elle est éblouie par sa duchesse. Elle souhaiterait maintenir intacte la gloire

d'une femme qui fut exceptionnelle, autant par son inconduite, que par sa beauté, son intelligence et ses habiletés diplomatiques.

Elle nous conte, tout au long, les scabreuses amours de la duchesse de Dino, veuve de son oncle depuis dix ans et déjà arrivée à l'âge de cinquante-cinq ans, avec un fascinant jeune homme d'une trentaine d'années, le prince Lichnowsky.

D'autres choses, plus choquantes encore, la vertueuse biographe les rejette dans les notes : la naissance, au cours d'un voyage dans le Midi, d'une petite Julie-Zalmé où, pour une fois, l'oncle-évêque n'est pour rien (1) ; les amours finales, malgré le grand désespoir où l'a jetée l'assassinat de Lichnowsky, avec un jeune architecte allemand... auquel elle a commandé son tombeau (tombeau sous lequel elle a décidé de dormir à jamais avec lui).

Mlle de Bernardy admire avec raison le style, toujours élégant, de son héroïne et ses sentences, admirablement frappées, dont elle est parfois capable. Et elle rivalise elle-même avec Mme de Dino ; car sa façon d'écrire est toujours agréable et, à certains moments, d'une très belle éloquence.

(Édit. Hachette.) ANDRÉ GERMAIN.

III

LES ESSAIS

HENRI MASSIS : L'OCCIDENT ET SON DESTIN.

Ceci est un livre ancien et nouvel à la fois. L'introduction, la conclusion, l'une et l'autre fort amples et inédites, encadrent deux essais capitaux déjà bien connus : l'essentiel de « *Défense de l'Occident* » qui date de 1927, l'essentiel de « *Découverte de la Russie* », qui date de 1944. L'unité de cet ensemble composite s'impose sans difficulté : c'est à la fois l'unité du mouvement d'un style, et l'unité de l'obsession d'une pensée.

Saint Thomas professait *Timeo hominem unius libri*, et cette remarque est souvent appliquée à l'individu qui, méditant incessamment sur un seul texte, finit par acquérir à un tel exercice, une agilité d'esprit, une subtilité ou une puissance d'interprétation qui font de lui un beaucoup plus dangereux contradicteur que tel ou tel qui, passant d'une préoccupation à une autre, n'a pas pu descendre aussi profond dans la connaissance. Une critique hostile devrait aborder le nouveau livre de M. Henri Massis avec une appréhension voisine de celle de saint Thomas. Le problème de la survie de l'Occident a fait, sa vie durant, le thème capital de sa réflexion. Elle l'occupe encore aujour-

---

(1) La duchesse de Dino ne mit-elle pas au monde, un peu plus tard, une autre fille secrète et naturelle ? Une note de Mlle de Bernardy, à la page 139, semble l'insinuer. De son côté, mon vieil ami Frédéric Masson croyait à plusieurs incartades de ce genre, suivies d'accouchements clandestins.

d'hui tout entier. Ce n'est pas là pour lui un sujet, c'est son sujet même. Nous ne nous étonnerons point qu'il soit capable d'en tirer des clartés singulièrement révélatrices.

Nous nous souvenons avoir lu la « *Défense de l'Occident* » il y a plus de vingt ans et nous nous souvenons aussi d'un reproche que nous avions entendu faire à ce livre, reproche accusant Henri Massis de nous avoir donné une définition trop large de cet Orient dont il nous déclarait déjà menacés. Cet Orient était la Chine. Il était l'Inde de Gandhi. Il était la Russie de Tolstoï et aussi celle de Lénine. Il était même une partie de l'Allemagne. C'était là, disait-on, un continent intellectuel, politique et moral de contours beaucoup trop étendus, puisqu'il commençait à quelques centaines de kilomètres du Rhin et ne s'arrêtait qu'aux plus lointains rivages du Pacifique... Il nous faut bien reconnaître, aujourd'hui, que ce continent a pris singulièrement forme et tournure depuis les premières éditions du livre qui le définissait. L'Orient surétendu dont M. Henri Massis décelait, dès 1927, l'unité de poussée, d'intention et de sentiment, sous les découpages géographiques qui nous la cachaient encore, cet Orient a maintenant très exactement occupé les surfaces terrestres que l'auteur de la *Défense de l'Occident* lui attribuait par avance. Nous n'avons plus le droit d'ergoter. Tout se passe comme si une sorte d'inondation d'un Orient russo-germano-asiatique s'était produite sur le monde, et ne se fût arrêtée, pour quelques jours au moins, qu'aux frontières même que la prévision de M. Henri Massis lui avait fixées.

Une fois que des choses de cet ordre sont arrivées, il paraît tout naturel de les avoir attendues. Tant qu'elles ne s'étaient pas produites, les beaux esprits mettaient leur vanité à nier qu'elles pussent survenir. Rendons pleine justice à notre auteur. Dans ce déclin de l'Occident qui risque de marquer pour l'histoire la fin du second millénaire de l'ère chrétienne, il s'est inscrit dans la très petite cohorte de ceux qui ont su vers quoi ils allaient. Il cite lui-même plusieurs de ses précurseurs ou collègues en clairvoyance. Il y a là l'esquisse d'un chapitre bien curieux de l'histoire des idées. Comment ces avertissements si forts et si fermes, n'ont-ils jamais suscité autre chose qu'un intérêt passager, lors même qu'il était vif ? Les historiens d'un lointain avenir auront beaucoup de mal à se l'expliquer, et à nous-même la raison n'en est pas claire. Le fait demeure de l'allure somnambulesque de l'humanité extrême-occidentale durant le siècle dont il est au moins permis de penser qu'il précède sa subversion. Dieu est un grand metteur en scène et notre marche à l'abîme est du beau cinéma.

Ce n'est pas là cependant un spectacle très distrayant et le livre de M. Massis, qui décrit l'accélération de notre probable suicide, n'est pas non plus d'une lecture égayante. Il avait déjà analysé une certaine menace asiatique. Il avait précisé la nature de la menace russe. *L'Occident et son destin* nous rappelle tout cela, mais il insiste aussi maintenant sur la menace américaine, laquelle se conjugue avec les deux précédentes, dans l'espoir de les mieux contenir en les surexcitant. Nous voilà bien lotis.

M. Massis pourtant, ne veut pas désespérer et même, très évidemment, par toutes les fibres de son être, il ne le peut pas. C'est là l'originalité et nous n'hésitons pas à l'écrire, la grandeur vraie de ce livre.

Henri Massis se refuse à déchirer le pacte social et accepte la communauté humaine à laquelle il appartient. Il ne s'en dissimule ni les limitations, ni, à certaines heures, le poids fort lourd. Il discerne cependant, à la fois la part d'Absolu qui s'est incorporé à cette communauté et les liens innombrables qui l'unissent lui-même à celle-ci. De tels liens, l'individu ne saurait rêver de les rompre ou de les renier sans sombrer dans un néant pire qu'un suicide. C'est une vieille leçon, c'est à peu près celle de la prosopopée des « Lois » dans le *Criton*. Elle est retrouvée ici dans l'élan et le rythme d'une méditation personnelle.

Au-delà des faits caractéristiques, des citations suggestives, de la riche bibliographie qui court au bas des pages, au-delà même des vues politiques, des prévisions ou des avertissements, l'affirmation capitale que suggère ce livre est bien celle de l'enchevêtrement de l'Absolu dans le tissu de nos vies, enchevêtrement si étroit et tissu si serré que toute tentative pour en dégager les seuls fils d'or briserait aussi bien ces fils que la trame plus grossière à laquelle ils sont unis.

Nous sommes précisément aujourd'hui, au cœur même d'une telle tentative. Beaucoup des fils d'or qu'on a voulu dégager sont tombés en poussière, comme de leur côté les fils de chanvre auxquels ils étaient liés. Il ne reste plus grand-chose du merveilleux tissu. Ceux qui, comme M. Massis, luttent encore pour en sauvegarder le motif central, permettront peut-être à des générations plus courageuses que les nôtres de reconstituer et tisser à nouveau cette grande tapisserie qu'était la civilisation d'Occident. M. Massis leur aura donné des raisons de vivre et de mourir, ce qui est la même chose. Il n'est pas exclu qu'il soit compris. Sous le frémissement de l'inquiétude la mieux motivée, ce livre veut offrir, et offre en vérité, un immense recours.

(Édit. Grasset.) François Leger.

RAYMOND-L. GARTHOFF : LA DOCTRINE MILITAIRE SOVIÉTIQUE.

L'Armée Rouge fut fondée par le décret du 12 janvier 1918, mais elle acquit une existence réelle le 23 février 1918, date qui est l'anniversaire des forces armées soviétiques. C'est le 10 janvier 1918 qu'une résolution du Soviet réclama la création d'une armée régulière pour remplacer les corps des francs-tireurs et de partisans.

A peine les premières casernes étaient-elles organisées qu'une controverse passionnée se déclenche sur la doctrine militaire, sur le caractère de classe de la nouvelle armée, sur les rapports entre le commandement militaire et le Parti Communiste, etc... Il fallait résoudre d'urgence quelques problèmes d'importance primordiale pour la nouvelle armée soviétique et partant pour le jeune Etat. Raymond L. Garthoff les énumère :

1° Etait-il préférable de donner aux unités de l'armée un commandement double (commissaires politiques et chefs militaires) ou unique ?

2° Fallait-il autoriser les anciens officiers tsaristes, volontaires ou enrôlés de force, à rester dans l'Armée Rouge ?

3° La discipline devait-elle être imposée ou librement consentie ?

4° L'armée devait-elle constituer une armée régulière ou une milice de partisans ? etc...

Des dissensions surgirent sur la théorie militaire entre Frounzé, Goussev et Toukhatchevski, d'une part, et Trotsky, d'autre part, les premiers considérant la nouvelle armée *prolétarienne* comme instrument de guerre *longue, opiniâtre, désespérée contre la bourgeoisie,* alors que Trotsky considérait qu'il fallait organiser l'Armée Rouge comme n'importe quelle armée régulière avec, toutefois, un commandement double. Commissaire du Peuple à la Guerre, Président du Comité Militaire Révolutionnaire, il fut proclamé *Chef et Organisateur de l'Armée Rouge* (1). Aussi Trotsky imposa-t-il aux autorités soviétiques l'incorporation de nombreux officiers supérieurs dans la nouvelle armée, mais leurs prérogatives devaient se limiter à des tâches strictement tactiques. En effet, les officiers et généraux de l'armée tsariste furent contrôlés par les *commissaires politiques,* évidemment tous communistes. Selon les paroles mêmes de Trotsky, les officiers devaient commander *sous la menace d'une balle au pied* — formule très en vogue pendant les premiers temps de la révolution.

Un décret du 6 avril 1918 définit le rôle des commissaires politiques. Leur mission consistait à déterminer dans quelle mesure on pouvait faire confiance, du point de vue politique, aux anciens officiers tsaristes occupant une place de premier rang dans le commandement de l'Armée Rouge et s'assurer de leur loyalisme. Des éléments contre-révolutionnaires existaient parmi eux et il était indispensable d'empêcher que des *erreurs* militaires grossières, capables de faire le jeu de l'ennemi, ne fussent commises.

L'auteur de *la Doctrine militaire soviétique* nous dit qu'en 1925 (c'est-à-dire après la chute de Trotsky) les commissaires politiques furent subordonnés aux commandants des unités ; ils furent rétablis lors des purges en 1937 à l'époque où l'ancien chef du Département politique, Gamarnik, aujourd'hui réhabilité, s'est suicidé. En 1942, ils devinrent les égaux des chefs militaires : ils furent déchus à nouveau lors de la bataille de Stalingrad en octobre 1942. Dans sa brochure intitulée : *Nos dissensions dans l'affaire militaire,* brochure publiée en 1925 — Goussev consacre le dernier chapitre aux rapports entre le Parti Communiste et l'Armée Rouge et attaque violemment Trotsky. Un seul homme, dit-il, ne doit pas être chef et organisateur de l'armée, mais ces fonctions appartiennent au Parti par l'intermédiaire des organes politiques de l'armée (sections politiques, appareils politiques des commissaires, cellules communistes dans les unités). Il accuse Trotsky de régner par la terreur et il cite, preuve à l'appui, des ordres de Trotsky exigeant l'exécution de tel ou tel autre officier. Il reproche à Trotsky d'avoir négligé l'organisation du ravitaillement de l'armée contrainte de s'approvisionner sur place, de s'être inspiré de la guerre des partisans, d'avoir créé un *système de panique organisée,* grâce aux ordres contradictoires ou impossibles à exécuter. Enfin Goussev accuse Trotsky de substituer l'agitation à l'organisation. Il est grand dommage

---

(1) Voir le paragraphe 41 du projet du statut politique de l'Armée et de la Flotte rouges.

que Garthoff ne signale pas tous ces griefs qui paraissent justifiés et qui ont déterminé la chute de Trotsky en tant que chef de l'Armée Rouge, de 1918 à 1925. (1)

Tout porte à croire que les forces armées soviétiques passèrent par deux périodes : la première s'inspirait de l'expérience de la guerre de partisans (discipline rigoureuse mais aveugle, ravitaillement sur place, manque de cohésion entre les diverses unités, chaos) et comptait sur l'appui actif de la population. En somme cette conception militaire de Trotsky était optimiste et elle mena tout droit à la défaite en Pologne en 1920.

L'Armée Rouge de la première période présentait un aspect curieux ; elle était la synthèse d'une formation militaire d'avant Pierre le Grand, de celle de partisans et de l'idéologie marxiste. Chose étrange, l'Armée Rouge de la première période prit l'aspect d'une organisation militaire slavophile et marxiste à la fois : d'une part l'activité des partisans dont la tradition remonte aux révoltes de Stenka Razine et d'Emélian Pougatchov (deux chefs de la révolte populaire du XVIIIe siècle), d'autre part une doctrine militaire moderne qui se réclamait de Marx, d'Engels et de Lénine. Ce n'était pas un hasard si l'uniforme des premiers soldats rouges fut calqué sur celui des guerriers russes du XIIIe siècle et notamment les casques à pointe. Les gradés se reconnaissaient selon les losanges à la boutonnière, les épaulettes ne furent introduites qu'au cours de la dernière guerre.

La deuxième période de l'Armée Rouge présente une synthèse du marxisme et de la doctrine impériale russe. Cette armée est l'œuvre de Frounzé et surtout de Toukhatchevski qui avait en horreur les partisans dont il jugeait l'activité néfaste et démoralisatrice. L'Armée Rouge et le pays tout entier se réclament à présent de Pierre le Grand, de Koutouzov et tout particulièrement de Souvorov. Quant à l'influence étrangère, la *Pravda* de 1937 écrit, à l'occasion de l'anniversaire de l'Armée Rouge : *Dans nos écoles militaires on étudie Clausevitz, Moltke, Schlieffer et Ludendorff*. Parmi les auteurs étrangers récents deux furent particulièrement connus avant la dernière guerre : Fuller et Douhet. La guerre des chars amena l'Ecole Militaire russe à étudier les théories de Hardt, de De Gaulle et de Gouderian.

La doctrine militaire marxiste, elle, se basait dès le premier jour de la révolution sur les écrits de Marx, d'Engels et de Lénine dont l'admiration devant les théories d'un militaire allemand du XIXe siècle fut sans bornes. J'ai nommé Clausewitz. La pensée de Clausewitz que *la guerre n'est autre chose qu'un prolongement de la politique avec d'autres moyens*, reste jusqu'à présent l'idée maîtresse des dirigeants soviétiques. L'influence de Clausewitz s'exerçait non seulement sur les marxistes soviétiques, mais aussi sur les chefs militaires ralliés au régime. Ainsi Boris Chapochnikov, chef d'état-major de 1932 à 1942, dans son ouvrage sur *le Cerveau de l'armée* rend hommage à Clausewitz et parle de lui comme d'un *grand philosophe de la guerre*. Le seul chef bolcheviste qui jugea Clausewitz, périmé était Staline. Cependant Staline reprenait

---

(1) S. Gousev : *Comment s'armait la Révolution*, recueil *Pour le Léninisme*, Moscou 1925.

l'idée de la guerre comme continuation de la politique et nombre d'idées puisées dans l'ouvrage de Clausewitz, *Sur la Guerre*, figurent dans les revues militaires soviétiques sous le nom de *Science militaire stalinienne*. Raymond L. Garthoff émet l'hypothèse que Staline condamna Clausewitz, car il ne supportait pas la popularité et le respect dans lequel on tenait le célèbre théoricien de la guerre. Aussi Vorochilov qui, encore en 1939, qualifiait Clausewitz de *penseur et écrivain militaire classique*, dut-il ensuite passer son nom sous silence.

Nous n'allons pas entrer dans les détails des questions purement militaires exposées dans l'ouvrage fondamental de Raymond L. Garthoff : le troisième partie de *la Doctrine militaire soviétique* ne peut intéresser que des spécialistes ou des militaires car, tout entière, elle est consacrée à la doctrine soviétique sur l'emploi opérationnel et tactique des armes. Aussi l'auteur fit-il le résumé de son ouvrage dans *Military Review* de mars 1955 où, en une dizaine de pages, il exprime l'essentiel de la doctrine militaire soviétique.

Dans l'*Annexe 2* de son ouvrage, Garthoff nous expose les terribles défaites subies par l'Armée Rouge au cours des premiers jours de l'invasion allemande, catastrophe à laquelle Staline ne croyait pas malgré l'avertissement de Churchill et les révélations de son propre service de renseignements. Cette méfiance de Staline coûta très cher à l'U. R. S. S. en hommes et en matériel. L'auteur a raison d'affirmer que les échecs du début de la guerre sont dus à la surprise et non au recul organisé et prémédité. Cette affirmation de Garthoff revêt une importance toute particulière lorsqu'on sait qu'après le XXe Congrès du Parti Communiste soviétique, les historiens russes en parlent en termes identiques dans la revue de Moscou : *Problèmes de l'Histoire*.

En résumé, l'ouvrage de Garthoff doit être lu par tous ceux qui s'intéressent à l'U. R. S. S. ; il est objectif, bien documenté, les matériaux et les témoignages sont souvent de première main. Une seule lacune cependant : l'auteur n'analyse pas la conception marxiste de la guerre, celle qui reconnaît l'existence de deux sortes de conflits armés : la guerre juste et la guerre injuste, la première étant une guerre de libération et la seconde une guerre de rapine et de conquête.

A l'heure actuelle, il est important de savoir comment l'U R. S. S. concilie sa politique de la coexistence pacifique avec la théorie marxiste selon laquelle la guerre est inhérente au capitalisme.

(Édit. Plon.) BENJAMIN GORIELY.

PAUL JURY : JOURNAL D'UN PRÊTRE.

Ce livre aurait dû faire du bruit. Il n'en a pas fait. Par la faute de ceux qui n'ont pas voulu en parler ? Peut-être. Surtout, me semble-t-il, parce que cet ouvrage est ambigu.

Paul Jury attaque l'Eglise. Sur le point précis de la vie sacerdotale. Le prêtre, affirme-t-il, est diminué dans sa personne par le vœu de célibat. La lutte qu'il doit mener contre la nature l'écrase, l'engage sur les voies de l'hypocrisie et du vice. Secondement, le recrutement des

prêtres parmi de tout jeunes enfants, et souvent avec la complicité des mères, est malhonnête et frauduleux. Troisièmement, l'éducation du prêtre n'est ni soignée ni moderne. Sa science se limite à une *affaire de mémoire. Où sont les études psychologiques du prêtre ?*

De là, Paul Jury aboutit à des affirmations comme celles-ci : *Les prêtres entretiennent la faiblesse d'esprit. A force d'étudier le christianisme et de vivre avec les chrétiens, je me suis aperçu que le christianisme était faux, que rien n'était plus vain que d'être chrétien, que rien n'était même plus dangereux. Il faut reprendre la Réforme, l'amplifier, la terminer en lui donnant le caractère d'une religion pleinement rationaliste.* Ou bien cette boutade gênante : *L'administration est fatale ; il fallait y pourvoir et c'est à quoi Jésus n'a pas pensé. Mais à quoi a-t-il pensé ?*

Paul Jury va fort, trop fort. On voit mal comment il passe de la critique de l'administration, comme il dit, à la négation de la doctrine. On soupçonne qu'en ce qui concerne la vie intime des prêtres, il généralise abusivement à partir de cas, sans doute nombreux, mais particuliers. J'ajouterais qu'il est bien pressé de conclure de la vie sexuelle anormale du prêtre à la condamnation de la fonction sacerdotale.

Son réformisme mettrait-il tout par terre ?

Non. Tout d'abord pour cette raison que Paul Jury (pourtant athée ?) n'a jamais quitté la robe. La préface nous l'apprend. Secondement, il s'imagine naïvement qu'il suffirait d'accepter le mariage du prêtre pour qu'ordre et santé réapparaissent dans l'Eglise. *Il faut arriver à ce qu'une femme épouse un prêtre comme elle épouse un médecin, un architecte, un homme du monde distingué. C'est le cas aujourd'hui de toute femme qui en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, épouse un pasteur.* Le confort dans le protestantisme ! J'avoue que je n'y crois guère. La vocation sacerdotale ou pastorale n'est pas qu'une question d'état civil. Il y aurait bien d'autres problèmes à résoudre dont Paul Jury, éclairé pourtant par une vie entière passée au sein de l'Eglise, ne nous dit rien. En psychanalyste qu'il est, il élucide peu de mystères — et surtout pas ceux de la religion. Par contre, il abonde en formules banales, héritées du freudisme. *Le prêtre répond, dans l'ordre masculin, à ce qu'est chez les femmes, la femme frigide.* Ou bien : *La vie sacerdotale, apothéose du masochisme.* Je devine enfin un doute lancinant au plus profond de son état de révolte. Doute qui s'exprime par ce mot (magnifique) de Barrès : *Tout ce qui est perdu par la foi n'est pas toujours gagné par la raison.* De là à conclure, en sceptique résigné, que l'Eglise *fait au mieux*, il n'y a qu'un pas. *La foi catholique se nourrit de superstitions, mais les filtre. Elle décante l'inconscient, elle pousse l'homme à monter...*

Il semblerait en conclusion que ce *Journal d'un Prêtre* — le titre est juste — exposerait le cas personnel de Paul Jury, mais malheureusement sous la forme d'une ébauche de traité. L'auteur y est sans cesse au-dessous de son sujet, ce qui veut dire que, prenant des notes et s'indignant, il explique le supérieur par l'inférieur. Il utilise la psychanalyse à des fins primaires. Il y a longtemps que ce qu'elle contenait d'explosif et de prometteur pour l'homme nous paraît caduc. Je doute d'ailleurs que la psychanalyse soit une bonne arme d'attaque contre la religion. D'où le curieux ménage que font ensemble, dans ce livre, bon sens (réel), rationalisme (un peu trop à la Renan) et obsession de la sexualité (le bonheur par le défoulement !). En fin de compte, tout cela a une

odeur d'anachronisme. Jury ne peut être classé ni parmi les ennemis actuels et virulents de l'Eglise, ni parmi les tenants d'un catholicisme progressif. Destin type du réformiste ?

(Édit. Gallimard.) GEORGES PIROUÉ.

PAUL SÉRANT : AU SEUIL DE L'ÉSOTÉRISME.

La critique, prompte à saisir l'accessoire, s'est étonnée que le nouveau livre de M. Paul Sérant, premier titre de la nouvelle collection « Correspondances » dirigée par Raymond Abellio, fût précédé d'une préface où celui-ci ne dissimulait pas les réserves que lui inspirait l'étude de son collaborateur. Il n'y a rien là, nous semble-t-il, qui doive surprendre, et moins encore gêner ou divertir. Admirons plutôt l'eclectisme de M. Abellio, de bon augure pour l'avenir de sa collection, et sa franchise ; louons aussi l'élégance de Paul Sérant qui consentit à ce que le lecteur trouvât, aux premières pages du volume, une critique de son travail. M. Abellio et M. Sérant sont l'un et l'autre des chercheurs sincères et consciencieux, j'allais écrire scrupuleux, trop avertis des risques de leur entreprise pour ne pas répudier toute arrogance : la succession de la préface du premier et de l'essai du second ne signifie pas autre chose.

Sur le fond de la querelle qui oppose Abellio et Sérant, nous suspendrons notre jugement. Les trente pages de Raymond Abellio ne sont en effet que l'esquisse, voire l'annonce d'un traité philosophique encore inédit. Abellio reproche à Sérant de n'avoir pas compris que la phénoménologie de Husserl permettait seule la construction d'un ésotérisme moderne. Plusieurs objections viennent aussitôt à l'esprit, contre le rôle inattendu attribué à Husserl et contre la notion même d'ésotérisme moderne ; avant de discuter sa thèse, l'exposer et la défendre de la manière convenable.

Mais retenons de cette querelle, ou plutôt de ce dialogue, ce qui aidera à préciser la position et le but de Paul Sérant. Sérant, contrairement à Abellio, n'est point du tout certain d'avoir trouvé la voie unique — ou la voie présentement majeure — de la connaissance ésotérique. Son étude est inspirée par un libéralisme — très éloigné de tout syncrétisme, ne nous y trompons pas — qui l'incite à dégager le dénominateur commun des doctrines traditionnelles et à définir ainsi l'essence de l'ésotérisme. M. Sérant veut donc offrir le fruit d'une enquête pour laquelle ne pouvaient manquer de l'intéresser son cœur, son intelligence et son âme. C'est le propre de l'ésotérisme d'interdire envers lui-même toute indifférence. Son souci n'est-il pas celui de la vérité salvatrice et libératrice, dont les efforts des historicismes contemporains proclament l'urgence et traduisent la nostalgie ?

Deux étapes au moins de la recherche de M. Sérant nous sont connues par ses précédents ouvrages : dans *le Meurtre rituel* est mis en scène un chaman énigmatique en qui Louis Pauwels a décelé plusieurs traits

de Georges Gurdjieff ; le second livre de Sérant expose et examine la doctrine de *René Guénon* ; il se termine — on nous pardonnera de le rappeler au passage — sur quelques pages d'une extrême densité dont il faut recommander la méditation.

On apprécierait mal le nouveau livre, où ces influences se retrouvent, si on y cherchait, en négligeant l'avertissement du titre, un exposé dogmatique de l'ésotérisme. (Une semblable construction est-elle d'ailleurs concevable ?) Mais il faut y voir le récit d'un voyage qui a précisément mené Paul Sérant « au seuil de l'ésotérisme », qui l'a convaincu, comme il approchait du temple, de sa réalité d'abord, puis de sa situation centrale. Paul Sérant se propose de décrire son chemin et de nous conduire, signalant heureusement les impasses et les faux raccourcis ; il prétend d'autant moins nous introduire dans le temple qu'il n'affirme pas y avoir pénétré lui-même, mais qu'il en a suffisamment considéré les accès pour savoir que les mots et les raisonnements, que l'expérience d'autrui ne sauraient suppléer une certaine intuition, une certaine expérience personnelle.

Pour le même motif, le lecteur de Paul Sérant ne devra pas conférer une valeur universelle que l'auteur lui-même ne leur prête pas, mais recevoir comme un témoignage individuel les passages voués à des sectes ou à des systèmes aberrants et surtout les réflexions politiques qui « engagent » l'ésotérisme dans l'actualité sociale d'une manière et selon une orientation assurément discutables.

En bref, qu'a voulu faire M. Sérant ? Ceci, sans doute : tracer le panorama du domaine où s'élève l'édifice ésotérique, évoquer les lignes extérieures de ce dernier, en reconnaître et en communiquer l'attrait, montrer le sens et la légitimité de cette séduction. Telles sont, semble-t-il, les limites du livre de M. Paul Sérant enfin, règle générale quoique non formulée, ne parler que de ce qu'il connaît bien, comme il le connaît. Limites nécessaires, admises comme telles par l'auteur, que la lecture du livre obligera son compagnon de route à admettre aussi ; et ce bénéfice du lecteur ne sera pas le moindre. Si l'on observe donc ce que pouvait faire M. Sérant et ce qu'il a voulu faire, on constate que son propos a très exactement suivi la mesure de ses possibilités et qu'il l'a fort bien réalisé. C'est une introduction ; elle pose les problèmes, comme on était en droit de l'attendre, et elle les pose — au moins, les suggère — bien. Si des questions fondamentales semblent traitées sommairement — par exemple, en quel sens y a-t-il un ésotérisme chrétien — c'est qu'il eût fallu un volume entier pour les aborder de plain-pied. Mais M. Sérant, chaque fois désigne les difficultés, attire sur elles, par ses silences mêmes, l'attention du lecteur. Le but de M. Sérant n'est-il pas ainsi atteint ?

Dans le premier chapitre, Paul Sérant s'adresse à Bernard Grasset qui lui avait demandé : lorsque vous parlez d'ésotérisme, qu'est-ce que vous entendez exactement ? et lui déclare : mon essai est ma réponse à votre question. Ainsi apparaît la destination du livre. Ne doutons point que Bernard Grasset ne soit finalement éclairé et avec lui les lecteurs nombreux de ce guide utile.

(Édit. Grasset.) ROBERT AMADOU.

PAUL LÉAUTAUD : LETTRES A MA MÈRE.

Les faits matériels sont d'une parfaite simplicité, d'une cruauté égale.

Firmin Léautaud, souffleur à la Comédie-Française, et Jeanne Forestier, actrice, ont un enfant naturel en 1872 : Paul. Ils le mettent d'abord en nourrice, puis son père le reprend. Le petit Paul, élevé par une vieille bonne, ne voit sa mère que de loin en loin. Il est âgé de 10 ans quand elle le reçoit au lit, dans un hôtel du passage Laferrière : il est troublé. Il associera toujours, désormais, sa mère et ce trouble...

Pendant vingt ans, ils ne se voient plus. Puis, à l'occasion d'un décès, en 1901, ils se retrouvent à Calais. Jeanne Forestier, désormais femme mariée, mère de famille, bourgeoise de Genève, est toujours fraîche, toujours coquette. Elle feint d'abord de ne pas savoir que ce grand garçon taciturne est son fils, puis elle lui avoue : *Paul, je sais qui vous êtes...* Et pourtant, elle continue avec lui le jeu d'une conversation imperceptiblement équivoque.

Une dernière fois, il la revoit, à la gare de Lyon, il lui offre des violettes... Après cet adieu qu'ils ne savent pas définitif, la mère et le fils échangent une correspondance passionnée, qui dure quelques mois. Une brouille assez mystérieuse éclate entre eux. Et désormais, pendant douze années, la mère ne donnera plus signe de vie au fils, malgré l'effort de réconciliation que celui-ci tentera souvent.

Tels sont les faits, dans leur nudité. Mais autour d'eux règne une *aura* trouble, une marge de douloureux mystère. Dans quelle mesure l'amour du fils fut-il impur ? Dans quelle mesure l'amour de la mère fut-il sincère ? Les deux questions suffisent à poser le problème sous son éclairage le plus vrai, celui d'une histoire d'amour, qui, si elle ne fut pas incestueuse, ne relève en tout cas d'aucun critère moral, familial, ni social. Plus volontiers encore, j'appellerais cette histoire d'amour, celle d'une frustration d'amour, ce qui la replace sur son double plan, filial et sensuel, et permet de comprendre bien des traits, dans le caractère de l'auteur du *Petit Ami*.

Il semble que ce soit, et de beaucoup, l'élément affectif qui domine dans cette frustration. Pourquoi relever, mettre en évidence, quelques notations gênantes dans le genre de celle-ci : *Et quand je lui disais : Maman, c'était un peu avec le ton de Jean-Jacques à l'égard de Mme de Warens...* ? Certes l'équivoque, hélas ! existe. Elle commence au chevet même de la tante de Léautaud, Fanny, la propre sœur de sa mère, qui l'avait en partie élevé. Mais il faut reconnaître que le destin s'en est mêlé : on disait qu'il a voulu présenter en deux images contradictoires le visage double de la mère : d'un côté, le dévouement, le sacrifice, — et la mort, sous l'aspect de la pauvre Fanny. De l'autre, le mythe d'une mère éternellement jeune, sous la forme de cette charmante et pâle femme en noir, la veille encore presque inconnue de son fils.

Pourtant ce qui domine dans les *Lettres à ma mère*, publiées et présentées par Mme Marie Dormoy, c'est un désir de tendresse aussi fou que celui des chiens qu'aimait Léautaud, c'est la nostalgie du sein maternel, au sens psychanalytique du mot : *Quand je vous ai revue, quand vous m'avez embrassé, quand vous m'avez permis de vous écrire et fait espérer une lettre de temps à autre, il m'a semblé que j'allais vivre*

d'une autre façon, que quelque chose de nouveau, de meilleur, de très doux commençait pour moi.

Lui-même voyait clair dans son cas, — qui écrivait à sa mère en 1907 dans une de ces lettres sans espoir de réponse — où il consolait sa solitude par l'illusion d'un dialogue : *Ce que je voudrais de vous, c'est trop beau et vous ne pourriez plus me le donner, je le sais trop hélas ! car ce que je voudrais de vous, ce serait une pensée de tendresse, une parole de la mère à son enfant, un mot qui me montre que quelquefois tout de même vous pensez à moi. Déjà trente-six ans que je vis sans vous ! Vous êtes vous jamais demandé quelle sorte d'esprit cette solitude avait pu me faire, quelles réflexions avaient pu être les miennes ? Je vous devrai beaucoup de ce que je suis, vous savez, et des gens ont eu leur mère auprès d'eux qui ne lui doivent pas autant que je dois à votre éternelle absence.*

On ne peut pas mieux définir, ni exposer le mécanisme de la frustration : sentiment d'une injustice, reproche refoulé, — et classique *surcompensation* finale : *Et des gens ont eu leur mère auprès d'eux qui ne lui doivent pas autant que je dois à votre éternelle absence...*

Ne nous étonnons donc pas que le style soit souvent puéril, avec des accents de complainte enfantine : « *Et surtout, ce qui n'est pas gentil, c'est de me dire* « *vous* » *durant presque toute votre lettre. Vilaine maman, allez, qui m'écrit comme à un monsieur, alors que moi, quand je pense à elle, je voudrais être dans ses bras comme encore un petit garçon. Vous ne le ferez plus, n'est-ce pas ?* On pense aussi au joli mot de Bonaparte, à Joséphine qui l'avait vouvoyé : *Vous toi-même !*

Des réponses de Jeanne Forestier, devenue Mme T. ; il est difficile de parler équitablement. Sur toutes plane l'ombre du doute qu'elle-même, cruellement, lucidement, a voulu faire planer, en écrivant dans sa dernière lettre après leur brouille : *Je ne vous en veux même pas, vous m'êtes si indifférent ; j'aurais pu, si vous aviez été plus adroit et plus patient, me laisser aller à vous aimer, je vous ai fait l'aumône de vous le faire croire, ce qui était encore trop.* Quelles qu'aient été les raisons de la rupture, rien ne peut excuser la femme qui écrit à son fils : *Je vous ai abandonné tout bébé dites-vous ? Comme j'aurais bien fait si cela était vrai !*

Il n'y a peut-être pas, dans la vie et dans la littérature, une malédiction pire que celle-là, et il faut beaucoup pardonner à celui qui en fut victime, et en garda toujours la trace douloureuse, comme le prouvent maints passages de son Journal. En 1915, par exemple, il écrivait encore : *J'ai eu cet après-midi l'idée de regarder ce que j'appelle la* Correspondance Paris-Genève (1), *les lettres que nous nous sommes écrites, ma mère et moi, après notre entrevue de Calais... Aujourd'hui, après plus de dix ans, l'une de ces lettres m'a fait fondre en larmes, et sangloter pour de bon pendant quelques minutes. Douloureuses choses, qui sont passées, auxquelles je ne pense plus guère, dont je ris même au besoin, mais qui sont restées au plus profond de moi. Oui, c'est bien une drôle d'histoire...*

Une drôle d'histoire ? Sans doute. Mais qui engage toute une vie. Et c'est la mélancolie, l'amertume d'une vie entière, qui se dissimulent pudiquement sous l'humour de cette conclusion, volontairement légère : *Oui, c'est bien une drôle d'histoire.*

(Édit. du Mercure de France.) GENEVIÈVE GENNARI.

(1) Paul Léautaud gardait le double de toutes les lettres qu'il envoyait à sa mère.

IV

LES ROMANS

ANDRÉ FRAIGNEAU : L'AMOUR VAGABOND.

Dès son premier livre, dès ce bref Val de Grâce *qui est resté pour beaucoup comme un secret éblouissant, André Fraigneau avait choisi de romancer la vie, c'est-à-dire de mettre en valeur sa grâce et son plaisir. Grâce et plaisir, voilà des mots qui savent affronter le temps, les modes. Après une longue éclipse, ils retrouvent aujourd'hui leur droit à l'existence. Dans* l'Amour Vagabond, *la grâce et le plaisir rendus à eux-mêmes n'ont pas le triomphe modeste : ils éclatent avec ce rien d'insolence et ce beaucoup d'exaltation frémissante qui parcourent toute l'œuvre d'André Fraigneau. On n'y retrouve pas les personnages des* Etonnements de Guillaume Francœur, *mais Cynthia qui pourrait être la jeune sœur de Guillaume, mais Thierry un gentil tout-fou un peu cousin des délicieux* Enfants de Venise.

Ce roman est une course éperdue, une brisante recherche de ces sources auxquelles l'auteur a toujours bu : l'Italie, la Grèce. Pour Fraigneau, il n'y a d'amour, de sensibilité, de révélation qu'au bord de la Méditerranée. C'est là une éthique à laquelle ses lecteurs ont souscrit dès le premier de ses livres parce qu'il a le ton qui emporte l'adhésion, ce style sec et brillant dont Chardonne dit qu'il a « de l'esprit et fait sourire de bonheur ».

L'Amour Vagabond *est un roman voluptueux, de cette volupté qui n'est pas que sexuelle, mais se cache aussi dans le goût d'un melon mordu à pleines dents au bord d'une plage, dans la chaude lumière d'un Titien. Est-ce trop dire aussi que c'est un roman de la tendresse, la plus grande victoire qu'une femme puisse remporter sur le désir d'un homme trop jeune qui veut brûler les étapes. Parmi les héroïnes de roman, Cynthia ne comptera peut-être pas parmi les plus pathétiques ou les plus attendrissantes, cependant nous savons que cette jeune femme au beau corps mûri par le soleil est, sans doute, la plus civilisée, une des très rares créatures à savoir prononcer avec une nuance de gourmandise dans la voix les mots magiques : « Je suis heureuse. »*

(Édit. Plon.) MICHEL DÉON.

FRANCE ERMIN : LES BEAUX DÉPARTS.

Lawrence appelle le peuple juif : « Le peuple des beaux départs ». Il ne s'agit dans ce roman ni d'une histoire juive, ni à vrai dire de celle d'un personnage de race. Il n'y est en somme question que d'un seul départ, qui paraît assez beau au seul personnage sympathique du récit : cette Claire, égarée dans un milieu qui n'est pas à sa taille, je veux dire trop compliqué et pervers pour la simplicité, j'allais dire l'innocence, de sa nature et de son éducation.

***

Une jeune femme, qu'on imagine jolie, peut-être blonde, d'une joliesse un peu frêle, alanguie, a quitté à Bruxelles un mari qui n'est plus pour elle qu'un ami, et André, personnage qui ne paraît que comme figurant, à peine un peu plus, et qu'elle croit aimer encore, bien qu'elle le soupçonne d'infidélité. Claire est venue chercher à Paris en même temps qu'un dérivatif, un motif de décision sentimentale : si elle s'éprend d'un autre homme dans cette ville, c'est preuve que son sentiment pour André était mourant.

Deux très jeunes gens qu'elle rencontre, Philippe et Jacques, s'éprennent de la jeune femme qui ne se montre pas insensible. C'est Philippe qui l'emporte, sans beaucoup de peine. Claire s'est montrée d'une prise facile. C'est une sensuelle, mais qui ne manque pas de cœur et même d'une sorte de sensibilité maternelle qui la pousse vers ce très jeune homme, cet étudiant, qui n'a pas vingt ans. Elle en a certes dix de plus que lui. Mais Philippe se découvre vite : c'est un caractère indépendant ; il déclare que l'amour physique ne compte guère pour lui. Il s'en suivra de nombreux et brefs conflits entre cette femme sensible aux plaisirs de la chair et cet adolescent nerveux, versatile, et, on le verra bientôt, assez pervers. Ces conflits se résoudront par quelques voyages de Claire à Bruxelles, question de respirer un autre air, de se ressaisir. André, qu'elle reverra, lui donnera quelques conseils profitables.

Un jour, Philippe lui propose de l'accompagner en Espagne. Jacques sera du voyage, mais ils ne partiront pas tous trois ensemble. Le voyage se passera et se terminera assez mal : l'argent manque et les sautes d'humeur de Philippe se multiplient.

Rentrée à Paris, il se produit un petit coup de théâtre : Philippe lui écrit qu'il a décidé d'entrer au cloître : sa vie de bâton de chaise le dégoûte. Claire s'en trouve décontenancée, et même navrée, car elle s'est attachée à ce mauvais garçon, un peu « enfant terrible ». Mais enfin, puisqu'il veut s'amender... Elle-même songe un instant à renouer avec son mari. Quand un nouveau petit coup de théâtre se produit : elle apprend que la lettre de Philippe n'était qu'un coup monté avec quelques camarades pour se moquer de Claire, femme trop crédule, faible et sans perversité, qualité maîtresse exigée par ces adolescents joueurs d'âmes.

Claire, enfin « éclairée », se consolera avec Jacques.

Ce court roman m'a semblé bien long. C'est parce que l'action manque.

Peut-être faut-il trouver la cause de cette froideur, de ce manque de pouvoir d'accrochage, de ce gris, dans l'absence de style. On ne sait si l'auteur l'a voulu ainsi.

Mais je ne veux pas être trop sévère. Quelques îlots de lumière se découvrent : la lettre, toute fictive, mais assez belle, de Philippe, l'émotion, la sorte de panique de Claire; cette espèce d'arrêt de tout ce qui la met devant le suicide. Cela compte.

(Édit. de la Table Ronde.) FRANZ HELLENS.

JACQUES CROISÉ : JEU DE MASSACRE.

Jacques Croisé fait partie de ce petit groupe d'écrivains qui, pour des raisons qui peuvent paraître obscures, mais qui souvent ne tiennent qu'à la hauteur du caractère, au refus de participer aux mesquineries du jeu litté-

raire parisien, n'occupent pas la place qui serait, de droit, la leur dans le monde des lettres. Elle est l'auteur d'une série de beaux livres qui tous soulignent la noblesse de l'homme aux prises avec les drames de la vie contemporaine.

« Une Enfance », récit d'une enfance aux premières années d'abord heureuses, vite jetée dans la révolution russe, livre qui a sûrement sa place, par la pureté du ton et par la fraîcheur des images, au côté de ceux de Tourgueniev et de Tolstoï, parmi les plus vrais témoignages sur la vie russe avant 1917 ; « Europe et Valerius », roman de la drôle de guerre et des débuts de l'armistice, vus par des étrangers, artistes, intellectuels, oisifs, prenant au sérieux Dieu, la France, l'Allemagne, la guerre et l'amour, et se terminant par le départ pour Londres de la jeune héroïne russe « ayant la guerre dans le sang » ; « Sortie de secours », roman de l'émigration russe en Occident, dont les quatre-vingts premières pages — la vie d'une petite colonie d'enfants aux bords du Bosphore après la révolution — sont, à mon sens, admirables, et enfin, « la Parole devient sang », livre qui a précédé immédiatement « Jeu de massacre » et qui en constitue, en fait la première partie, le plus beau roman publié sur le Maroc et sur l'Afrique du Nord depuis très longtemps. Sa lecture, l'an dernier, m'avait transporté. J'y avais retrouvé le Maroc que j'avais tant aimé avant la guerre, et avec le sentiment affreux qui était celui de Jacques Croisé, que tout cela disparaissait sans que nous y puissions rien.

« Jeu de Massacre » est la fin de ce Maroc que tant de Français ont aimé.

Jacques Croisé, dont les livres sont la vérité et la vie même, qui a vu le bien et le mal, les égoïstes et les puissants et les généreux et les humbles, n'idéalise pas ce Maroc-là — les bidonvilles n'étaient pas dans le programme de Lyautey — et les meilleurs représentants de cette amitié franco-marocaine, elle les voit dans des figures originales, puissantes par l'esprit ou par l'amour, mais finalement, elles aussi, excentriques à la société européenne : une assistante sociale vieille fille, un petit fonctionnaire sans influence, un colonel en retraite, un vieux médecin qui mourra à son tour stupidement assassiné dans la violence absurde du terrorisme arabe, une jeune aristocrate aux mœurs libres. Avec le vieux Maroc, c'est la vieille France qui meurt.

« Je resterai ici tant que ce sera humainement possible, » dit Valérie de Monvel qui a succédé à son oncle massacré par des ouvriers qu'il payait mieux que tous les autres propriétaires du bled. Son assistante sociale continue à soigner les pauvres et les malades dans un Maroc que l'anarchie envahit.

Pour celui qui croit en Dieu, quelle bataille est vraiment perdue ?

(Édit. Bernard Grasset.) PIERRE ANDREU.

ANDRÉ BEUCLER : CHARMANTE.

Avec *Charmante,* André Beucler a écrit un livre que le titre ne laisse pas prévoir. Ou bien, il faut donner au mot « charmante » le sens de « charmeuse ». Et même, cela dit, la charmeuse Pauline ne joue dans le roman qu'un rôle lointain. En fait le véritable titre eût été « la Princesse Lointaine »; mais Edmond Rostand s'en est déjà servi.

Le roman de M. Beucler se lit comme un roman policier, d'une série qui serait grise. L'amertume court tout au long de l'enquête que mène un jeune journaliste pour retrouver, à la trace, un diplomate qui s'est volontairement séparé de la société, Richard Jonte. Repéré par le détective improvisé, Richard Jonte ne se fait pas prier pour raconter son histoire. Sa confession forme le centre du livre.

Peut-être est-ce là le point assez délicat du récit, — celui où l'auteur, enfin dans une réalité précise, se trouve en difficulté pour rendre cette confession vraisemblable autant que nécessaire. Le lecteur ressent là un malaise, tant il est vrai que l'art du romancier a des exigences terribles.

Je conseille au lecteur de surmonter ce malaise (pages 123 à 157). Bientôt il sera payé de sa patience, car ces pages, il lui faut cependant les lire (elles sont indispensables à l'intelligence du récit). Dès l'instant où Richard Jonte s'explique sur son cas, il devient intéressant. C'est un homme de la soixantaine, qui se tient pour un raté (il l'est, en effet, socialement, car sa critique de la société dans laquelle il a vécu ne nous convainc pas; son pamphlet reste sans profondeur), et qui n'a pas le courage, en fait, de s'exiler complètement, de disparaître : il garde des contacts avec les impurs. Ainsi sa confession prend tout à coup, vers la fin (pp. 189 et suivantes) une certaine grandeur tragique.

A partir de ce moment, l'attention et le cœur du lecteur sont repris. L'écrivain peut en être fier : son exercice était périlleux. Le dernier chapitre devient émouvant, en dépit d'une accumulation d'événements assez mélodramatiques.

Heureusement, l'émotion est ici de qualité grâce au romancier. La figure de Richard Jonte paraît très humaine : un raté, un homme intelligent, sensible, un homme que la vie n'a pas satisfait. Un malchanceux plutôt, qui aurait pu faire un bon ambassadeur, si le destin lui avait fait rencontrer l'amour.

Voilà le mot-clef de toute existence. Et il me plaît que, par un dénouement symbolique, M. Beucler accorde cette chance au jeune héros détective qui a ouvert l'enquête.

La dernière page est un modèle de fin de roman; le style y compose une ravissante période terminale que n'eût point désavouée Alain Fournier : « Pauline, dans cette matinée, dans ces sensations, était une vision de grâce à la désirer toujours semblable. Et c'est à ce moment, comme je la regardais s'approcher, de plus en plus rayonnante, heureuse aussi de ne pas être seule, seule responsable et troublée, pendant ces heures singulières, car nous savions quel silence régnait dans une chambre du passage de la Main-d'Or, c'est à ce moment que je sentis enfin, pour ma joie et pour la satisfaction de ma conscience, que ce qu'il y avait au fond de plus raisonnable, c'était de partir avec Pauline et de ne jamais la quitter. »

Il y aurait un long commentaire à établir sur cette fin. M. André Beucler a esquissé là une profonde idée : celle de l'alliance nécessaire du cœur et de la raison, l'alliage des idées et des sentiments. A beaucoup d'autres notations, j'ai espéré que j'allais découvrir dans *Charmante* un grand livre d'amour. Je suppose à présent que ce sera sans doute la suite à ce livre qui nous apportera ce plaisir intense.

(Édit. Bernard Grasset.) MAURICE TOESCA.

CLAUDE DARBOIS : L'IMPUISSANT.

Pour son premier roman, Claude Darbois a choisi la forme la plus facile — l'autobiographique — et le sujet le moins original — l'adultère. Jérôme Dancourt, jeune écrivain assez doué mais viveur et paresseux, a épousé, sans l'aimer (du moins sans l'aimer suffisamment), Geneviève de Lussac, jeune fille de bonne famille, qui était sa secrétaire et sa maîtresse depuis plusieurs mois. Il ne tarde pas à la tromper avec une actrice, Géraldine, qui a pourtant une liaison avec un de ses amis, et finalement abandonne sa femme pour s'installer avec elle. Quand il découvre qu'elle lui est infidèle, il la quitte à son tour et la remplace, à la dernière page, par une jeune femme qu'il a connue à la terrasse d'un café.

Il n'y aurait rien à dire de ce livre banal, mais facile à lire et peut-être attrayant pour certains lecteurs, en raison de la place que l'amour physique et l'anatomie féminine y occupent, s'il n'était intitulé l'Impuissant *et si ce titre n'était justifié ainsi dans la prière d'insérer :* Don Juan était-il impuissant ? Telle serait, semble-t-il, l'opinion de Claude Darbois ! *C'est là une thèse qui pourrait se discuter à l'égal de toutes celles qu'a déjà suscitées le légendaire personnage, mais encore faudrait-il que l'auteur l'exposât, ou au moins la suggérât, à propos du sien. Or les rares notations psychologiques qui tentent d'étoffer un récit fort peu substantiel ne contiennent pas la moindre allusion au fait que Jérôme Dancourt serait atteint d'une psychose de séduction et que cette psychose serait provoquée par une infirmité physiologique ou affective. On se demande dès lors pourquoi ce titre arbitraire — sinon parce qu'il est raccrocheur — et cette fallacieuse promesse d'une explication du donjuanisme propre à éclairer le héros de Claude Darbois, lequel en réalité n'a rien de commun avec celui de Tirso de Molina, non plus qu'avec celui de l'*Armance *de Stendhal.*

Et pourtant, ce roman si léger, aux deux sens du terme, commence de la plus heureuse manière. La remarque de la Grammaire Larousse sur l'inutilité d'employer l'imparfait du subjonctif que l'auteur a placée en exergue semble indiquer chez lui des préoccupations de styliste dont le cours de la narration ne garde nulle trace. Et les premières lignes : J'ai toujours regretté mon adolescence. J'étais rempli d'espoir. Je mûrissais longuement mes désirs. Je m'enfermais dans ma chambre et je fermais les persiennes de crainte que la lumière du jour ne vînt troubler ma solitude. J'étais heureux, *pourraient (presque) être le début d'un ouvrage de Chardonne. Mais le ton ne se soutient pas : dès la seconde page, il tombe dans la banalité, le remplissage et la négligence. Ce ne sont pas les dialogues, très nombreux, qui contribueraient à le sauver, car ils sont eux aussi d'une extrême platitude ; non plus que les pincées de parisianisme dont est assaisonnée la narration.*

(Édit. Corréa.) JACQUES DE RICAUMONT.

MADELEINE SABINE : ON NE BRULE PAS L'EAU.

Jean-Loup, le héros et le narrateur du roman, âgé d'une quinzaine d'années lorsque débute l'action, habite seul dans l'île Saint-Louis avec une mère exquise, douce, fine, musicienne, très belle par surcroît, qu'il

idolâtre et qui, de son côté, ne vit que pour son fils. Lorsqu'un jour d'hiver il apprend qu'elle est atteinte d'une grave maladie de cœur, son bonheur s'effondre. Mais quelques semaines plus tard, au lycée, il est fasciné par le visage *d'archange* d'un nouveau, Serge, de trois ans son aîné, avec lequel il noue une amitié qui connaît bientôt *les impatiences et les inquiétudes de la passion*. Après la mort de sa mère, il l'invite à venir partager son appartement, et, dès le premier soir, cède à la tentation de ce qu'il nomme *l'aboutissement inéluctable de* [*son*] *affection* pour lui. A Paris où ils mènent une vie de bohème confortable, composée surtout de flâneries au Louvre ou à la piscine, puis à Port-Cros où ils passent des vacances *édéniques,* il connaît pendant près d'un an avec Serge une félicité sans mélange. Son ami — dont le caractère est mieux dessiné que le sien — est d'ailleurs un être de qualité : tendre et brusque, ironique et pudique, plein de dons — il écrit et il peint — il est irrésistible; s'il est fier de son pouvoir sur les autres et s'il se plaît à l'exercer, il est en premier lieu exigeant pour soi-même. Mais c'est un garçon fantasque, parce que toujours insatisfait. Une maladie de Jean-Loup les contraint à se séparer. Serge prend une maîtresse, délaisse et même évite son ancien ami, puis quitte Paris et finalement se tue dans un accident d'avion. Jean-Loup ne peut l'oublier, mais sa vie est progressivement rentrée dans l'ordre : il prépare sa médecine et couche avec des filles. A vingt-deux ans, il retrouve par hasard la fille d'une amie de sa mère, Chantal, qu'il avait autrefois connue avec Serge; il s'éprend d'elle et lui demande de devenir sa femme. La dernière page du livre, qui est aussi la plus faible, le montre hésitant — puis renonçant — à la posséder quelques jours avant le mariage. Fin un peu trop édifiante et pas assez ménagée pour être tout à fait convaincante...

Il est assez malaisé de comprendre pour quelle raison Madeleine Sabine a donné comme titre à son livre une parole de Jean-Loup *(« heureusement on ne brûle pas l'eau »)* qu'il avait prononcée à Port-Cros lorsqu'il avait reproché à Serge de s'amuser à troubler la petite Chantal. Sans doute a-t-elle voulu affirmer par là que ces amitiés particulières, dont son histoire est l'illustration, ne peuvent compromettre l'intégrité d'une nature originellement normale ou foncièrement pure. Tous ses personnages ont l'obsession de la pureté, sans en avoir d'ailleurs une conception orthodoxe — ou du moins conformiste. La mère de Jean-Loup, inconsciemment platonicienne, professe — et enseigne à son fils — qu'il n'y a pas de différence entre le mal et le laid et que *tout amour est beau qui engage la totalité de l'être.* Rien d'étonnant à ce qu'élevé dans ces principes, plus grecs que chrétiens, il n'éprouve aucun remords de ce qu'il appelle *une réquisition du corps par l'âme* et même estime que, réduit à une simple amitié, son attachement pour Serge serait « une mutilation malsaine ». Il semble qu'il n'y ait pour lui d'autres fautes que les fautes de tact ou de goût.

Des censeurs zélés blâmeront peut-être Madeleine Sabine d'avoir peint sous des couleurs idylliques une inclination et des plaisirs que la société et l'Eglise tiennent pour coupables. Il est certain que son livre apparaît comme un plaidoyer implicite en faveur de l'innocence des liaisons juvéniles qu'elle voit comme un « vert paradis » où ne rôde pas le moindre serpent. Il est évident qu'elle a une très haute idée de l'amour maudit puisqu'elle attend de ses adeptes qu'ils aient plus de noblesse (ou du moins de race que les autres. « *Etant en marge,* fait-elle dire à son héros, — *mais*

en marge de quoi, auraient demandé certains de nos amis — nous nous devions d'être plus intransigeants et nous le fûmes. » Au vrai, il ne semble pas que le cas de Jean-Loup, et encore moins celui de Serge, soit un cas de bisexualité, selon l'acception habituelle — et empirique — de ce terme. Ni avant ni après Serge, l'adolescent n'est attiré par ses semblables. En Serge, il a aimé non un garçon mais un être, et sa passion pour lui a été, comme il le proclame, *un amour d'exception.* Aussi se refuse-t-il à la renier même lorsqu'il est amoureux d'une personne de l'autre sexe.

On retrouve, certes, chez le héros du livre quelques-uns des poncifs du roman pédérastique (qui a déjà ses règles et ses conventions) : son complexe d'identification à une mère jeune et jolie, à laquelle il ressemble et dont il est, par narcissisme, inconsciemment épris, et son dégoût de l'accouplement normal à la suite d'une vision répugnante qu'il en a eue vers sa treizième année. Sans doute aussi le récit des amours de Jean-Loup et de Serge, beaux tous les deux comme des modèles d'affiches publicitaires, est-il un peu trop distingué pour ne pas donner une impression de mièvrerie. Mais il faut prendre garde qu'à l'époque actuelle tout ce qui est sensible et délicat est suspect de manquer de force, presque de vérité, tant la retenue paraît artificielle et la brutalité seule authentique. Or, il est impossible d'évoquer les gestes érotiques avec une pudeur plus Grand Siècle que ne l'a fait Madeleine Sabine.

Il y a d'ailleurs dans ce roman d'excellents passages, tels celui où l'auteur donne des sentiments confus de Jean-Loup devant la maladie de sa mère une analyse sobre et nuancée, exempte de sensiblerie comme de littérature. La subtilité de sa psychologie appliquée à cet objet difficile qu'est le cœur d'un adolescent et la gravité avec laquelle elle parle des choses de l'amour suffiraient d'ailleurs à rendre l'ouvrage attachant. Il a en outre une tenue trop rare dans la littérature contemporaine pour qu'elle ne soit pas non seulement signalée mais célébrée.

(Édit. Pierre Horay.) J. DE R.

CHARLES BLANCHARD : AVEUX SPONTANÉS.

Après « les Ponts coupés », ce premier roman « lyrique », cette ordalie des écrivains doués payant leur tribut à une poésie interdite aux adultes, Charles Blanchard nous donne, avec « Aveux spontanés », un roman dont la technique varie ingénieusement les points de vue, et qui parvient à tout nous dire en usant tour à tour de la description incisive, du journal intime, du compte rendu dépouillé.

L'intrigue se situe sur deux plans, celui de la justice des hommes et celui de la culpabilité intérieure. Chez Raskolnikov, ces plans se rejoignaient encore, le châtiment des lois concourant au rachat du coupable. Le héros de Blanchard, par contre, avoue un crime qu'il n'a pas commis et se laisse condamner à mort pour satisfaire une culpabilité tout intérieure — un complexe de Polycrate, diraient les psychanalystes. Cela permet au romancier de dénoncer, avec une précision d'enquêteur, la grossière facilité d'une

justice à la transcendance de laquelle personne ne croit plus. Mais l'intérêt du roman est justement d'avoir évité ce thème trop à la mode pour explorer une fatalité du mal, une sorte de péché originel dont la justice humaine traduit maladroitement le masochisme profond. Au lecteur de méditer sur les sources mystérieuses de cette « coulpe » qui semble une des clés de ce temps, et que la psychologie moderne découvre de plus en plus, avec une sorte de stupeur, tout au fond de l'humaine condition. Peut-être le romancier aurait-il pu suggérer quelques mécanismes aujourd'hui connus de la « faute », puisque celle-ci n'échappe que pour une part à toute causalité saisissable. Mais le rôle du romancier n'est après tout que de montrer — à nous d'interpréter. Quoi qu'il en soit, le roman de Blanchard, plein de formules coupantes et d'une brièveté méchante, a quelque chose de contracté, de roulé en boule qui en fait le tragique ; il s'attaque à un thème peu courant dans notre littérature de témoignage, de protestation, d'accusation du monde extérieur — le thème d'une sorte de mort de l'âme, avec ce goût étrange d'autodestruction que Mozart avait mis dans son Don Juan *bien avant que Freud parlât d'un « instinct de mort ».*

(Edit. Gallimard.) MANUEL DE DIÉGUEZ.

LISE DEHARME : LES QUATRE CENTS COUPS DU DIABLE.

Au début de son livre, Lise Deharme nous avise qu'elle a été très tôt visitée par le Diable. Son personnage immatériel et maléficieux s'associe, dans la mémoire de l'auteur, à un spectacle qu'elle vit enfant au Châtelet. Il fut aussi cet homme qui traçait à la craie rouge des signes sur le trottoir. Il est le visiteur des insomnies et le compagnon de promenades dans les maisons hantées et sous la pluie couleur de soufre. Ou bien le monstre reconnu soudain : Video lupum. *Le Diable est celui qu'on n'oublie pas, car sa conscience nous vient à travers la douleur. Le Diable est donc entré avec un naturel imperturbable dans l'univers de Lise Deharme. Pour elle, il participe aux mythes de la vie moderne, à ses images, qui ne sont après tout qu'une projection actuelle et pelliculaire du temps intégral.* Les Quatre Cents Coups du Diable *fourmillent d'historiettes dont le côté intemporel et la réversibilité nous étonnent. Sur un claquement de doigts de l'auteur, des personnages apparaissent, rêvent, subissent des tortures, ont peur, n'existent qu'en apparence ; puis rentrent dans un néant qui n'est pas une fin. Ici, tout est possible. Qu'Aube de Surville soit enchantée par un amoureux impalpable, puis déçue, sans que cesse l'enchantement. Que le simple nom de* Lull *— la Nymphe à la Coquille — prononcé par un petit garçon comble une belle femme ruinée de bénéfices et de maléfices. Qu'une infirmière suisse, trop pure, provoque par une inadvertance plus ou moins douteuse la mort de ses malades.*

Satisfaite du trouble qu'elle a éveillé chez le lecteur, Lise Deharme passe à un autre sujet sans s'attarder. Son Mathieu Trompe-l'Œil, *naguère, laissait aussi les plus belles histoires du monde et les mensonges tomber de sa bouche « comme des pierres précieuses, des bijoux, des serpents ». C'est que le Diable ne peut être soumis à l'analyse précise ; il ne règne que dans*

l'inexplicable. Malgré tout, il ne dédaigne pas d'illuminer ses boutiques magiques par l'obsédante présence de l'amour, qu'il est d'ailleurs impropre à décourager ; l'amour seul dans son délire et son aveuglement semble lui faire échec.

Lise Deharme écrit avec humour au cours d'une de ses short stories : Personne n'a de talent, sauf une personne de temps en temps, quand on se trompe. *Reconnaissons qu'ici elle se trompe presque à tous les coups. Chacune de ses historiettes, rapidement menée à terme, rejoint une sorte d'exaspération intime sans quoi il n'est peut-être pas de véritable écrivain. Plutôt qu'aux contes de Poe, l'art de Lise Deharme, touché de surréalisme, fait songer ici à la* Fanfarlo *de Baudelaire, où les âmes, comme les arbres, peuvent pousser « de plusieurs coudées par un coup de foudre ». La poésie et ses possibles sont monnaie courante pour elle. Avec* le Sac Vert, *elle parvient également à nous surprendre dans un genre macabre et raffiné que Jean Paulhan a su amener à la perfection dans ses* Causes célèbres.

Si des savants tels que Cesare Lombroso, William James et même Charles Richet ont pu discuter avec gravité des faits semblables à ceux qu'elle nous conte, là n'était pas son but personnel. Lise Deharme réussit son contact avec les mondes interdits en montrant une aisance qui passe bien souvent, et de loin, le brio.

(Édit. des Deux-Rives.) HENRI RODE.

LUCIEN PSICHARI : LE CHIEN ET LA PIERRE.

Le personnage central du roman de Lucien Psichari, Philippe Desprès, n'a rien au départ qui puisse faire de lui un homme socialement et spirituellement libre. Le milieu de gens justes et avisés dont il est issu (son père croit aux honneurs et au *capitalisme libéral*) agit sur lui, qu'il le veuille ou non, à un titre exemplaire. Ne pas serrer la main à quelqu'un, pour le père de Philippe, est le signe de son honnêteté devant les compromissions politiques ou morales. L'enfance du jeune garçon, dans la vieille *Grandière* normande, se marque d'émotions déjà reçues. En tout, Philippe Desprès dépendra d'un cercle de famille et de relations qui furent pour la cause de Dreyfus, comprennent des intellectuels d'écoles et un peintre de bonne vente. Ces gens sont bien loin de la poésie et de la véritable spontanéité. Ils n'habitent pas un monde jeune. Sans préjugés absurdes, ils suivent leurs traditions. Philippe sent-il cela avec quelque réserve ? Le monde qui s'ouvre à lui est malgré tout fertile en merveilles éprouvées, et il reste prudent dans ses jugements. De tout ce qui l'a précédé et a fabriqué sa conscience d'adolescent, puis de jeune homme, il admet les formes et possède les défauts : jamais Philippe n'éprouve une émotion qu'il ne tienne à voir clair en elle. Mais il a les qualités de son bord : il est sérieux, évidemment honnête. Il sait par raisonnement, par un mimétisme de bon aloi, reconnaître où est la justice. Si, un jour de guerre, un peu dépassé par les circonstances, il se persuade de n'être pas *l'homme des réalités,* c'est un leurre. Les réalités intimes et guerrières sont là, qui l'oppressent, soumises à la réflexion de son cœur et à sa clairvoyance, et le désastre de la défaite lui apparaîtra dans son étendue, en même temps

que les arguments capables de s'arc-bouter contre le Grand Danger nazi.

D'autre part, Philippe se croit disposé à *une vue affective des faits et des caractères*. Il sait être tendre, ironique, un peu gaulois sous un certain empois, et il a pleuré à la délivrance de Paris parce qu'il participe aux émotions humaines. Sa sensibilité est aussi vérifiable que son intelligence. Mais il n'atteindra par elles aucune intuition vraiment originale. En face de ses démêlés sentimentaux, même mesure : Philippe se reconnaît un fond chrétien, mais il divorcera d'avec Myriam — épouse secrète, lassée de lui — parce que là est la sagesse. Entre ses fonctions au Collège de France, il connaîtra des plaisirs qu'il ne cachera que tout juste assez pour rester un honnête homme. De vrai, Philippe ne se verra nullement obligé de détruire ses passions faute de savoir les gouverner, selon Chamfort. Il se connaît trop dans les coins (mélange de correction et de finesse, peu fait pour les grands désespoirs) pour prétendre à s'imposer dans la grandeur — ou dans un échec qui le rendrait pathétique. Un jour, cet homme à réflexions se demande si, tel qu'il est, il n'est pas *néfaste*. Néfaste à quoi, à qui ? Le cadre social est là, qui l'entoure de ses garde-fous. Dans l'âge mûr, après la Libération, son amour pour Denise lui apparaîtra lourd de complications, et ne lui permettra pas d'outrepasser sa mesure. Cet amour, d'ailleurs pur, « file sous leurs yeux comme un train manqué ». Ici, Philippe Desprès peut songer à quelque malédiction devant un bonheur qui lui échappe. Mais il n'a rien d'un Frédéric Moreau; sa culture le soutient et lui fournit des consolations, des harmonies préétablies. Son orgueil, après tout, est de se sentir loin de toute *mentalité primitive,* on le sent. Pas un jour de sa vie, en fait, le héros de Lucien Psichari n'a cessé de céder à son ascendance cartésienne.

Ce Philippe, sympathique par maints côtés, nous semblerait quelque peu « fruit-sec » s'il ne touchait à sa manière à l'infini, à cause du refuge qu'il trouve dans l'histoire. L'histoire, avec la leçon des événements et leur pouvoir magique, se surimpressionne à ses propres émotions, faisant contrepoint à l'exercice psychologique. Elle est la pierre de touche de Desprès et la Personne qui lui parle en familiarité. Il voudrait être partout *ou l'on peut la dévisager sous le nez.* Mais cette Egérie calculatrice, caressée aux heures de doute, n'est-elle pas aussi ce qui l'empêche de se réaliser dans « le grand moteur des belles destinées » ? Lui permet-elle d'être simplement vivant ?

Il est évident que Lucien Psichari a voulu écrire le roman construit et discursif qu'est *le Chien et la Pierre*, non pas un autre. Il n'a rien d'un romancier d'instinct. On devine dans son livre l'examen de conscience et le besoin de mise au point. La recherche de l'écriture fait équilibre à la gravité de la réflexion. *Le Chien et la Pierre* surprend et retient par sa densité, en marge d'ouvrages dont une inspiration distraite est le seul motif.

(Édit. Calmann-Lévy.) H. R.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : CONTES CRUELS.

Villiers de l'Isle-Adam est-il un conteur au-dessous ou au-dessus de sa réputation ? C'est la question que l'on se pose en songeant à sa place indécise dans notre littérature, devant cette réédition des Contes Cruels. *Le*

relit-on avec un sentiment autre que de curiosité ? J'en doute. C'est évidemment qu'il éveille une méfiance, à une époque d'esthétique simplifiée. Aucun temps plus que le nôtre ne s'est tenu à l'écart du belphégorisme des sensations : la science-fiction et même la science tout court sont là pour satisfaire notre crainte de l'Ogre. Or Villiers était ceci aussi : un anticipateur, mais sarcastique : les satires de la Machine à Gloire, de l'Affichage céleste, *qui n'ont rien de terrifique, gardent un certain ressort. Toutefois, chez Villiers, la dimension seconde et symbolique des sentiments importe avant tout. A vrai dire, en tant qu'écrivain, il ne pique plus que de biais notre curiosité.*

Il faut bien reconnaître que ce qui frappe le plus dans ses écrits, aujourd'hui, est sa volonté d'appartenir avant tout à un monde impair, au dandysme intellectuel et à une ambiance d'exception. Par un souci constant de dépasser le réel à tout prix, et surtout au prix de la simplicité. Mais Poe et même Mallarmé dans une certaine mesure, ont cédé à cette tentation. Tout s'est passé, chez les symbolistes, comme si le monde tel qu'il est ne pouvait satisfaire les cœurs en proie à l'absolu ; comme si le positivisme de Comte ne cachait pas un secret au moins aussi curieux que l'occulte. Ce besoin d'élargissement, ce culte du magique fait que, pour Villiers, les fleurs ramassées par les croquemorts après un enterrement et rachetées par les élégantes seront les fleurs de la Mort : *là, il attend de nous un frisson. Les serrures auront un secret. Dans son ciel, inquiétant, on perçoit des vibrations de glas. Le café de Madrid est un pandémonium, et l'hallucination dilatera les prunelles des personnages. C'était un procédé venu de Poe et d'Hoffmann, authentifié par Baudelaire. Mais Baudelaire, dans ses terreurs, savait engager son être intime. Il ne jouait pas et* Mlle Bistouri *continue de nous communiquer une horreur conquise. A côté de lui, l'artiste drapé qu'est Villiers nous apparaît : Montesquiou et le plus discutable des Esseintes sont ses voisins. Son goût de l'étrange n'est pas uniquement spontané. Félicien de la Vierge, au cours d'une soirée aux Italiens où les violons ont quelque chose de* sabbatique, *aimera une belle sourde, qui parle comme un livre : cette* Inconnue *l'aura élevé d'emblée aux plus extrêmes sensations.* Véra, *la maîtresse du comte d'Athol, ne pourra mourir que d'un excès de passion. Le goût de sublimation, de superbe fait fi chez Villiers de la plus humaine vérité, et l'on sent le travail de sa plume bien taillée, sa recherche systématique du mot original : ce qui fait date. En fin de compte, pour surprendre et aller jusqu'au bout de sa jouissance d'écrivain, Villiers de L'Isle-Adam joue un peu trop à cache-cache avec nous. Dans les* Contes Cruels, *on découvre seulement quelques issues sur son drame intérieur, qui était en partie celui du génie méconnu. Sans doute lui manque-t-il d'avoir su se confier tout à fait pour nous toucher à coup sûr. Son moi authentique est en partie éclipsé par la complicité, les fréquentations, les bouderies littéraires du milieu où il évoluait.*

Reste, à travers l'Intersigne, Antonia, les Demoiselles de Bienfilâtre *et plusieurs autres de ses contes, un écrivain de race, malgré des influences qu'il accepte. Les* Contes Cruels *ont surtout le privilège d'établir un pont entre les maîtres du merveilleux cérébral et les derniers tenants de la littérature insolite, comme Daumal, Julien Gracq, et Noël Devaulx. L'allure, la contexture de certaines histoires de Villiers ne sont pas si éloignées non plus des premières nouvelles de Paul Morand (et de quelques-unes des dernières). Il semble également que Marcel Jouhandeau, dans l'ordre du*

récit, ait trouvé chez lui un stimulant pour la partie satanique de son œuvre. On découvre des analogies de tempo *notables entre les* Contes d'Enfer *et* Astaroth *et* le Convive des dernières Fêtes *de Villiers.*

P.-G. Castex et J. Bollery, dans le second tome de cette édition bien faite, nous donnent la genèse à peu près complète de chaque conte, et de nombreuses pages retrouvées de l'auteur de l'Eve Future. *Ils ont apporté le plus grand soin à leur tâche, sans essayer de faire Villiers plus grand qu'il n'est, mais en ajoutant par leurs commentaires avisés au plaisir qu'on prend à le relire.*

(Édit. José Corti.) H. R.

JEAN VITERBE : L'ÉCUME DU DÉSASTRE.

Jean Viterbe, dans *l'Écume du Désastre*, a-t-il voulu faire une *grimace* de roman ? On devine ici la moquerie et la suspicion devant un genre qui n'est en fait suspect que lorsque le romancier est au-dessous de son emploi. François Mauriac l'a très bien noté, en parlant de la *littérature de cageot*, celle où l'objet règne en maître. Nous sommes le dernier à douter que si Alain Robbe-Grillet, par exemple, est un romancier efficace, il le doive plutôt à son être intérieur qu'à des théories qui prétendent ranimer un genre moribond et désignent dans la description une douteuse délivrance. Colette a vu avant lui l'importance des objets dans nos contacts quotidiens. Julie de Carneilhan a l'œil sur son réchaud à gaz; les meubles, les choses qui l'entourent ont une grande importance pour elle, mais uniquement par rapport à elle à nos yeux. Est-il utile de rappeler l'imagerie stérilisante des Goncourt, toute une partie morte de l'œuvre de Zola et des naturalistes ? Autre chose est de situer un personnage véridique dans son cadre, et si André Dhôtel et Jean Cayrol nous retiennent, c'est qu'à travers leurs promenades, leurs carrières abandonnées, leur quête errante, tous les pouvoirs du romancier se jouent.

Ces réflexions sur les *permissions valables* du roman nous viennent en marge de *l'Écume du Désastre.* Jean Viterbe semble persuadé, lui, que l'on peut faire un roman avec n'importe quoi, n'importe comment. Il suffit par paradoxe d'être poète, nihiliste (si ça continue de signifier grand-chose), anarchiste devant toute logique, de jouer en maître de sa plume, de s'amuser, de se laisser aller à une inspiration diffuse, à la recherche de l'imprévu, de l'insolite — sans craindre les notes justes parmi les fausses. Dans *l'Écume du Désastre*, un peuple de réflexions virulentes, lumineuses, gouailleuses, tragi-comiques, fait le contrepoids aux gestes et aux paroles des personnages. Jean Viterbe a voulu son intrigue résolument arbitraire dans le farfelu. Elle tient du canular et du roman-feuilleton, avec des échappées sur le roman noir. Elle se situe en temps de guerre atomique, par anticipation, entre un certain Anicet Bourniquand, voleur de tableaux et médecin psychiatre désabusé, son disciple Mathias, qui rappelle Lafcadio et lit Tacite à ses heures, une belle Juive un peu sorcière et un baron généreux, qui prendra Mathias en charge. Leurs aventures ont un côté picaresque qui ne manque pas de sensualité. Mais il semble que l'auteur n'ait pas précisément souhaité rendre ses marionnettes drôles.

Elles ne sont là, tout compte fait, que pour la frime — une frime de sentiments et de réalité romanesque construits en porte-à-faux, jusque sur le plan métaphysique. Jean Viterbe aime seulement dire n'importe quoi, en bavardant à sa manière. La farce, malgré tout, se poursuit en laissant place à l'anecdote et trouve son terme dans le meurtre de Bourniquand, lequel abat Mathias parce qu'il se croit trahi par lui.

Est-ce à dire que ce pseudo-roman — sans autre prétention qu'au défi et à la dissonance — soit à mettre au compte des tentatives manquées ? Il désigne mieux qu'un autre, en tout cas, ce qu'un romancier peut ou non se permettre pour qu'on le prenne au sérieux. Et il serait injuste après tout de ne pas reconnaître à Jean Viterbe de l'aisance et un talent de caricaturiste assez surprenant. Si Rabiniaux se montre plus inventif et truculent dans un genre proche — on se souvient également ici de l'*Anicet* d'Aragon, des premiers romans de Salmon et de Julien Gracq — on se doit de noter que *l'Écume du Désastre* contient maints passages « en plongées » d'une invention vigoureuse. Le kaléidoscope tourne, et nous emporte alors dans sa rapidité colorée. On en vient à regretter que Jean Viterbe n'ait pas supprimé la structure anecdotique de son livre pour nous donner simplement une monographie de visionnaire de ses héros.

(Édit. José Corti.) H. R.

FRANCE ARUDY : LE PAIN ET L'EAU.

Une prisonnière, des prisonniers, un prisonnier, des prisonnières, et qui le seront encore quand ils sortiront de prison, qui le seront toujours, n'est-ce point là le thème plus ou moins secret, la chaîne qui lie ces nouvelles de France Arudy, un pseudonyme dont les textes démentent la douceur... France... et Arudy, en Béarn, au sein des plus heureux paysages. Ce choix encore semble n'avoir été fait que pour accuser tous les refus du livre et surtout le terrible refus d'amour.

Pourtant ce « Saint-Violet », qui fut exécuté, qui était jeune, qui était beau, qui était sain, revient, la nuit, parler en sourdine à la prisonnière « des neiges, des pluies, des fleurs, de Noël, des Rois Mages, de la tempête, du soleil d'août, des rivières », bref de la vie lustrale d'avant le péché. Mais quel péché ? Le ciel ne répond pas. Il se contente d'être si bleu, si calme à travers les barreaux. Peut-être « le lézard bleuté sur le mur » le sait-il ?

(Édit. du Seuil.) JEAN LEBRAU.

SIMONE JACQUEMART : OPERA-BUFFA.

Six nouvelles, saisies sur le vif, dans une Italie que l'auteur connaît bien, composent cet excellent divertissement. Opéra-Bouffe ? Sans doute ; les personnages comiques et les situations saugrenues, propres à ce genre un peu délaissé, abondent dans des pages qu'on lit avec le sourire. Mais il y a, au fond de ce sourire, quelque chose de plus qu'un plaisir léger, derrière cette verve satirique des richesses plus substantielles. Nous évoluons dans

un monde bariolé, un petit monde de bourgeoises en pèlerinage, saisies avec leurs tics et leur cruauté qu'elles nomment « bonne conscience », d'abbés sournois ou envieux — mais au fond pas si mauvais peut-être ? — de femmes mûres dévorées par la tentation du péché sous les traits d'un beau Norvégien vierge et famélique, de commères braillardes, d'enfants cruels comme l'innocence, et tout cela s'agite, se blesse ou s'ignore dans le mouvement même de la vie. Chacun reste seul au milieu des autres avec ses désirs tus ou sa détresse, avec son orgueil ou ses humiliations. Alors le rire cesse et l'on perçoit une révolte, cette révolte contre l'ordre des choses ou les vilenies de l'espèce humaine, qui est à l'origine de tout écrit moraliste.

Simone Jacquemart est ce moraliste à l'œil vif, bien présent. Toujours, sous la tendresse ou sous l'humour, on devine que le montreur de marionnettes dépasse son rôle de simple animateur et juge. Le jugement demeure discret, suggéré : « Tandis qu'on allait se lever de table, Marie Lescure observa que les desserts n'étaient point à exclure des mœurs du vendredi saint, et qu'une petite crème n'avait jamais porté atteinte au commandement d'abstinence. Il fallait bien se ménager soi-même, hélas ! et faire des concessions à la nature », ou éclate en des portraits d'une féroce ironie : « Sa grande bouche, sa peau tachetée, sa haute silhouette en carton donnaient à penser que les quatre maris qu'elle avait successivement mis au tombeau étaient nantis d'inclinations bien mystérieuses lorsqu'ils l'avaient épousée ».

L'Italie surgit nettoyée de ses couleurs trop clinquantes dans ces récits gaillardement enlevés, mais les mœurs sont de tous les pays et de tous les temps. Un style net soutient l'observation qui va beaucoup plus loin qu'un titre trop modeste ne pourrait le faire supposer.

(Édit. Plon.) GINETTE GUITARD-AUVISTE.

JULES ROY : LES FLAMMES DE L'ÉTÉ.

JACQUES DE BOURBON-BUSSET : ANTOINE, MON FRÈRE.

Depuis *le Navigateur* et *la Femme Infidèle*, Jules Roy semble s'attacher au couple et au difficile équilibre de la vie à deux. Mais autant ces deux romans, dans leur perfection nuancée, paraissaient ardents, autant cette étude de l'amour demeure, d'un bout à l'autre, parfaitement glacée. Marie n'apparaît que figée par le souvenir, le souvenir que Pierre a d'elle et où cet homme — qui avoue n'avoir « jamais aimé personne d'autre que lui-même » — cherche les causes de son échec. Mais l'aventure, dès le départ, était compromise par le caractère même de Pierre et par un malentendu qui n'échappe pas à l'auteur : l'attirance mutuelle de ces deux êtres est uniquement physique. Toute possibilité d'entente prolongée se ferme dès lors, car chacun porte en soi une superbe indépendance. Si la passion peut s'inscrire dans l'instant, l'amour, dans sa plénitude, réclame la durée. Le problème n'est plus neuf depuis Chardonne qui l'a retourné dans tous les sens, sans parvenir pour autant à le résoudre autrement que par des conclusions pessimistes. Celles de Jules Roy le sont plus encore : « A moins que je me sois trompé sur elle et sur moi, que rien

n'ait existé que dans notre imagination, ou que le seul destin de l'homme soit de périr et celui de la femme de survivre... » La femme, en l'occurrence, survit pour se marier, tandis que l'homme se retrouve seul avec son caractère despotique, ses exigences, ses sautes d'humeur et cette inaptitude au bonheur des égocentristes.

Récemment, un livre de Jacques de Bourbon-Busset, *Antoine, mon frère*, rendait le même ton sec et désolé. Il se peut que l'élégance du style et même sa rigueur contribuent ici et là à retenir le lecteur sur la pente de l'abandon. La spontanéité, l'ingénuité manquent chez des personnages qui se regardent vivre avec une trop évidente complaisance.

Chardonne ouvrait à ses créatures un avenir paisible, fait de sagesse et de renoncement. Elles parvenaient enfin à creuser le « lit du fleuve », la main dans la main, quelquefois l'une malgré l'autre, mais dans un permanent effort pour anéantir deux égoïsmes en un égoïsme à deux, qui est, en fin de compte, la seule chance de survie pour l'amour. Tout se passe aujourd'hui comme si leur intelligence jouait un mauvais tour à nos analystes. Trop de lucidité dans ces dissections d'âme. Le clinicien travaille sur un cadavre. A-t-il souffert, ce corps, a-t-il brûlé de tendresse, a-t-on tremblé pour lui ? Qu'importe. La chair est morte ; seul le diagnostic compte, un diagnostic inutile et sans consolation.

(Édit. Gallimard.) G. G.-A.

JEAN-LOUIS CURTIS : UN SAINT AU NÉON.

C'est une surprise d'autant plus agréable de découvrir en J.-L. Curtis un romancier de l'anticipation que les cinq nouvelles qu'il vient de publier le placent d'emblée parmi les auteurs qui ont le plus contribué à ennoblir ce genre littéraire. Les thèmes de ses affabulations ne sont pas absolument nouveaux et l'on pourrait aisément leur trouver une filiation ; mais peu importe, quand l'esprit qui anime le conteur est à ce point original qu'on a l'impression de n'avoir jamais rien lu de semblable avant lui. Or c'est précisément ce qui se passe avec Curtis.

L'adresse de M. Curtis, c'est d'avoir créé des situations futures en donnant aux personnages une vraisemblance qui appartient à notre monde actuel. Dans « Un saint au néon », celle des deux nouvelles, avec « Un club très exclusif », que je préfère sur les cinq, nous voyons un certain Monsieur Laurent, type parfait du saint homme devenir « une sorte de bouc émissaire à l'envers » dans une société qui a besoin de lui pour le charger de toutes les vertus qu'elle a oublié de développer chez ses citoyens : la charité, la générosité, le respect des individus, la bonté et la grandeur d'âme. Et c'est l'enfer pour ce pauvre homme qui ne tarde pas à découvrir qu'on ne cherche pas tant à l'honorer qu'à se servir de lui pour tirer parti des mérites qu'on lui attribue. En somme, ce Monsieur Laurent est une sorte de Dr Schweitzer qui serait dans l'impossibilité de retourner à ses lépreux et à son orgue, au sein d'une société dénaturée par le machinisme et le dirigisme. Son histoire nous est contée par sa secrétaire, une vieille fille qui ne manque pas d'humour à force d'innocence, et nous le suivons, grâce à elle, dans tous les milieux qui sollicitent sa présence ou qui exigent de lui qu'il « s'engage ». Le tableau est bien brossé et, tout à loisir, nous pouvons en savourer les allusions.

Le thème d' « Un club très exclusif » n'est pas moins original que le précédent. Dans la société de l'optimisme scientifique, les Instituts apprennent aux individus les mots-clefs de la culture classique. Plus n'est besoin d'assimiler l'érudition de plusieurs générations d'écrivains. En quelques semaines, n'importe qui peut apprendre dans quelles circonstances il est de bon ton de parler de tel peintre ou de tel philosophe. Aussi l'uniformité règne-t-elle et, avec elle, son corollaire, l'ennui. Car il n'y a plus de crimes, plus de passion, plus de conflits intérieurs, plus de complexes, plus d'idéal à quoi se dévouer, plus de misère à secourir. Cette société est si bien organisée qu'elle manque des plus élémentaires stimulants psychiques. Le bien-être, partout le bien-être. Or, dans ce désert, le suicide prend soudain les proportions d'une épidémie contre laquelle aucune thérapeutique n'est efficace.

Tout de même, M. Curtis n'a pas pu ne pas faire vivre dans cette société parfaite un petit groupe de réfractaires qui ont dit non une fois pour toutes aux impératifs du siècle. Il s'agit, bien sûr, d'une espèce d'hommes rarissime qui n'existe qu'en raison du secret dont elle s'entoure. Mais, de leur petit nombre, ces réfractaires tirent un certain orgueil qu'ils savourent dans l'intimité. Le sentiment romantique d'être des exceptions les soutient et ils cultivent ce sentiment avec une délicatesse d'érudit et d'amant des temps anciens. Pour donner une idée de ce que sont leurs rapports, il n'est pas un d'entre eux qui ne porte un nom précieux tiré d'un chef-d'œuvre depuis longtemps oublié : Clélia, Silvio, Ménalque, Pélléas...

Une trahison obrégera malheureusement la vie du club. La police, le scandale et la honte s'abattront sur lui. Offert en pâture à l'opinion par la presse, le club sera sabordé par ses membres au cours d'une sorte de reconnaissance officielle de son existence.

(Édit. Denoël.) Yves Touraine.

REGARDS SUR LES FESTIVALS

LE FESTIVAL D'ART DRAMATIQUE

Un grand acteur, Hans Messemer, s'est révélé au cours de la seconde partie du Festival d'art dramatique de Paris. Il s'était imposé dès sa première apparition dans le Faust *de Gœthe où son Méphisto n'avait certes rien d'un Lucifer d'opéra. Dans la pièce de Sartre,* le Diable et le Bon Dieu, *il a dessiné de Goetz une image inoubliable. Sa voix, la variété de ses attitudes, une puissance qui va parfois jusqu'à la frénésie font de lui l'égal des plus fameux tragédiens. Le spectateur est dominé, emporté et la pièce de Sartre qui, à Paris, avait pu choquer et décevoir, paraît toute autre à travers le jeu d'un pareil interprète. Il la hausse en quelque sorte. Un très grand artiste, en vérité, que possède là le Schauspielhaus de Bochum et ce n'est pas un mérite mince pour Mlle Rosa Schaefer de n'être pas absolument submergée par lui et de parvenir à se faire néanmoins remarquer.*

On attendait beaucoup des inventions du metteur en scène Piscator pour l'adaptation de la Guerre et la Paix, *que présenta le Schillertheater. Ce*

fut, en fait, une déception. Le découpage arbitrairement pratiqué dans les quelque deux mille pages du roman de Tolstoï ne constitue pas une pièce avec un centre d'intérêt et une progression des sentiments et des événements. Pareille suite de tableaux trouverait sans doute au cinéma des ressources d'expression qui lui font défaut au théâtre. D'ailleurs la mise en scène, malgré des « morceaux » intelligents et intéressants, n'apporte rien de vraiment neuf. Le Récitant, M. Wilhelm Borchert, a une belle voix et une mémoire admirable, vu la longueur du texte qu'il débite. On a remarqué dans le vieux prince le jeu sobre et juste de M. Koser.

Rien à dire du spectacle du Deutsche Theater (Berlin Est). On peut, je crois, ignorer sans rougir Intrigue et Amour *de Schiller. En revanche, on a fait un grand succès à la troupe autrichienne de Vienne. C'est en effet une excellente troupe de boulevard, homogène et élégante comme fut autrefois, par exemple, celle de l'Athénée. Les hommes portent bien l'habit, les femmes enlèvent avec aisance volants, froufrous, plumes et dentelles. La pièce d'Hoffmansthal qu'ils interprètent est une aimable comédie légère. L'irrésolu, c'est un peu Triplepatte ou l'Ane de Buridan. Mais la comédie à la Tristan Bernard, à la de Flers, a aussi un parfum « fin de siècle », une mélancolie désabusée, à peine teintée d'amertume, un tour de valse viennoise. On y sourit plus qu'on y rit. Et le sourire se mouille parfois furtivement. Le grand mérite de cette comédie doit résider dans son dialogue, dans l'esprit des répliques. Il faudrait, pour la goûter pleinement, en saisir au vol toutes les paillettes. Faute de quoi, elle paraît longue. Car les personnages, au premier acte surtout, parlent avec prolixité et l'on souhaite qu'ils finissent. Mais l'œuvre n'en est pas moins distinguée et délicate. On comprend qu'elle plaise à M. Paul Géraldy : elle est de sa veine. M. Léopold Rudolf est un comédien très fin, séduisant, mais dont l'*andante molto *est le* tempo *naturel. Mlles Helly Servi et Agloja Schmid sont de fort belles personnes.*

Des acteurs qui jouent prestissimo, *ce sont les Romains Quel feu, quelle volubilité ! Et quelle articulation aussi, quelles voix de cuivre et de bronze ! Ils nous ont grandement divertis avec* la Lettre perdue *de Caragiale, vaudeville politique, satire de belle humeur machinée par un Feydeau ou un Sardou des bords du Danube.* Dernière heure, *de Michaïl Sebastian n'est pas moins drôle. La troupe de Bucarest nous a donné une très agréable idée de la littérature dramatique de son pays et de son propre talent.*

L'épreuve a paru moins concluante pour les Italiens qui avaient choisi la classique Locandiera *de Goldoni. Les décors, il est vrai, sont un enchantement de couleurs. Mais la mise en scène de Visconti est parfois statique. L'œuvre n'a pris son mouvement véritable que dans la seconde partie. L'étoile de la troupe, Mlle Rina Morelli, dont les moyens ne sont pas tout à fait à l'échelle d'un cadre aussi vaste que Sarah-Bernhardt, est une actrice au métier consommé. Elle ne laisse jamais ignorer qu'elle joue la comédie. N'est-ce pas, après tout, dans un rôle comme la* Locandiera, *un parti défendable ? Et n'est-il pas ici admissible de préférer la virtuosité ? Des autres interprètes, j'ai goûté surtout Paolo Stoppi qui, par instants, m'a fait souvenir de Max Dearly.*

La Pologne a été représentée par une sorte d'épopée qui ne manque ni de flamme ni de grandeur, mais dont les vertus ne sont pas essentiellement dramatiques. Quant aux Norvégiens, nous avons apprécié, en les voyant jouer le Canard Sauvage, *des comédiens solides, naturels, fidèles à une esthétique scénique assez proche de celle d'Antoine.*

C'est aussi à l'école d'Antoine que nous ont fait penser le metteur en scène et les interprètes yougoslaves de Valets, *un drame d'un anticléricalisme assez sommaire. Mais ce sont, eux aussi, des acteurs consciencieux, appliqués à reproduire la réalité quotidienne. Quant à la troupe espagnole, elle a joué avec ferveur* les Enfances du Cid, *le drame passionné, religieux de Castro. De beaux décors. Une Chimène à la voix éclatante. Une noble ambiance...*

ROGER DARDENNE.

LE THÉATRE BRITANNIQUE A PARIS ET A LONDRES

Bien que les spectacles de langue anglaise ne nous aient apporté aucun élément nouveau, ils se classent cependant parmi les plus homogènes, les plus réussis du festival.

Le brave soldat Schweik.

La Compagnie du Workshop Theatre, nous avait révélé l'an dernier un chef-d'œuvre classique anglais peu connu des Français, et une jeune compagnie d'une vitalité exceptionnelle. Cette troupe est revenue cette année nous présenter une œuvre qui n'avait rien d'anglais, tirée d'un roman de l'écrivain tchèque Jaroslav Hasek, *le Brave Soldat Schweik.* Les têtes de Turc de cette grosse farce sont empruntées à l'armée, l'aristocratie, la police, la bourgeoisie, en un mot à la société de la fin de l'empire autrichien. On comprend les avantages que présente un spectacle dans lequel la mimique tient une si grande place, pour un auditoire étranger, comme c'était le cas à Paris. Car le côté clownesque et la caricature l'emportent de beaucoup sur l'humour. Quant à ceux qui, se rappelant la qualité littéraire des œuvres choisies l'an dernier, ont éprouvé quelque déception, ils n'en ont pas moins été émerveillés par l'ingéniosité des décors, l'enchaînement parfait d'innombrables tableaux qui se succédaient à un rythme endiablé; et surtout par les qualités de mime de Maxwell Shaw.

César et Cléopâtre.

Shaw avait quarante-quatre ans quand il écrivit *César et Cléopâtre* dont il devait dire plus tard : « J'étais un peu trop jeune pour une œuvre de cette envergure; mais pour un effort de jeunesse, ce n'est pas trop mal. » Sa veine humoristique s'y donne libre cours et, plus d'un demi-siècle après sa création, ce traitement désinvolte d'un des plus grands sujets de l'histoire qui déconcerta ses contemporains nous enchante. Avec *Androclès et le Lion*, et surtout avec *Sainte Jeanne*, c'est une des œuvres où Shaw se laisse le plus emporter par son inspiration. C'est aussi une des plus riches en formules heureuses, telle : « Il ne peut désespérer celui qui n'a jamais espéré ».

Le rôle de Cléopâtre avait été conçu pour Mrs Patrick Campbell, l'actrice avec laquelle Shaw entretint longtemps la plus cocasse des correspondances amoureuses. Il fut interprété cette année par Doreen Aris qui, mi-reine, mi-enfant, apparut aux Parisiens en Cléopâtre enchanteresse.

Mais il n'en fut pas de même pour les Londoniens de l'Old Vic où la même compagnie vient de donner une série de représentations. Aux critiques français qui déclarèrent que les richesses de la pièce de Shaw

leur avaient été révélées par l'interprétation des acteurs de Birmingham, un des critiques britanniques les plus autorisés rétorqua que, pour lui, ces richesses avaient été soigneusement cachées par ces mêmes acteurs.

De l'avis même de Shaw, Cléopâtre n'est pas un rôle difficile, mais pour César, il en va autrement. « L'acteur capable de jouer le César de l'acte IV est assez grand pour jouer n'importe quel rôle. » Cependant pour l'auteur, le morceau primordial, c'est le prologue du dieu Râ dont il enrichit l'œuvre en 1913, et auquel il attachait autant d'importance qu'aux préfaces de ses autres pièces. A Forbes Robertson qui avait triomphé dans le rôle de César, il écrivait à cette époque : « C'est vous qui devez dire ce prologue, quitte à confier le rôle de César à l'avertisseur. » Dans la représentation qui nous intéresse, le discours de Râ, prononcé par Kenneth Mackintosh, était empreint de grandeur. Et, si la grandeur n'était pas le trait dominant du César de Geoffroey Baldon, celui-ci, qui ne manquait ni de drôlerie ni de finesse, aurait sans doute plu à Shaw.

Candida.

Bien avant d'être célèbre, Shaw avait déclaré qu'il interdirait qu'aucune de ses œuvres figurât jamais sur aucun programme d'enseignement. Car une œuvre infligée à un écolier lui devient à tout jamais haïssable. Ayant étudié *Candida* sur les bancs du lycée, j'étais bien près d'être de son avis. Mais dès les premières scènes jouées par la troupe de Dublin, j'étais ensorcelée. « *Candida,* avait-il écrit à la grande actrice Ellen Terry, *Candida* c'est la Vierge Mère. » La *Candida* incarnée pour nous par Eithne Dunne était plus femme que vierge, mais combien séduisante ! Une Edwige Feuillère irlandaise. Quant à la pièce, on en connaît l'argument : un poète extravagant, fantasque, amoureux, cherche à gagner les bonnes grâces de Candida, épouse d'un pasteur prédicateur, imbu d'idées socialistes. Et, si « l'un fait l'idiot devant les foules, l'autre le fait aux pieds d'une femme. » Sans que jamais l'auteur, dans cette bataille de mots d'esprit, prenne ni l'un ni l'autre tout à fait au sérieux. De ces deux personnages, Denis Brennan (le révérend Morrel) et Desmond Jordan (le poète Marchbanks) ont donné une interprétation sans défauts.

ANNIE BRIERRE.

LE THÉATRE DANS LES LIVRES

GEORGES FEYDEAU ; QUATRE PIÈCES POUR RIRE.

Feydeau a laissé inachevé un vaudeville, Cent millions qui tombent, *dont il a pendant sept ans vainement cherché la solution : ses personnages s'étaient mis dans une situation si parfaitement extravagante qu'il n'est jamais parvenu à débrouiller leur imbroglio.*

Machiavel du Palais-Royal — selon le mot de Cocteau — son théâtre en cachette, comme un vice : tel est le signe essentiel de l'homme qui a conçu le vaudeville comme « une forme de mathématiques supérieures » (1)

(1) Henri Jeanson.

et dont le théâtre ne paraît si proche de l'absurde que parce qu'il obéit à la plus rigoureuse logique.

*Feydeau, « vaudevilliste » d'*Occupe-toi d'Amélie, *de la* Dame de chez Maxim's, *du* Dindon *et d'*On purge Bébé, *c'est le génie systématique, l'esprit de science, la mécanique calculée, au service de l'imbroglio. Il est au théâtre ce que Dumas père est au roman, second auteur comique français après Molière auquel il se montre inférieur quand il s'agit des caractères, mais qu'il dépasse dans les situations.*

La mauvaise réputation du vaudeville tient essentiellement à son genre : un théâtre de comédies légères fondées sur l'intrigue et le quiproquo. La définition est valable pour Feydeau à ceci près que, chez l'auteur de la Main passe, *le « décor psychologique » n'est qu'un prétexte et le mécanisme d'horlogerie du vaudeville porté ici à une sorte de perfection grandiose. Son théâtre oscille entre « l'enfer » du burlesque et la tranche de vie.*

Encore une jupe ! Toujours des jupes ! Il est incorrigible ! *Cette réflexion d'un domestique — au dernier acte du* Dindon *— précède l'entrée d'Armandine enveloppée dans la robe de chambre de Rédillon :*

ARMANDINE. — Elle est longue, ta robe de chambre !

REDILLON. — Elle est longue pour toi, pas pour moi...

Dans Mais n'te promène donc pas toute nue :

VENTROUX. — Enfin, qu'est-ce que c'est que cette manie de te promener toujours toute nue ?

CLARISSE. — Où ça, toute nue ? J'avais ma chemise de jour.

VENTROUX. — C'est encore plus indécent ! On te voit au travers comme dans du papier calque.

CLARISSE. — Voilà où tu veux en venir : tu voudrais que j'ai des chemises en calicot !

VENTROUX. — Qui est-ce qui te parle des chemises en calicot ?

CLARISSE. — Désolée, mon cher ! Mais toutes les femmes de ma condition ont des chemises en linon ; je ne vois pas pourquoi j'aurais les miennes en madapolam...

Feydeau ne renie pas son genre. Simplement, il le dépasse. Jeanson a raison. Feydeau a complètement renouvelé le théâtre comique en recréant la mécanique du rire.

Rédillon, dans le Dindon, *a beau observer (ce qui pourrait passer pour la définition même, assez hâtive, de l'univers de Feydeau) :* Le monde où l'on patauge ! *En dépit de son air de belle liberté, aucun dialogue n'est plus surveillé, plus implacable que celui-là : les personnages de Feydeau sont de ceux qui ont « réponse à tout ». On ne peut rien couper dans Feydeau, disent les directeurs de théâtre.*

Le monde où évoluent les personnages de Feydeau ne peut s'empêcher d'être un monde clos, l'un des plus fermés des univers de la scène ; et là, pour la première fois, un auteur de comédies (de la pire espèce : celles qui peignent le monde de la noce) — introduit la fatalité dans le burlesque.

*Feydeau déchaîne le rire — d'une manière presque automatique — et ce rire fait crouler les salles. Que devient, à la lecture, ce théâtre qui, plus qu'aucun autre, se révèle un théâtre d'*accessoires ? *Pierre-Aimé Touchard, qui a fait entrer* le Dindon *au répertoire de la Comédie Française en 1950, a réuni dans* Quatre pièces pour rire *les trois « tranches de vie » de* Mais n'te promène donc pas toute nue *(où la politique est gâtée), de* Feu la mère de Madame *(ou les conséquences d'une erreur d'étage)*

*et d'*On purge Bébé *(qui intéresse la Défense nationale), autour du* Dindon, *cette farce endiablée, réplique de Feydeau à* Don Juan *où le mot d'adultère n'est pas prononcé une seule fois.*

Or, le rire de Feydeau reste intact et, là, se révèle peut-être le secret profond de cet homme : son style.

Le tandem Molière-Feydeau est un de ceux qui se portent le mieux du monde. Il a servi d'étiquette à l'un des Cahiers de la Compagnie Madeleine Renaud - Jean-Louis Barrault (1) *sans provoquer de révolution. C'est que Feydeau a gagné la partie.*

(Club des Libraires de France). J. R.

JEAN TARDIEU : THÉATRE DE CHAMBRE.

Jean Tardieu, directeur du Club d'Essai de la Radiodiffusion Française, se propose, pour la rentrée d'octobre, de fêter les dix ans d'existence des studios de la rue de l'Université. A cette occasion, et avant de parler de cette commémoration, qu'il nous soit permis de parler ici de son œuvre, dont le Théâtre de Chambre paraissait voici quelques mois chez Gallimard.

Jean Tardieu semble avoir toujours été destiné à jouer avec les voix : dans *la Première personne du Singulier*, il racontait comment, enfant, il avait découvert les vertus d'un tube acoustique qu'il installait dans la maison de famille. Qu'une voix vienne d'au-delà-des-murs, et toute la magie de la parole surgit pour le poète. Il aura toutes les voix à sa disposition, celle de l'outre-tombe, de l'au-delà, de l'outre-mur, de l'outre-temps... Voilà peut-être pourquoi il dira aussi un jour : *je suis peut-être le seul à savoir faire jouer le temps au-dedans de moi.*

Par le truchement du théâtre *(le Temps du Verbe*. la Huchette, février 56) il a su faire jouer ce temps au-dedans de nous. (A la suite d'un traumatisme, un homme force ses proches à vivre l'actuel à l'imparfait ; ce fou retrouvera-t-il le sens du présent, ou au contraire les autres personnages sombreront-ils avec lui ?) Et la porte s'est ouverte sur un petit souffle de quatrième dimension. Est-ce là ce qui dérange la critique ? La tension dramatique ne faisait pourtant point défaut à cette pièce, puisque, par un froid affreux (les acteurs passaient des coulisses à la scène par un couloir où il gelait à — 10°) les spectateurs s'entêtaient à rester jusqu'à la fin... Mais peut-être le critique est-il plus paresseux que le spectateur de qualité. Pourtant, en juin 55, six pièces tirées du Théâtre de Chambre, et montées également à la Huchette par Jacques Poliéri, et cet hiver, un spectacle Tardieu-Courteline donné au Théâtre de Poche de Bruxelles, prouvaient bien que ce théâtre n'est pas écrit pour une chapelle. Mille trouvailles — du poétique au cocasse — émaillaient le texte de ces quelque dix pièces très courtes.

---

(1) Cahier n° 15, *Molière-Feydeau* (Ed. Julliard), textes de Jean Cocteau, Jean Cassou, H. Jeanson Paul-Louis Mignon, P. Labracherie, réunis par André Frank.

Dans une cité stable, chacun se trouve à l'abri de l'insolite et du dangereux, a dit aussi Tardieu. Il a justement le mérite de ne pas craindre de déranger la cité, quitte à bousculer habitudes et conventions littéraires. Quant au public, d'abord surpris par un verbe et une pensée excentriques, il se dépayse avec joie — joie d'une qualité subtile, que l'on ressent même au cours des pièces dramatiques, celle d'avoir affaire avec un texte intelligent — dans un temps et une logique *autres*. Rétif au début, il est vite charmé, au sens fort, et se fait complice. Disons en passant que le surréalisme n'est pas très loin, ou du moins tout ce que l'image éclatée, automatique, le choc verbal apporte comme nouveauté — et comme beauté — à une pensée soutenue, dirigée vers un but précis. A Bruxelles, l'enthousiasme fut nettement plus vif pendant la partie de la soirée consacrée à Tardieu que pendant celle consacrée à Courteline. C'est un test. L'insolite porte au rire, mais quand le dangereux s'y mêle, il prend un goût de Charlot...

Terminons en disant qu'on aimerait voir Jean Tardieu s'attaquer à une œuvre de longue haleine. Puisque le spectateur semble prendre parti pour lui, que le test de Bruxelles le pousse à voir plus grand.

(Édit. Gallimard.) NADINE LEFEBURE.

LE FESTIVAL DE MENTON

Depuis sept ans, le festival de musique de chambre attire les mélomanes sur le parvis de l'église Saint Michel, à Menton. Dans le décor d'une place fermée par des églises et des demeures populaires, avec une échappée vers le port et la montagne, s'égrène sur la vieille ville, étagée comme les vignobles du Rhin, une musique qui semble naître mystérieusement des pierres, patinées par le soleil. C'est une féerie de lumière et d'ombre, de charme et de silence, rythmée par le ronflement de la mer qui s'endort.

Dans ce cadre miraculeux, la musique pousse comme du sol, elle s'y accroche comme un lierre, elle en épouse et transfigure la beauté. Il me sera difficile désormais, s'il m'arrive de réentendre le quatuor avec piano de Fauré, de ne pas revoir en même temps la façade de l'église Saint-Michel émergeant d'une nuit bleue, où scintillent des frises de lumignons.

Le charme très particulier du festival de Menton réside, peut-être, dans la mesure avec laquelle il a su choisir le cadre unique et la musique qui l'orchestre. Il eût suffi d'un faux pas pour tomber dans l'excès ou le ridicule. La qualité du festival comme de la ville est de connaître sa mission et ses limites.

Le festival de Menton, en s'astreignant à la musique de chambre, fait œuvre éducative au sens le plus noble de ce terme : il initie l'homme de goût à une musique de gourmet, en lui apprenant à la découvrir et à l'aimer, sans effort, dans un éblouissement.

Le programme.

La tentation était forte, cette année, de consacrer le festival à Mozart. Solution de facilité, qui a été évitée. Et pourtant que de fois, je me suis

mis à repenser à Salzbourg, au festival de 1954, à la douceur d'une ville qui a fait Mozart et que Mozart a mise en musique. La mission de Menton est peut-être plus large, plus ouverte sur le Nord et le Sud, sur le présent et le passé, plus à même de donner à toute musique une patine particulière. Combien il fut bienfaisant, par exemple, d'entendre et Ibert et Françaix (dont le quintette dévidait sa poésie avec tant de clarté), joués par nos amis anglais du *Wigmore Ensemble !* L'orchestre de Londres nous découvrait nos maîtres dont nous attendons trop souvent la mort pour reconnaître la gloire. Il nous donnait, ce soir-là, une nécessaire leçon.

Qui connaît Brahms en France ? Il ne lui a pas suffi de mourir, depuis plus d'un demi-siècle pour trouver droit de cité. Pourquoi cet ostracisme ? Je ne me souviens pas de l'avoir entendu dans aucun programme des Concerts du Conservatoire de Paris. Il eût fallu être de bois ou de pierre pour ne pas être remué jusqu'aux entrailles par ses lieder et ses valses d'amour. Et pourtant, le quatuor chantait devant une assistance clairsemée ! Ceux qui ne connaissent pas Brahms, et qui ont entendu ses chants, ne pourront plus jamais l'oublier.

Il importe qu'un festival soit autre chose qu'un concert de J. M. F., qu'un déplacement de notre Opéra ou de la Comédie-Française. Sa mission est de constituer un cours de perfectionnement pour élèves avancés, une découverte de joies nouvelles et inespérées. Il ne suffit pas d'aimer Bach, Mozart et Schubert. Il nous faut savoir découvrir et aimer *tous* les musiciens qui portent un message authentique. Et le mérite de Menton est de permettre de comprendre plus vite peut-être, de découvrir plus facilement les inconnus, parce que l'âme y a été transfigurée en même temps que le corps a frémi.

Menton nous a permis aussi d'entendre, parmi les œuvres de Bach celles qui demeurent souvent inconnues, comme la sonate pour violon seul ou celle pour flûte dont nous sommes trop souvent privés.

Chanteurs et musiciens.

Il est peut-être difficile à celui qui n'a pas suivi la progression des divers festivals de Menton de porter un jugement de valeur sur celui de 1956. Pour être juste il faut le situer dans le contexte et dans l'enchaînement. Si le festival de cette année n'a pas permis de révéler un Munchinger par exemple, il ne faut pas oublier que d'avoir découvert l'orchestre de Stuttgart au monde demeure le mérite de Menton dont les retentissement est inestimable.

Cette année, le *Nuovo Quartetto Italiano* était connu, le trio Pasquier apprécié de tous les mélomanes ; le Wigmore Ensemble s'était déjà produit au festival d'Edimbourg, l'an passé. La seule nouveauté a été fournie par l'orchestre du festival, constitué de musiciens d'origine diverse : trio Pasquier, orchestre de Stuttgart. Il représentait une sorte de synthèse de ce que solistes et groupes peuvent produire en s'élargissant. Je n'ai pu entendre le résultat qu'un seul soir. Schneider le conduisait avec une fougue endiablée, qui n'a peut-être pas connu dès le début la cohésion désirée, ce qui a donné au Concerto grosso de Hændel un aspect quelque peu décousu. Le Concerto de Vivaldi, par contre, chantait la joie d'avoir trouvé l'unité de haute lutte.

Une des nouveautés du festival de 1956 a consisté à consacrer deux soirées au chant. Les esprits critiques pourraient objecter qu'il ne s'agit plus ici de musique de chambre. Au diable les cloisonnements imbéciles ! Ceux qui ont eu la faveur d'entendre les chanteurs n'ont pas pu résister au charme des mélodies de Fauré. L'interprétation de Camille Maurane fut à la fois soumission au texte et au lieu : mesure (la dimension mentonnaise) et discrétion.

L'ensemble vocal de Stutggart, mené par Marcel Couraud, chanta les lieder pour chœurs d'hommes de Schubert. L'interprétation exigeait sobriété et sensibilité. Il faut bien reconnaître que le public n'a suivi que sporadiquement. Il est humiliant de constater combien peu le Français est sensibilisé au chant vocal. Pourquoi un Couraud est-il obligé de s'expatrier — en Allemagne — pour donner sa mesure et trouver un ensemble ? Sommes-nous vraiment incapables de goûter la musique vocale ? ou déformés par le mauvais goût des chanteurs de charme ?

A tout prendre, j'ai préféré le quatuor vocal, à l'ensemble de Stuttgart. Quelle merveille ! Cohésion parfaite de voix, soumission parfaite à une musique incomparable, où pianiste, chanteurs et chef avaient trouvé la perfection dans l'unité. Soirée inoubliable, qui ne fût attristée que par l'absence de trop d'auditeurs, avec qui nous eussions aimé partager notre joie et notre découverte.

La valeur et la beauté du festival de Menton tenaient particulièrement à la qualité exceptionnelle des solistes. Il n'est pas nécessaire de parler de Marguerite Long, dont la présence fut, selon le mot délicat du maire, M. Palméro, « une consécration » pour le festival. Il me faudrait citer et Jean-Pierre Rampal, et Isaac Stern, Starker et Wallfisch.

A ce point de vue, le concert qu'un malencontreux orage transporta en l'église Saint-Michel, fut un sommet. Par une coïncidence providentielle, il était tout entier consacré à Bach. Ce fut comme une volonté du ciel de situer le musicien inspiré au cœur du sanctuaire. (Il faut regretter que certains auditeurs n'aient pas suffisamment respecté le lieu sacré qui donnait hospitalité, ni le musicien qui n'avait composé que pour faire prier). La sonate choisie par Starker déployait peut-être plus de virtuosité que de sensibilité et d'émotion. Ce n'est pas celle que je préfère. Celles choisies par Rampal et Stern demeurent des joies inoubliables. La passacaille de Bach prenait, sous l'archet de Stern, une densité, une vie qui furent un éblouissement. Le trio en sol majeur mit le point d'orgue à cette fête de l'esprit et du cœur.

***

Que faut-il tirer comme conclusion ? Menton a su trouver sa place, dans la géographie des festivals, qu'elle ne cède ni ne dérobe à nul autre. Si Salzbourg est étendu dans son programme, Edimbourg plus complet et mieux organisé, Menton fleurit d'une grâce et d'une hospitalité, nulle part rencontrées.

Nous aurions mauvaise grâce d'accuser les menus défauts : retards excessifs, service de police parfois inefficace, dérangements inévitables ou inévités, s'ils ne nuisaient à l'essence même du festival. Mais passons. Autant en emporte la mer !

Peut-être le festival, chevronné à présent, gagnerait-il à se ramasser sur une semaine bien remplie, qui n'exigerait ni des Mentonnais ni des estivants un effort trop prolongé et permettrait de transformer chaque soirée en événement unique. Il faudrait reconsidérer, après un premier bail de sept ans, la structure même du festival, afin qu'il conserve toujours le jaillissement des origines.

JEAN-M. GAUTIER.

MUSIQUE AU BORD DE L'EAU.

Parmi les grands festivals organisés à travers l'Europe il faut signaler les deux rencontres musicales que la Suisse, en dehors de Lucerne, propose, depuis quelques années, aux amateurs du monde entier : les « Semaines Musicales d'Engadine » et le « Septembre Musical » de Montreux.

La haute qualité de ces festivals n'est pas le seul trait commun qui les rattache aux Semaines Internationales Lucernoises : le cadre où ils se déroulent offre également quelque similitude de hautes montagnes, des lacs, les cimes au loin, sous la neige. Et des souvenirs littéraires se mêlent aux présences musicales, dans ces lieux où séjournèrent Nietzsche, André Gide, où vécurent Ramuz, Edmond Jaloux, entre autres.

La musique de chambre est l'attrait majeur des Semaines Musicales d'Engadine. Chaque été, pendant un mois, les meilleurs ensembles se succèdent de Saint-Moritz à Silvaplana, Pontresina, Samaden. Dans l'impossibilité de détailler toutes les manifestations de cette année, qu'il suffise d'en citer certaines ; le lecteur sera juge : trois séances du quatuor Pascal « de Mozart à Ravel », le Collegium Musicum Italicum, la Chorale de la cathédrale de Strasbourg, une séance de sonates par Pierre Fournier et Nikita Magaloff, et le Konzerthaus Quartett de Vienne.

Trois soirées devaient rehausser l'éclat de cette saison : Gérard Souzay chantant comme il est seul sans doute à pouvoir le faire avec un bonheur égal des œuvres de Lulli, Schubert, Duparc, Francis Poulenc ; et, clous d'or des nuits d'Engadine, deux récitals donnés par Clara Haskil. Tous ceux qui ont entendu la grande pianiste roumaine, fêtée enfin par le monde musical tout entier comme la première pianiste de notre temps, imagineront aisément les joies qu'elle est capable de nous procurer en interprétant des œuvres de Bach, Mozart, Beethoven, Schumann et Schubert. Clara Haskil est, en vérité, la seule femme qui puisse prendre place parmi une phalange peu nombreuse d'interprètes de haut rang, dont Yves Nat, mort foudroyé par une crise cardiaque dans l'après-midi du 31 août dernier —, était l'un des plus prestigieux représentants. Leurs noms se peuvent compter sur les doigts d'une seule main.

Trait d'union entre ces deux festivals, Clara Haskil a été invitée à participer à quatre concerts du « Septembre Musical » : un concert symphonique, sous la direction d'Otto Klemporer à la tête de l'Orchestre de Cologne, et trois séances de sonates avec Arthur Grummiaux. Le programme de ce festival restera comme l'un des plus brillants qu'il soit possible de composer : le rappel des noms des interprètes fait penser à quelque prodigieux palmarès né d'un rêve : W. Kempff et J. Keilberth, N. Milstein et P. Klecki,

I. Stera et A. Cluytens — retour de Bayreuth — R. Casadesus et C. Schuricht.

Signalons enfin la présence de notre Orchestre National, habituel invité aux rives du Léman.

GEORGES LION.



JULIETTE MANTE-ROSTAND

Peu à peu la roue inflexible du destin nous prive des meilleurs, de ceux que nous avons aimés, admirés au cours d'une existence déjà longue, et pleine de précieux souvenirs. Fille de l'éminent économiste Eugène Rostand, sœur d'Edmond Rostand et de Jeanne de Margerie, tous deux disparus, hélas ! avant l'heure, Juliette Mante-Rostand, qui vient de nous quitter à son tour, semblait défier les atteintes des ans et rester la lumière bienfaisante de tous ceux qui l'approchaient, car aux dons exceptionnels de la nature et de l'esprit, dont elle avait été comblée dès sa naissance, se joignait une bonté rayonnante, qui n'avait d'égales que la délicatesse de son cœur et sa compréhension généreuse pour les malheurs d'autrui.

Femme d'un grand industriel marseillais, mère de quatre enfants qui devaient la rendre grand-mère et même arrière-grand-mère — tante et belle-mère de Maurice, de Jean Rostand, de Mme Gérard Mante-Proust, tante de M. Roland de Margerie, notre nouvel ambassadeur auprès du Vatican, et de Mme Roland de Margerie, elle n'avait cessé de consacrer la plus grande partie de sa vie à la musique, de développer un talent de pianiste comme inné en elle et qui la mettait au rang des interprètes de la meilleure classe. Mais, contrairement à l'exemple de certains d'entre eux, elle aurait considéré comme un manquement à son devoir artistique, de le consacrer exclusivement à des chefs-d'œuvre de tout repos, et aux succès mondains, qu'ils n'auraient pas manqué de lui valoir. Dans son lumineux domaine de Valmante, aux abords de Marseille, plus tard dans sa belle demeure parisienne de la rue du Bac, au milieu des tableaux et objets d'art que son mari Louis Mante avait su y grouper, — parfois aussi dans la propriété landaise du grand ancêtre du piano Francis Planté, qui avait pour elle la plus affectueuse admiration, et où je l'ai maintes fois rencontrée, ainsi qu'en pays basque, elle aimait naguère, entourée de partenaires bien choisis, révéler, défendre, servir les œuvres contemporaines soit pianistiques, soit de musique de chambre, fort variées, de César Franck à Francis Poulenc, en lesquelles elle avait mis sa foi. Elle témoignait, en particulier, au *Concert* d'Ernest Chausson, qui fut mon premier maître et dont elle fut l'interprète-née, la plus fidèle dilection. Merveilleuse lectrice, elle jouait les transcriptions pour deux pianos d'œuvres orchestrales, qui rendaient alors d'éminents services avant d'être handicapées par le disque.

Les épreuves que la vie hélas ! ne lui a pas ménagées, ainsi que les années venues avec ce qu'elles amènent toujours de solitude et de sacrifices, avaient laissée intacte chez elle cette flamme, qui lui permettait, ces temps derniers encore, de rendre de mémoire, devant moi, dans la plénitude de leur signification, un *Prélude et fugue* du *Clavecin bien tempéré* de J.-S. Bach, des pièces de Schumann, Franck, Fauré, Debussy où son goût pour la

musique expressive, qui fut celle de notre temps, trouvait son plein accomplissement. Je n'oublie pas tout ce que lui doivent plusieurs de mes œuvres de musique de chambre et de piano, ni le constant intérêt avec lequel, jusque dans les derniers temps, elle suivait à la radio les émissions musicales ou littéraires intéressantes.

Puisse le vivant souvenir qu'une femme et une artiste de cette qualité laisse à ses amis, à ses obligés, être une atténuation à la douleur des siens, et au vide cruel que laisse pour eux, pour tous ceux qui l'ont connue, appréciée, une telle disparition.

GUSTAVE SAMAZEUILH.

CORRESPONDANCE

NOUS AVONS RECU DE M. YVES BOUTHILLIER LA LETTRE SUIVANTE :

M. Humbert Michaud a commenté « la Pensée antique (1) » de Jacques Chevalier dans un texte intéressant, que « la Table Ronde » a publié. Il a dit, je crois, l'essentiel en écrivant que l'œuvre entière de Chevalier est orientée par la connaissance de l'individuel. Il note que « la science de l'individuel, telle que la voit Chevalier, c'est le retour au réel au moyen de la science des faits et de leurs causes. » Sur ce dernier point, quelques précisions sont désirables.

Lorsque Chevalier, en 1902, préparait le mémoire d'où est sortie sa thèse sur la notion du nécessaire chez Aristote et chez ses prédécesseurs, le P. Pouget lui dit : « Nous sommes des réalistes. Ce qui a manqué aux Grecs, c'est l'idée de création : le mystère qui éclaire tout. » Cette idée commande le réalisme critique et personnaliste de Chevalier, les thèses dans lesquelles il s'articule, et les œuvres dans lesquelles il s'exprime, jusqu'à cette « Pensée chrétienne » que nous attendons.

1. — Réalisme critique, en ce qu'il discerne partout, dans le monde, ce qui est de fabrication humaine et ce qui est de création divine : bref, nos concepts humains des Idées divines, exemplaires des choses créées, que nous avons à retrouver dans les choses. Ainsi y a-t-il un grand écart entre les manières dont nous concevons et appliquons la justice, et l'Idée de Justice divine, qui est comme l'axe invisible autour duquel elles gravitent.

2. — Il est vrai que, cette idée normative, nous ne la comprenons pas parfaitement. Mais nous savons aussi qu'il ne faut pas confondre l'intelligible pour nous avec l'intelligible en soi, c'est-à-dire pour Dieu ; et, bien que cet intelligible en soi demeure pour nous mystère, l'écart qu'il nous force à maintenir constamment entre le concevable et le réel, entre nos raisons et les raisons des choses, nous interdit de réduire le réel où l'existant à nos mesures humaines. Une chose est mystérieuse dans la mesure où elle est réelle, c'est-à-dire où s'y retrouve le sceau du Créateur, Dieu. La valeur de la connaissance dépend d'abord de la donnée. La pensée philosophique commence par la certitude d'une présence, irréductible à nos normes propres, mais stimulante pour l'intelligence.

(1) Édit. Flammarion.

3. — Ainsi, le contingent nous apparaît comme une certaine déficience d'intelligibilité, puisque nous n'en concevons pas la raison ou la cause nécessaire. Mais, lorsque nous y regardons de plus près, nous voyons qu'il n'est pas du tout l'accidentel ou le hasard (qui est inintelligible en soi), mais une certaine sorte de nécessité (supra-intelligible, ou intelligible en soi sinon pour nous), à savoir celle qu'a instaurée dans le monde un Etre nécessaire, dont toutes les nécessités issues de sa Volonté créatrice sont des nécessités dérivées, parce que suspendues à cette grande Contingence initiale qui rend raison de l'ordre réel et des apparents désordres, de l'unité et de la variété de l'univers, et dont notre pensée est à la fois effet et participation.

4. — La nécessité logique telle que nous la concevons est sans pouvoir pour rendre raison du singulier contingent, ou de l'individuel. Mais elle n'est qu'un cas particulier du Nécessaire qui, en Dieu, n'est autre chose que l'identité absolue de l'intelligible et du réel. Les êtres sont, ils existent, non pas dans la mesure où nous les pensons, mais dans la mesure et de la manière dont Dieu les pense et, les pensant, les crée. Par là se trouvent évités le dualisme et le panthéisme entre lesquels oscille nécessairement une pensée comme celle d'Aristote, qui n'ayant pu faire procéder de Dieu le monde par un acte créateur, dresse en face de lui une matière éternellement rebelle, ou tend à absorber en lui tout ce qui est, en réduisant le singulier au général et le contingent au nécessaire de la connaissance scientifique, parce que seuls ils sont intelligibles pour nous. La notion de création permet de conférer l'intelligibilité à l'individu sans tomber dans le panthéisme. Le singulier, qui est le réel, est suprêmement intelligible. Pour connaître les êtres, Dieu n'a pas besoin des catégories ou des universaux dont nous usons pour l'économie de la pensée et, surtout, en raison du défaut de notre intellect. Il les voit tels qu'ils sont, dans leur individualité propre, dans la manière dont chacun des hommes, par exemple, incarne l'universel qui est l'humanité.

5. — Le singulier contingent est ainsi, non point manque, mais excessive plénitude, pour nous, d'intelligibilité. En faisant de l'individuel l'objet propre de la science, Chevalier redresse et relève la notion de la science, en lui donnant pour tâche de se modeler sur son objet, sur les faits, sur l'être concret, réel et existant, au lieu de le réduire à ses normes abstraites. Son réalisme ouvre ainsi à notre science, comme à notre pensée, le champ de l'illimité, puisque c'est dans l'individu que se discerne l'être qui participe de l'Etre en soi, infiniment puissant et libre, Dieu. Et il ouvre en même temps à notre action la vérité qui seule peut libérer de toutes les servitudes une humanité faite aujourd'hui en série, sur le modèle du général, du nécessaire élémentaire, de l'anonyme, et qui risque d'en périr.

Yves Bouthillier.

Le prix des mots

Valéry disait : *les événements ne sont que l'écume des choses.* Ecume assez amère, pour nous, en ce pénible été. Valéry a raison. Si pénibles que les événements puissent être, ils ne font que rendre manifestes des réalités, plus graves qu'eux. Les épreuves qui nous poignent, les périls qui nous menacent m'effraient moins que l'effarante confusion des idées, des sentiments, des mots qui les engendrent et qu'ils accroissent.

Les Taxis de la Marne (1).

Je reçois de Jean Dutourd un livre intitulé : *les Taxis de la Marne.* Il me touche de bien des façons. Et d'abord, il me rappelle que j'ai été, sinon un soldat de la Marne, du moins un combattant de septembre 1914. Pendant la Marne, j'étais encore au dépôt de Cosne ; mais j'ai rejoint bientôt les survivants.

Je crois que Jean Dutourd a pensé trop exclusivement à Joffre et à Gallieni. L'état-major avait fait livrer aux soldats français la bataille de Charleroi : il ne l'avait pas préparée et il la perdit. Mais nous n'étions pas partis pour nous faire battre. La Marne manifesta notre sursaut : à mon estime, il était inscrit dans notre enthousiasme au départ. Enthousiasme tel que, moi-même, qui ne prétends en aucune façon à l'héroïsme, je me suis frauduleusement glissé dans un détachement pour rejoindre le front, avec la complicité d'un sous-lieutenant : il fut, comme moi, menacé de Conseil de guerre, jusqu'à ce que le commandant s'attendrisse, et nous laisse partir. Jean Dutourd regrette cette France plus courageuse et généreuse que celle de 1956. Moi aussi, Mais nous n'étions pas encore saignés. Dès 1916, je prévoyais trop ce qui suivrait : il suffisait de voir les morts, et non seulement leur nombre, mais leur qualité.

Ce qui me scandalise, ce n'est pas qu'on soit moins sanguin, quand on porte trop de sang. C'est que les chefs de la France intacte et plus heureuse de 1914 se soient montrés tellement plus prudents et précautionneux que ceux de notre France anémiée et ravagée. Car, à mon sens, ce qui permit la bataille de la Marne, ç'a été d'abord la sagesse de Viviani inspiré par Jaurès, ç'a a été le recul des dix kilomètres. Il fit que ni moi ni aucun de mes camarades ne doutâmes, une seconde, de notre bon droit. Il le rendit tellement évident qu'aucune critique, fût-elle savante et fondée, ne parvint à offusquer cette évidence : nous avions

---

(1) Edit. Gallimard.

prouvé que nous ne voulions pas envahir l'Allemagne, et les Allemands envahissaient la France. Que faire d'autre que nous battre, de notre mieux, pour les chasser ? Ni au dépôt, ni dans les wagons à bestiaux, ni dans mon régiment je n'ai rencontré un seul soldat qui pensât différemment.

Nasser.

Il ne me semble pas que nous ayons été aussi prudents envers M. Nasser. En effet, au lieu de dire ce qui était vrai : M. Nasser s'est rendu inacceptable pour nous, et il rend pour nous inacceptable la nationalisation de Suez, nous avons dit au contraire : la nationalisation de Suez nous rend inacceptable le colonel Nasser.

Or, il était inacceptable avant. Depuis des mois, il parlait et agissait en ennemi de la France : nos concitoyens, nos soldats étaient assassinés en Algérie, nos fermes brûlées, nos ouvrages sabotés. De ces crimes, le colonel Nasser n'était pas innocent ; M. Soustelle a écrit qu'il détenait les preuves de sa culpabilité. Il l'a écrit avant la nationalisation de Suez. Pour en être sûr, il suffisait d'ailleurs de lire ses écrits, ses discours : en affirmant qu'il n'était pour rien dans l'anarchie africaine, qu'il n'avait sur les mains aucune goutte de sang français, on l'eût, sans doute, offensé.

J'ai eu, j'ai encore peine à comprendre la patience de nos gouvernants envers lui. Maintes fois, de maints côtés, quand je disais : Si c'est Nasser qui attise l'incendie en Afrique, c'est à lui qu'il faut nous en prendre et non aux malheureux dont il suscite la fureur, on me répondait : cela ne se peut, sans me dire pourquoi. Quelles que fussent les raisons, je pense qu'elles n'étaient pas bonnes. Nasser était-il soutenu par les Américains ? Il fallait, entre lui et nous, prendre pour juge le peuple américain lui-même. L'était-il par les Russes ? Il fallait leur dire qu'ils ne pouvaient pas à la fois vouloir en Afrique la tension et en Europe la détente.

La patience aussi est une politique. M. Pineau alla jusqu'à se rendre au Caire. Peut-être comme beaucoup, a-t-il compté sur son charme personnel. Peut-être a-t-il été leurré par ses agents ? Il faut du caractère à un diplomate pour ne pas devenir le représentant de la puissance auprès de laquelle il est accrédité, et non plus celui de la nation qui l'accrédite. Il est certain que nos agents ont été trompés par M. Nasser, puisque la nationalisation de Suez surprit nos ministres : s'il l'avait prévue, M. Pineau n'aurait assurément pas dit que, contre l'Egypte, la France ne disposait que d'un sabre de bois. Cela prouve d'ailleurs combien il désirait vivre en paix avec le colonel Nasser, et combien le colonel Nasser le désirait peu.

Néanmoins, quand un homme prend un pouvoir dictatorial, que son idéologie, son programme, sa propagande tendent vers la guerre et impliquent l'agression, il ne semble ni raisonnable ni équitable que les peuples, par lui menacés, doivent le traiter comme s'il travaillait à apaiser les haines et à consolider la paix. C'est donner une prime à la démagogie belliciste qu'on prétend « réserver à l'usage interne », mais qui, en fait, peut rarement le rester. Si on ne peut jamais rien, ni contre

ceux qui attisent les conflits, ni en faveur de ceux qui s'efforcent de les résoudre, comment les bellicistes ne finiraient-ils pas, toujours, par l'emporter ? Les Russes auraient-ils pu soutenir Nasser si nous leur avions dit : il fait contre nous, en Afrique, ce que vous nous avez tant reproché d'avoir fait, plus mollement certes, pour Denikine et pour Wrangel ?

La nationalisation de la Société de Suez était plus facile à défendre, et bien difficile à attaquer, si elle eût été faite posément, par un gouvernement moins suspect de desseins agressifs. Personne ne conteste ni que la Société soit égyptienne, ni que l'Egypte soit souveraine, ni que la nationalisation des entreprises soit un exercice normal de la souveraineté. Montesquieu n'eût pas admis ce dernier point : si la souveraineté n'a pas de limites, la spoliation et le massacre risquent de devenir habituels, et les investissements étrangers de devenir impossibles puisque la puissance publique peut, à toute minute, s'approprier les richesses qu'ils produisent. Ce point de vue, en tout cas, n'a pas été celui de la France et de l'Angleterre, qui ont prôné, pratiqué et souffert les nationalisations.

Sans doute, le trafic international a besoin que le passage du Canal reste libre ; et des accords internationaux stipulent cette liberté. Mais M. Nasser a déclaré qu'il la maintiendrait ; il n'a pas intérêt à tarir une des principales sources de richesses de son pays. L'entente avec lui devrait et serait facile si on n'avait pas lieu de révoquer en doute et sa parole — et sa sagesse.

Dès lors qu'on n'y croit pas, aucun engagement de sa part ne garantit rien. Qui tient les rives du Canal tient ses eaux. Son passage a été interdit aux navires d'Israël par M. Nasser avant qu'il nationalise la Société de Suez ; ici encore, au lieu de s'opposer tous à l'injustice, chacun, une fois encore, s'est flatté de n'en être pas lui-même victime. Céline, jadis écrivait « Quoi ! il ne dit rien contre nous, Hitler, il ne parle que contre les Juifs. » D'autres pensent à présent : « Quoi ! il en veut aux Français, Nasser, pas à nous. »

Le fait est, quand même, que la sécurité du passage était compromise avant la nationalisation, comme faisait voir l'exemple d'Israël, et qu'à dire vrai, si on voulait qu'il fût l'objet d'une garantie internationale, il fallait substituer une force internationale aux forces britanniques, quand elles évacuèrent la zone de Suez, le reste étant verbal.

Tous les raisonnements nous ramènent donc au même point : l'habileté comme la vérité voulaient que nous reprochions à Nasser son attitude agressive envers la France, en Algérie, et non pas la nationalisation d'une Société qui, pour puissante, opulente et glorieuse qu'elle soit, n'est qu'une société privée ; il nous appartenait assurément plus de contrecarrer l'activité de Nasser chez nous, et hors de chez lui, que son action à l'intérieur de l'Egypte.

J'écris cela d'une main crispée et d'un cœur lourd, en ce milieu de septembre, sans prévoir le futur, sans hargne ni antipathie pour nos ministres : ils se débattent comme ils peuvent, dans un chaos d'idées confuses et de mots ambigus. Cette confusion, dont ils sont les victimes, ils n'en sont pas les auteurs : elle existait avant eux ; mais ils ne l'ont pas fait cesser, et il faut bien qu'elle cesse.

L'Afrique.

Il est à craindre en effet, que la même confusion n'engendre d'autres malheurs. Et d'abord en Afrique.

Les pays africains constituent — avec d'autres, et avec la France, un certain ensemble lié par des liens divers. Ces liens n'empêchent pas que ces pays, très différents de climat, de culture et de population, restent distincts : ils sont eux-mêmes divers et de valeurs inégales : il y a eu les explorateurs et aussi les conquérants, il y a eu l'exploitation abusive de la main-d'œuvre, et aussi l'édification de grands ouvrages, bienfaisants pour tous. Il y a eu la fraternité au combat, la fraternité aussi contre la maladie et contre la mort. Il y a la cupidité, et il y a aussi l'amour.

Gide et Griaule ont aimé les noirs. Lyautey et Isabelle Eberhardt ont aimé les Marocains. Bref, comme dans tous les rapports humains, Français et Africains ont reçu et donné : il y a les marchands de spiritueux, il y a aussi le docteur Schweitzer.

Les mariages ainsi contractés, aucun Français ne désire les rompre ; les divorces sont toujours déplorables, même quand ils s'avèrent inéluctables. Ils ne peuvent pas être évités « à tout prix », expression qui, en l'occurrence, ne signifie rien. On sait gré à M. Raymond Cartier de tordre le cou à cette mauvaise éloquence. Il est faux que nous ne puissions pas vivre sans nos territoires d'outremer. Ceux qui le disent ne persuadent guère les Français et ne persuadent que trop les Africains. Ces territoires nous ont coûté très cher, en vies humaines, en travail humain, sans compter l'argent. Il n'est pas sûr qu'ils nous aient enrichis, et probable ils nous appauvrissent. L'Allemagne n'a aucun territoire de cette sorte et son progrès économique n'est pas moins rapide que le nôtre ; depuis dix ans la Hollande n'en a plus, et son peuple n'est assurément pas moins prospère que le peuple français. Tout au plus peut-on dire qu'entre la France continentale et la France d'outremer, des circuits économiques sont montés, que Français et Africains nous y sommes faits.

Nous avons l'habitude les uns des autres ; ils nous achètent des marchandises qu'ils se procureraient à meilleur compte ailleurs ; nous leur achetons un café plus cher et moins bon que celui du marché mondial ; nous consentons plus volontiers des efforts et des dépenses, dans des pays qui portent dans les atlas la même couleur que le nôtre. Tout le reste est ou conjoncture ou imposture.

Les discours où on nous déclare que nous deviendrions bien misérables si les Africains cessaient de consommer les marchandises qu'ils nous paient souvent avec notre propre argent, me semblent spécieux. Le pire est que les Africains finissent par croire qu'ils nous rendent service en recevant nos subventions. Déjà quand j'entendais dire que les Américains étaient trop heureux de nous faire résorber leur blé, leur acier, grâce au plan Marshall, ces propos me semblaient à la fois improbables et inélégants ; lorsqu'on reçoit un bienfait, le mieux est de dire : merci, sans insinuer que le donateur y trouve plus d'avantages que vous. Ce que j'eusse désiré que les Français ne fassent pas à autrui, je ne suis pas disposé à souffrir qu'on le leur fasse. J'ai entendu avec stupeur nos orateurs officiels se réjouir que la Tunisie veuille bien ac-

cepter les installations d'émetteurs radiophoniques montés par nous, conçus par nos ingénieurs, construits par nos techniciens, sans aucune indemnité ni contrepartie. On nous disait en même temps, que Bourguiba avait la délicatesse de nous demander seulement quinze milliards, mais pour d'autres motifs.

J'ai ressenti la même stupeur quand M. Bekai a déclaré que depuis neuf mois, aucun Marocain ne travaillait plus, tous étant occupés à fêter , à refêter le départ des Français, à arracher les plaques sur lesquelles on avait gravé le nom de Lyautey, et conclure qu'il allait demander à la France de larges subventions et de larges crédits.

Faut-il vraiment que nos travailleurs se surmènent et se privent, pour que les travailleurs marocains cessent de travailler et consacrent tout leur temps à faire des vœux en faveur des fellagha qui nous assassinent ; On bâtit, sur la Côte d'Ivoire, les ponts, les hôpitaux, qu'on nous refuse.

Il faudrait que le mot : sacrifice, tant de fois ressassé, fût un jour défini. Pourquoi mêler d'ailleurs le sacré au profane ? Il s'agit moins de sacrifices que de services. Encore faudrait-il qu'ils fussent librement consentis par ceux qui les rendent, et librement acceptés par ceux qui les reçoivent. Peut-on transférer en Afrique tant de richesses françaises, sans l'aveu des Français ou l'accord des Africains ?

Pitié pour la France.

Octobre vient, pourtant. Nos écoles sont insuffisantes pour nos écoliers, nos salaires insuffisants pour nos ouvriers, nos récoltes ont été mauvaises, le déficit de notre budget croît.

L'hiver dernier a été dur, celui qui vient risque de l'être. Beaucoup de Français sont malheureux. Plusieurs milliers de nos communes manquent d'eau. On nous exhorte à l'austérité. On nous dit en même temps qu'il faut « pour le prestige », construire un bateau de 35 milliards ! Ceci va mal avec cela. Il faut avoir quelque pitié pour la France. Beaucoup de nos industries succombent sous les charges qui les grèvent. Il faudra bien finir par faire la politique de nos moyens, et non celle de notre rhétorique ni même de notre histoire. Tant pour Jaurès, et tant pour Louvois, tant pour Clemenceau et tant pour Jules Ferry, c'est beaucoup. C'est un peu lourd. Notre peuple est peut-être moins avachi que ne le dit Jean Dutourd, mais j'ai peur qu'il ne devienne désespéré — à force de tout subir sans rien y entendre, à force de se perdre dans la buée des mots détournés de leur sens, des idées déracinées de la Raison.

EMMANUEL BERL.

Les États-Unis dans les livres (1)

Charles Jackson : Coté Soleil. - Ambroise Bicru : Histoires impossibles. - Alain Bosquet : Anthologie de la Poésie américaine.

Côté soleil (2) réunit, dans une traduction intelligente et nuancée de Paule de Beaumont, douze nouvelles de longueur variable qui ont toutes le même décor, une petite ville du New Jersey au nom imaginaire et symbolique d'Arcadia, et presque toutes le même narrateur, Don, un homme d'une cinquantaine d'années, lequel a été tantôt le héros tantôt seulement le témoin de l'histoire qu'il rapporte. Avec cet Arcadia, qui est le Chaminadour de Charles Jackson et qui sans nul doute ressemble autant à Sumit, sa ville natale, que Chaminadour à Guéret apparaît une Amérique assez peu familière au lecteur français, une Amérique provinciale et désuète, peuplée de *jeunes gens corrects en pantalons et chemises (et non nus jusqu'à la ceinture comme de nos jours) peinant en nage derrière les tondeuses crissant sur le gazon, de jeunes filles faisant sécher leurs longs cheveux sur le dossier d'une chaise de cuisine derrière la maison, et de familles entières en promenades flaneuse à la fraîcheur du soir* ».

La mort accidentelle de sa sœur à l'âge de dix-sept ans, la visite d'un oncle dévoyé dont ses parents lui avaient jusque-là caché l'existence, une partie de camping chez des amis, une villégiature sur les bords du lac Ontario au cours de laquelle il accède à ce que Peyrefitte nomme *les noirs mystères*, ou encore l'hostilité des habitants de la petite ville contre deux artisans d'origine allemande qui en 1914 souhaitent la victoire de leur ancienne patrie : tels sont quelques-uns des évènements que Don se remémore quarante ans plus tard. Mais s'ils forment l'argument de ces nouvelles, ils n'en sont pas le thème. Leur thème véritable, c'est le charme d'une Amérique qui est à la fois celle des années heureuses de l'autre avant-guerre et celle de l'adolescence de l'écrivain. Ce charme, il a su le rendre intensément sensible à son lecteur. Il y a dans l'évocation des — *étés lumineux* de son enfance une telle poésie — en même temps qu'un réel réalisme — que celui-ci en arrive à partager sa nostalgie de cet âge d'or.

---

(1) Tandis que le numéro spécial de *la Table Ronde* sur les Etats-Unis précisait les divers aspects de la civilisation américaine, un ensemble de romans, d'ouvrages d'histoire et de philosophie paraissaient — ouvrages que nous n'avons pu signaler dans notre numéro spécial de septembre 1956. Pour réparer cette lacune, nous avons fait un choix entre ces livres récents publiés en traduction française chez divers éditeurs. Une chronique d'André Thérive sur la situation des lettres américaines dans leurs rapports avec l'actuelle hégémonie économique et politique des U.S.A. complète cette revue des livres.

(2) Julliard.

Et pourtant la douceur de vivre qui régnait à Arcadia à cette époque ne conjurait pas les drames, le bonheur y avait comme ailleurs sa rançon. C'est le sujet de la plus longue et de la plus intéressante des nouvelles, celle qui donne son titre au volume. Ayant reçu une lettre d'une vieille demoiselle qui le félicite pour l'une d'entre elles parce qu'elle est *sans ivrognerie, sans sexualité, sans crime*, mais qui lui reproche, en revanche, d'avoir négligé dans ses autres livres le *coté soleil* de la vie, l'auteur entreprend de lui démontrer dans sa réponse que *pour chaque habitant d'une petite ville* ivrognerie, sexualité et crime sont *une monnaie courante* et il cite en exemple le destin tragique des trois plus éblouissantes jeunes filles d'Arcadia au temps de sa jeunesse, dont la misère, la mort précoce ou la déchéance par l'ivrognerie devaient être le partage.

Par la minutie de son observation et sa fidélité à l'objet, par le relief qu'il donne au visage de ses voisins ou de ses proches sans jamais utiliser de couleurs violentes ni mêmes vives, par son art d'intimiste psychologique en un mot, le Charles Jackson de *Coté soleil* se révèle un Jouhandeau américain. Parfois, c'est plutôt à Proust que l'apparentent le mécanisme de ses réminiscences et son don de les parer d'une grâce mélancolique. Cette filiation est particulièrement évidente dans le récit intitulé *Dimanche des Rameaux* où la virtuosité du narrateur atteint à son comble. Au cours d'une visite à l'un de ses anciens camarades, Don entend à la radio un air qui dans son enfance se chantait toujours à l'église ce jour-là, et aussitôt surgit dans son esprit le souvenir de l'année de ses quatorze ans où l'organiste l'avait choisi, pour interpréter ce cantique en solo mais, en échange de cette faveur, l'avait soumis à certaines privautés. Tandis qu'il admire le bateau que son camarade a construit et, d'une oreille distraite, écoute le père de celui-ci en vanter l'habileté, il revit ses réactions après cette initiation involontaire, son dégoût pour le cantique et son aversion pour l'église elle-même qu'il avait cessé dès lors de fréquenter ; puis insensiblement il se rend compte que « Les palmes » ont perdu le pouvoir de le troubler et que, selon la parole, son frère, jadis victime de la même mésaventure que lui, « *tout cela paraît loin et sans importance aucune* ». Tout le monde est d'une finesse psychologique égale au raffinement de l'écriture.

Coté soleil est un très beau livre qui manifeste des qualités d'écrivain — de grand écrivain — dont ni *La chute* ni même *Le poison* ne témoignaient avec autant d'éclat.

*
* *

Les *Histoires impossibles* (1) d'Ambrose Bierce, empruntées aux trois principaux recueils qu'ait publiés cet écrivain méconnu (même en Amérique) sont aussi des nouvelles, mais d'un autre genre : ce n'est pas seulement le côté sombre, c'est le côté ténébreux de la vie qu'elles décrivent. L'auteur lui-même est un personnage assez étrange dont le traducteur, dans son avant-propos, donne une biographie sommaire. Né en 1842 dans l'Ohio, il était le fils d'un fermier pauvre et le cadet de neuf enfants. Pendant la guerre de Sécession, il servit dans les troupes

(1) Grasset.

nordistes et cette expérience, succédant à une enfance malheureuse, acheva de le rendre misanthrope. Sa carrière de journaliste, pourtant, fut brillante. *Au cours des vingt dernières années du siècle*, écrit Jacques Papy, *il exerce une influence considérable dans les cercles littéraires de la Côte Ouest : on le considère comme un Samuel Johnson moderne.* Mais sa vie privée est une suite d'infortunes : c'est d'abord la disparition de son fils aîné, tué dans une querelle, puis sa séparation d'avec sa femme qui ne l'a jamais rendu heureux, et la mort de son cadet emporté par l'alcoolisme. Las de l'existence, Ambrose Bierce s'engage dans les troupes de Pancho Villa, au Mexique, et y trouve une fin presque aussi mystérieuse que celle de ses héros.

Toutes ces nouvelles, en effet, ont pour sujet la mort, mais jamais la mort naturelle. Crimes commis par des revenants, cas de réincarnation et de vampirisme, apparitions spectrales : il n'est aucun phénomène supra-terrestre qui ne soit évoqué dans ces pages, depuis l'histoire du fantôme de chien qui étrangle l'assassin de son ancien maître jusqu'à celle du passager d'un paquebot dont l'âme a voyagé sur un autre bateau et ne réintègre son corps qu'après le naufrage du voilier. Si Ambrose Pierce est un conteur pur et non un occultiste, il lui arrive cependant d'esquisser en quelques lignes la téorie que ces faits divers illustrent. Il pose ainsi plusieurs des problèmes essentiels du fantastique : l'existence de bêtes *infernales* invisibles à l'œil humain ; la faculté de penser et de vouloir dont seraient douées certaines machines ; la survivance d'un sentiment au cœur dans lequel il a pris naissance ; le privilège qui pourrait être accordé à l'homme d'être *arraché et séparé de son corps pendant un certain temps.*

Mais les meilleures nouvelles du livre sont celles — au nombre de cinq, dont quatre groupées sous le titre *Le Club des Parenticides* — où l'auteur s'abandonne à son humour noir. Par la cocasserie des sujets, le cynisme des personnages, la neutralité du style et le sérieux du ton, ce sont des modèles du genre. *A l'aube d'une journée d'été, en l'an de de grâce* 1872, *j'assassinai mon père, acte qui, à cette époque, produisit sur moi une profonde impression* : c'est ainsi que débute l'*épreuve du feu, L'hypnotiseur*, histoire d'un garçon qui pour se venger de la ladrerie de ses parents emploie son don de suggestion à les convaincre qu'ils sont devenus des étalons sauvages jusqu'à ce que, s'étant précipités l'un sur l'autre, ils finissent par s'entretuer, s'achève sur cette phrase d'une délicieuse ironie : *Telles sont mes principales expériences de ce pouvoir mystérieux... Je suis incapable de dire s'il pourrait être utilisé par un malhonnête homme à des fins peu recommandables. Je suis né de parents honnêtes dont chacun exerçait une profession fort humble* écrit le jeune héros d' « *Huile de chien* », « *mon père était fabricant d'huile de chien, ma mère avait un petit atelier, à l'ombre de l'église, où elle dépêchait les bébés indésirables* ». L'idée lui vient un jour de jeter dans le chaudron paternel le cadavre d'un de ces enfants ; la qualité du produit s'en trouvant améliorée, ses parents décident d'employer sa recette et l'huilerie connaît bientôt une extrême prospérité à laquelle les *blâmes* de leurs concitoyens mettent malheureusement un terme. De désespoir, les deux époux s'entr'égorgent et s'entraînent mutuellement dans le chaudron. *Persuadé que ces déplorables événements me fermaient toute carrière honorable dans ma ville natale, j'allai m'installer dans la célèbre*

cité d'Otumwee où je rédige ces mémoires, le cœur empli de remords à la pensée de mon acte d'étourderie qui a entraîné un si déplorable désastre commercial : on ne peut imaginer plus savoureuse oraison funèbre.

L'originalité de ces histoires, presque toutes racontées par un homme qui en a été le témoin ou le confident, tient à l'extrême simplicité du ton sur lequel elles sont écrites. C'est le ton même de la conversation, direct et familier, animé par de nombreux dialogues, celui d'un conteur d'anecdotes après un dîner. Ce qui leur donne pour le lecteur français un pittoresque supplémentaire, c'est qu'elles se déroulent dans une Amérique archaïque de pionniers, de farmers et d'immenses espaces incultes, beaucoup plus proche de l'univers de Longfellow que de celui d'Edgar Poë.

Jacques Papy a traduit à la perfection, en même temps qu'introduit en France, le plus authentique des ancêtres du surréalisme.

* * *

Il faut se borner à signaler un ouvrage qui mériterait à lui seul un long article, à la fois parce que c'est un travail capital et parce qu'il est en France le premier de ce genre : l' *Anthologie de la poésie américaine* (1) par Alain Bosquet. Elle réunit soixante-douze poètes depuis les origines, c'est-à-dire depuis *La dixième Muse, apparue récemment en Amérique*, recueil de la femme d'un gouverneur de la colonie, Anne Bradstreet, qui date de 1650, jusqu'aux nouveaux-venus, comme James Laughlin, Randall Jarrell, Karl Schapiro, Muriel Rukeyser, que soulève la même révolte pathétique contre la civilisation des U.S.A., la société en général et parfois aussi la condition humaine.

Les trente pages de l'introduction, que complètent de pertinentes notices bio-bliographiques, constituent un remarquable tableau de la poésie américaine de ces quatre siècles. Alain Bosquet y caractérise en quelques lignes chaque auteur, souvent en le comparant à tel ou tel poète européen, et le classe ou du moins le situe par rapport aux autres. Son jugement d'ensemble est plutôt sévère : *La poésie américaine*, écrit-il, *n'a ni la variété ni la perfection formelle (c'est ce qui lui manque sans doute le plus) de la poésie française ; elle n'atteint pas au désespoir de la grande poésie allemande ; elle n'a pas connu l'effervescence pétulante de la poésie espagnole et hispano-américaine ; elle n'a pas l'impressionnante série de poètes distingués que l'Angleterre semble toujours garder en réserve.* De là que le livre risque de décevoir ceux pour qui les beautés du style comptent en premier lieu. Cependant, à côté de Whitman et de Poë, si proches l'un et l'autre d'un Français d'aujourd'hui — bien que le premier surtout soit typiquement américain — il révèle la géniale et presque inconnue Emily Dickinson, *l'une des trois ou quatre plus grandes poétesses de tous les temps... l'égale au moins de Louise Labbé et de Juana de Asbaje ;* parmi les contemporains, Wallace Stevens (1879-1955) *cet artiste mallarméen qui veut que la poésie soit aussi peinture et musique* et Conrad Aiken (né en 1889) sorte de Rilke américain qui a exprimé mieux que nul autre *les angoisses, les hallucinations et*

(1) Stock.

les désespoirs de ce siècle et qui *pourrait bien être le plus considérable de son pays.*

Pour traduire tant de poètes si divers, il fallait être ensemble bilingue et poète soi-même : c'est le cas d'Alain Bosquet, qui est en outre essayiste et critique (l'un des plus lucides de ce temps). Ce travail monumental, qui a exigé plus de trois ans d'efforts est une réussite absolue. Chaque poème est une récréation. Même le profane peut en juger par les nouvelles traductions que l'auteur donne de Whitman et de Poë, notamment d'*Annabel Lee* : elles dépassent de loin toutes les précédentes.

JACQUES DE RICAUMONT.

SUR QUELQUES ROMANS AMÉRICAINS.

L'évolution du roman américain vers un mode plus policé, *moins brutal ne fait plus de doute. Pour preuve, citons deux romanciers nouveaux venus en France : Hamilton Basso et William Gibson qui ont aux Etats-Unis un riche passé littéraire. Hamilton Basso est à la fois romancier et l'un des meilleurs critiques américains. William Gibson est poète et dramaturge.*

Avec le Train du dernier retour (1), *Basso suit la technique adoptée par John Marquand dans* le Vice-Président *et, bien que son intrigue se déroule entre New York et une petite ville du Sud des Etats-Unis, et non pas en Nouvelle Angleterre, les deux sujets sont très proches l'un de l'autre. Ce n'est plus un banquier, mais un avocat new yorkais qu'une affaire délicate rappelle dans sa ville natale où il retrouvera non seulement ses souvenirs d'enfance mais aussi d'anciennes amours qu'il mènera à bonne fin. Récit parfois un peu lent mais où la double évocation d'expériences présentes et passées est menée avec beaucoup d'habileté.*

La toile d'araignée (2) *de Gibson a pour cadre une clinique de psychiatrie. Plus qu'aux malades, c'est aux médecins, à leurs épouses, à leurs assistants, que s'attache l'auteur pour tisser minutieusement la toile d'araignée dans laquelle les uns et les autres se laisseront prendre. La mesquinerie humaine y tient plus de place que la grandeur. Et c'est avec un art infini que l'auteur nous laisse voir en ses personnages les responsables d'un sort auquel ils ne peuvent plus se soustraire. Ce n'est pas seulement le nom de Marquand qui vient à l'esprit en lisant ces scrupuleuses études psychologiques, mais aussi celui de Henry James, né Américain, mort Anglais dont une traduction nouvelle nous parvient aujourd'hui.*

Christopher Isherwood, lui, est un Anglais devenu Américain. Dans le Monde au crépuscule (3), *il adopte cette technique chère aux romanciers modernes qui, partant du présent procèdent, par retours dans le passé. Il choisit pour héros un homme jeune, victime d'un accident à demi volontaire qui, en attendant la guérison revit son premier mariage avec une romancière plus âgée, ses propres trahisons conjugales pendant la lente agonie de celle-ci, puis son second mariage où il fut cette fois l'époux*

(1) Laffont.
(2) Plon.
(3) Denoel.

trompé. Nous assistons à une analyse presque scientifique des sentiments et des circonstances qui le lièrent à ces deux femmes si différentes l'une de l'autre, mais prestigieuses à leur manière. Sur ces deux liaisons se greffe une brève aventure homosexuelle adroitement amenée. Ce mode de composition qui n'a d'autre règle que la fantaisie des souvenirs évoqués, déconcerte parfois le lecteur. Mais nous n'en sommes pas moins en présence d'un romancier de grand talent, dramaturge par surcroît; et sa manière, comme le monde décadent qu'il évoque ici, rappelle Fitzgerald.

Plus qu'un roman, c'est un poème en prose que nous donne Frédéric Prokosh avec la Tempête et l'Echo (1), *publié aux Etats-Unis quelque quinze ans après* les Asiatiques *mais bien avant* les Hasards de l'Arabie heureuse *que nous avons pu lire l'an dernier. En voici brièvement le sujet : quatre blancs, un entomologiste, un anthropologiste, un minéralogiste et le narrateur (qui, lui, recherche un ami disparu) vont, accompagnés d'indigènes, lutter contre la jungle africaine et tenter d'atteindre une montagne mystérieuse au centre du Congo. Cette randonnée pénible et périlleuse sert de prétexte à l'évocation d'étranges superstitions indigènes, à l'exploration de l'âme humaine qui se révèle aussi terrifiante et impénétrable que la jungle. Les fauves dont les noms servent de titres aux chapitres accentuent la toute-puissance de la jungle et de ses habitants ; et c'est dans la force de cette évocation hallucinante que réside la valeur de l'œuvre : tribus atteintes de maladies répugnantes, soif torturante, spectacles obsènes, épouvante constante... contribuent à créer un climat envoûtant dont le texte français de Ludmilia Savitsky a su garder la beauté.*

Une lampe le soir (2) *d'Erskine Caldwell est un roman paysan qui a ses racines dans le sol du Maine. Nous y trouvons l'éternel type du fermier âpre au gain, dur à la peine, tyran à son foyer qui provoque le suicide de son fils et la fuite de sa femme, mégère au tempérament ardent. Les personnages, solidement campés, rappellent ceux des contes de Maupassant. Roman réaliste et puissant.* Amour et Argent *du même auteur nous avait paru assez mièvre.* Une lampe le soir *nous rassure sur la vigueur de génie de Erskine Caldwell.*

L'écrivain noir Richard Wright vient en moins d'un an, de publier quatre livres en France. Dans Bandœng (3) *il évoque la réunion des représentants de 29 nations d'Asie et d'Afrique en août 1955. Etude raciale intéressante, sinon rassurante, quand nous lisons « J'ai découvert que beaucoup d'Asiatiques haïssent le blanc avec une intensité que nul noir américain ne saurait atteindre ».* Puissance noire (4) *est le récit d'un voyage de Wright au pays de ses ancêtres, la Côte de l'Or anglaise. Le côté reportage de l'ouvrage est excellent. Quant aux conclusions, basées de l'aveu même de l'auteur sur la doctrine marxiste, elles ne paraissent ni objectives ni convaincantes. Comme le dit avec humour le grand romancier anglais Joyce Cary « la qualité du reportage de Richard Wright nous fournit les éléments d'un autre livre qui permettrait de répondre aux arguments de l'auteur. »*

C'est dans ses deux romans que nous allons retrouver son vrai génie.

---

(1) Gallimard.
(2) Fasquelle.
(3) Correa.
(4) Calmann Levy.

Nous y retrouverons aussi la brutalité à laquelle de jeunes écrivains américains semblent vouloir renoncer. On pourrait dire que le Dieu de mascarade *occupe dans l'œuvre de Wright la place qu'a* le Troisième homme *dans celle de Graham Greene. C'est une œuvre plus légère qui, si elle s'achève dans le drame, débute de la façon la plus burlesque. Bientôt l'élément de « suspense » vient corser l'étude psychologique. Les héros sont des blancs et il n'y est rigoureusement pas question de problème racial. Criminel malgré lui, le héros, devenu un homme traqué, commettra un second crime, volontaire cette fois, avant d'aller se livrer à la police.*

Cette tragédie de l'homme traqué, et aussi de l'homme esclave du désir sexuel, nous la retrouvons dans le Transfuge (1) *qui est un grand roman. Deux problèmes y sont étudiés : l'individu en face du communisme ; l'isolement du Noir dans la société. Mais le drame du Noir Cross Damon va bien au-delà du conflit racial. Père de trois enfants, mari infidèle, coupable d'avoir séduit une mineure, Cross se trouve miraculeusement délivré de ses difficultés par un accident de métro qui lui permet de passer pour mort. Indemne cependant, reconnu par un camarade, il se trouvera contraint de tuer celui-ci et commettra d'autres crimes avant de tomber sous une balle communiste. Etrange tragédie que celle de cet homme intellectuel et sensuel qui ne peut vivre sans violence, comme si pesait sur lui une fatalité inexorable. Entre ces scènes de brutalité et d'échanges sexuels s'insèrent des digressions parfois longues, mais jamais indifférentes. Chez l'un de ses discoureurs, l'attorney Houston, brûle une flamme spirituelle dont les autres personnages sont totalement dépourvus. Certains critiques américains ont voulu voir ici le seul roman existentialiste de leur littérature. J'y vois surtout une œuvre puissante aux prises avec les grands problèmes de l'homme moderne, et dont certains passages commandent un rapprochement avec* Crime et châtiment.

C'est à dessein, et pour terminer sur une note d'espérance, que j'ai gardé Steinbeck pour conclure. Avec ses deux derniers livres, l'auteur des Raisins de la colère (2) *a adopté, bien avant l'âge, le ton d'un patriarche aimable et plein de sérénité. Nous retrouvons dans* Tendre jeudi (3) *la plupart des personnages de* la Rue de la Sardine. *Doc, qui pendant cette dernière guerre avait été attaché à la section de lutte contre les maladies vénériennes revient dans ce comté de Monterey (cher au cœur de Steinbeck). Il y reprend ses recherches de laboratoire. Mais Doc semble en proie à une mélancolie insurmontable. La bande de joyeux lurons que forment ses amis va s'efforcer de lui faire reprendre goût à la vie et nous voyons des personnages, rarement édifiants, mais au cœur généreux, tels Mark et Fauna, patronne de bordel, s'attacher à faire son bonheur. Un livre sans âpreté, dont la profondeur se dissimule sous un ton léger : un petit chef-d'œuvre.*

C'est de la même plume que Steinbeck a écrit Un Américain à New York et à Paris (4). *De ces deux capitales qu'il a successivement adoptées et dont il connaît le pire et le meilleur, c'est de Paris qu'il parle avec le plus d'indulgence, de New York avec le plus de verve. Certaines satires*

---

(1) Gallimard.
(2) Gallimard.
(3) Del Duca.
(4) Julliard.

du candidat politique, par exemple, n'eussent pas déparé les Caractères *de La Bruyère.*

« *Les temps que nous vivons sont fabuleux,* dit-il, *jamais l'homme n'en a vécu de plus passionnants* ». *Pages sans désespoir, ferventes, dont il s'excuse presque car,* « *pour un auteur moderne il est contraire aux convenances de trouver que tout n'est pas pour le pire dans le moins bon des mondes* ». *Pages où la haine n'existe pas. Connaissez-vous les uns les autres* » *car il est très difficile de haïr les gens que l'on connaît* ».

ANNIE BRIERRE.

HERBERT W. SCHNEIDER : HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE AMÉRICAINE.

On a trop tendance à considérer l'adjectif « américain » comme représentant une entité cohérente qui s'opposerait à une autre entité cohérente, laquelle serait représentée par l'adjectif « européen » (pour un Américain) ou par l'adjectif « français » (pour un Français). Ce point de vue est peut-être valable dans certains domaines. Il ne l'est pas en philosophie. La préface de M. Schneider met le lecteur en garde contre un tel simplisme : *Il est vain de rechercher en Amérique une tradition originale, car nos traditions les plus anciennes sont pénétrées d'inspirations étrangères... Notre vie intellectuelle se situe toujours en marge de la culture européenne.* C'est là peut-être une formule qui pousse trop dans l'autre direction. Le mieux serait sans doute de considérer la philosophie américaine, ou plutôt la philosophie aux Etats-Unis, comme une partie de la philosophie occidentale, partie qui n'a ni plus ni moins de cohérence que les autres. Il n'y a pas de Tao américain. Un survol des idées philosophiques, comme les œuvres littéraires, nous en assure.

Une cohérence et une originalité ne se révèlent-elles pas pourtant peu à peu à partir du lendemain de la guerre de sécession ? Le précis de M. Deledalle, à la suite de l'étude de M. Werkmeister, met en valeur cette période *adulte* de la philosophie américaine (1). M. Schneider a sans doute considéré qu'il manquait de recul (2). C'est ainsi que son livre ne traite pas des développements des mouvements réalistes. Mais ce qui l'a surtout incité à la prudence, c'est que, face aux nouvelles importations, l'originalité récente de la philosophie américaine est apparue fragile. Au moment où triomphaient les tendances qui pouvaient sembler le mieux dégager cette originalité (pragmatisme, expérimentalisme, sociologisme), de

(1) Deledalle, Gérard, *Histoire de la philosophie américaine de la guerre de sécession à la seconde guerre mondiale* (PUF, 1954). Werkmeister, W. H., *A History of philosophical ideas in America* (Ronald Press, 1949).

(2) Le texte original a été publié par les presses de Columbia en 1946. M. Schneider, a dans une certaine mesure fait œuvre de pionnier. L'ouvrage de M. Werkmeister opère une sélection plus technique et se rallie à un plan plus traditionnel. Le livre de Joseph Blau (*Men and movements in American philosophy ;* Prentice Hall, 1952) se présente d'une manière analogue à celui de M. Schneider, mais une simplification a été opérée.

nouvelles importations s'implantaient avec vigueur, de la *droite* (néo-thomisme) à la *gauche* (positivisme logique). La période la plus originale, la plus sûre d'elle-même, risquait ainsi de n'avoir été qu'un interlude ; l'historien n'osait pas imposer une perspective à son sujet :

J'irais même jusqu'à prédire que tous les modes de pensée philosophique étudiés dans ce livre sont en train d'être radicalement remis en question, rénovés, repensés en fonction de ces nouvelles importations, au point qu'un chapitre nouveau de la philosophie américaine est en train de s'écrire.

On pourrait aller très loin dans ce sens : si le positivisme logique venait à triompher sans trop se perdre en route (éventualité, il est vrai, peu probable), ce que nous rangeons actuellement sous la rubrique histoire de la philosophie pourrait bien se voir réduit au rôle de préhistoire.

***

Le plan et le contenu de ce livre considérable surprendront le lecteur habitué aux présentations traditionnelles de l'histoire de la philosophie : sélection technique et examen détaillé d'un grand philosophe après l'autre. M. Schneider répugne à considérer la philosophie comme une occupation de spécialistes. Il note avec regret *la façon dont la philosophie a perdu ses relations vivantes avec la culture générale du peuple américain et comment elle est devenue une discipline technique à l'intérieur des programmes académiques.* Cela aussi explique pourquoi, dans le livre de M. Schneider, la période récente n'est pas privilégiée : elle n'apparaîtra *adulte* par rapport à sa devancière qu'au spécialiste de philosophie au sens étroit du terme.

M. Schneider fait place à des écrivains, à des publicistes, aussi bien qu'aux philosophes proprement dits. Ceux-ci, fussent-ils des plus grands, ne font pas l'objet d'un traitement à part. Ils apparaissent ici et là, en tant qu'ils participent à une controverse et contribuent au lancement et au développement d'un mouvement d'idées. Dans certains cas, ce ne sont même pas des individus qui apparaissent comme directement créateurs de philosophie, mais des groupes. Ainsi la section qui traite des croyances et principes des communautés de pionniers. Aussi bien, le titre qui indiquerait le mieux l'originalité du point de vue de M. Schneider serait, non pas *Histoire de la philosophie américaine*, ni même *Histoire des idées*, mais peut-être *Histoire des mouvements d'idées aux Etats-Unis.*

La répartition de l'ouvrage en 9 sections principales met deux principes en valeur : d'une part le développement des idées en liaison avec l'évolution politique et sociale ; d'autre part, les impacts successifs d'idées venues d'Europe agissant de diverses manières sur le développement selon le premier principe.

Ces greffes ont généralement porté des fruits. La période révolutionnaire est sans doute l'exemple le plus favorable à cet égard. M. Schneider considère l'activité philosophique de cette période avec la même faveur que Sartre a marquée pour la littérature française au XVIIIe siècle. La philosophie alors était dans la rue, sans être une philosophie de rue : *Jamais l'histoire n'avait été faite aussi consciemment et aussi consciencieusement... Il n'est pas de penseur américain d'envergure qui n'ait de raisons de regretter l'utilité et la liberté qu'avait alors la philosophie.*

M. Schneider ne sacrifie jamais la variété des matériaux à la cohérence de la présentation. Tantôt la période envisagée se présente d'elle-même

comme unifiée : ainsi la période coloniale dominée par la philosophie protestante qui continue le pseudo-platonisme de la Renaissance et de Cambridge, la période révolutionnaire, les premières réactions à la révélation darwinienne. Tantôt l'auteur ne peut que présenter à la file des points de vue divers, des controverses passagères, des disputes byzantines. Au lieu d'un courant, on n'a alors que des remous et des miroitements. Le livre, de ce fait, donne souvent l'impression d'une discontinuité, d'un éparpillement touffu. Mais cela concourt à en faire un livre vivant, et sans doute un livre vrai, où le divers, le flou et le discontinu sont respectés.

*
* *

La traduction française est entachée d'erreurs. Il est également fâcheux que les citations abondantes et nombreuses qui enrichissaient le texte original aient été supprimées ou abrégées. Ces coupures compromettent l'équilibre de l'ouvrage et masquent le dessein de l'auteur qui était en somme de présenter une *Amérique philosophique par elle-même.* Les suppléments bibliographiques ont, en revanche, été intégralement maintenus. Ils sont très détaillés, bien ordonnés, et constituent une base de premier ordre pour l'étudiant.

(Édit. Gallimard,
Coll. Bibliothèque des idées) R. CHAMPIGNY.

CLAUDE ARAGONNES : LINCOLN HÉROS D'UN PEUPLE.

Au fur et à mesure que nous prenons du recul par rapport au passé, les perspectives de l'histoire deviennent à la fois plus nettes, parce que, les grandes lignes s'en dégagent enfin, et plus complexes, parce que la multiplicité des causes et des effets mis au jour brouille aussitôt ces grandes lignes. Il n'y a plus de problèmes, aujourd'hui, que planétaires, et cette « planétisation » a un effet rétroactif : il n'est plus concevable de résumer le grand siècle par le grand Roi, sans replacer l'un et l'autre dans le contexte de l'Europe du XVIIe siècle. Il paraît difficile d'incarner un pays, une guerre, dans un homme, cet homme fût-il Napoléon. (Ainsi le résultat le plus durable des guerres napoléoniennes, est extraeuropéen : ce sont les guérillas espagnoles et russes qui permirent à Clausewitz d'élaborer sa théorie sur le peuple armé et la guerre révolutionnaire : et par le truchement de Marx, de Lénine et de Mao-Tsé-Toung, cette théorie arriva jusqu'en Indochine, et arma le moral du Viet Minh !)

Or le cas de Lincoln est justement l'exception qui confirme la règle, le cas de Lincoln est un cas limite, un cas idéal de rencontre et d'identification entre un peuple et un homme ; peuple parvenu à l'époque de la prise de conscience nationale, homme providentiel survenant pendant la crise de croissance de ce peuple. C'est ce qu'indique le titre que Mme Claude Aragonnès a donné à son étude exhaustive sur le vainqueur de la Guerre de Sécession : *Lincoln, héros d'un peuple.*

« Il arrive dans le temps de crise, » nous dit-elle, « qu'un homme incarne le vouloir vivre d'un peuple. Lincoln fut... cet homme, si bien qu'un de ses compatriotes a pu dire qu'il fut en un sens le premier des Américains ». C'est nous placer d'emblée sur un plan plus général que celui d'une simple biographie.

Il s'agit naturellement, aussi, d'une biographie, et conduite avec le souci érudit et la sympathie humaine que requiert cette discipline. Mais ce fils du peuple, cet autodidacte qui accède aux plus hautes fonctions, ce scrupuleux qui a le terrible honneur de gagner la Guerre Civile, cet homme angoissé, aux nerfs sensibles, et pourtant toujours calme, cet homme simple, mais si secret que nul n'a pu se vanter de le connaître entièrement, ce libéral, promoteur de l'Acte d'Emancipation de 1863, qui meurt assassiné, réunit, comme son pays, tous les contrastes, et son histoire est exemplaire.

A travers ce livre qui se lit comme le roman épique de la jeune Amérique, c'est bien l'Amérique entière qui nous est présentée. Dans le temps : depuis les pionniers de l'Indiana, jusqu'aux débuts de l'ère du machinisme. Dans l'espace : depuis la cabane du Kentucky, faite de troncs d'arbres empilés, où naquit Abraham Lincoln en 1809, jusqu'au Capitole et à la Maison Blanche. De l'Amérique « au demi-siècle », Claude Aragonnès trace un tableau vigoureux : « Leur nouvelle nation ne résulte pas du lent et pénible travail des siècles, d'où sortirent après mille secousses les rassemblements et les arrangements plus ou moins empiriques, en états et en patries, des autres peuples de l'histoire. C'est ici le rêve de Rousseau réalisé : la naissance dirigée d'un Etat, formé en vue d'un contrat social explicite, bâti sur plan, comme leurs cités en échiquier ».

Mais c'est surtout à l'Amérique douloureuse, — si mal connue en Europe, — de la Guerre Civile, que s'attache l'auteur, suivant pas à pas son héros dans ce véritable chemin de croix. « Il y a à l'intérieur de moi-même » disait-il, « au plus profond, un point où l'on ne peut atteindre, et qui ne peut être guéri. ». Ce point, il n'est pas difficile de le situer : c'était celui-là même où se rencontraient, pour se déchirer, les deux Amériques.

Le livre de Claude Aragonnès vient à son heure. Biographie d'un des hommes politiques les plus honnêtes et les plus clairvoyants qui furent jamais, histoire de la pire guerre qu'eurent à soutenir les Etats-Unis, — puisqu'elle se livrait sur leur sol, — ce livre nous ouvre aussi des perspectives sur ce que peut être l'étape décisive de l'unification d'un continent, sur ses causes, ses moyens, et les osbtacles qu'elle rencontre. Plus encore que l'histoire d'un homme, *Lincoln héros d'un peuple*, est un livre d'histoire.

(Edit. Hachette) GENEVIÈVE GENNARI.

JIM BISHOP : LE JOUR OU LINCOLN FUT ASSASSINÉ.

Le Vendredi Saint 14 avril 1865 au théâtre Ford à Washington l'acteur S. Wiekes Booth se réclamant des sudistes tua dans sa loge, le président Abraham Lincoln d'un coup de pistolet à la nuque. L'événement se produisait alors que se terminait la guerre de Sécession : il

amenait dans le pays un trouble immense. Jim Bishop après avoir rassemblé une documentation à toute épreuve et en avoir confronté les éléments avec soin a tenté ce qu'on pourrait appeler le reportage historique, heure par heure, de cette journée du 14 avril qu'il prend à sept heures du matin, heure du lever de Lincoln pour le terminer vingt quatre heure plus tard. Rien donc de romancé dans ce récit, point même de véritable interprétation des personnages du drame. La minutie des détails va suffire à les mettre en relief tout en leur laissant d'ailleurs leur marge de mystère. Le Président Lincoln apparaît comme un chef d'état scrupuleux non dépourvu de bonhommie, idéaliste et réaliste tout à la fois, tête solide il rêvait pourtant beaucoup la nuit et attribuait à ses rêves qu'il racontait au conseil des ministres une valeur prémonitoire. Son assassin Wilkes Booth est un personnage excentrique. Acteur aimé du public fantasque passionné, désirant avant tout que son nom survive dans l'histoire, même à la faveur d'un crime, il évolue au milieu d'un Washington d'hommes à favoris ou moustaches cirées qui chevauchent dans les rues parmi les calèches brillantes. L'ouvrage de Jim Bishop dessine quantité d'autres figures, celle de Mary Lincoln, l'épouse instable, dépensière, coléreuse et jalouse, quoique généreuse et affectueuse, celles des camarades de jeunesse du Président issu d'une très pauvre famille, celles de conspirateurs faméliques recrutés par Booth qu'ils admiraient, celles encore d'hommes de théâtre plus ou moins bohèmes, de journalistes avides de copie. Des agissements, durant une journée historique, de ce monde grouillant, profondément marqué par l'époque, se dégage une poésie étonnante.

(Edit. Corréa) JEAN FOLLAIN.

HARRY TRUMAN : MÉMOIRES II. ANNÉES D'ÉPREUVES ET D'ESPÉRANCES.

La période qui va de 1945 à 1952 fait l'objet de ces deux volumes de Mémoires du Président Truman qui ne mâche pas ses mots et, dès les premières pages, déclare : « Un président domine constamment les événements ; s'il hésite les événements ne tardent pas à le dominer », ou bien révèle : « J'ai découvert qu'un président est comme un homme à califourchon sur un tigre ; il faut qu'il tienne bon sur sa bête ou soit dévoré. » Une volonté de gouverner sans la moindre défaillance apparaît constamment inscrite à travers les lignes d'un récit strictement conduit. Souvent, l'homme d'Etat de nos démocraties européennes a soin de faire valoir, en relatant son activité, ses indéterminations, les fatalités et les complexités de l'histoire. Harry Truman ne manifeste point de genre de préoccupation. Non point qu'il ne se documente scrupuleusement, mais il décide ensuite sans réticences. Il sait constater les échecs, mais pour leur donner les raisons les plus directes : si le communisme a finalement triomphé en Chine, c'est la faute de Tchang Kaï-chek qui a refusé d'écouter les avis de Marschall. Quand le Président précise des impératifs de la politique américaine, il le fait sans biaiser et, au besoin, fort brutalement. Il reconnaît parfaitement qu'en Palestine, les Etats-Unis ont visé à établir un grand système industriel sous la direction des Juifs. Malgré une vive opposition du parti républicain, on

sait qu'Harry Truman fut réélu à la présidence, en 1948. Avant même de faire campagne, il use de déclarations parfaitement optimistes : « Le sénateur Berkley et moi-même allons gagner cette élection et sans demander l'avis des Républicains il faudra qu'ils encaissent. » Et, parlant aux fermiers américains : « Vous êtes le peuple le plus ingrat de la terre si vous abandonnez le parti démocrate. » On aperçoit la rudesse du propos exempt de toute précaution oratoire. Quelque opinion que l'on puisse avoir de la politique américaine, elle a su édifier une structure de défense de l'Europe occidentale avec une constance et une ténacité pour le moins remarquables, dues pour grande part au Président Truman. Celui-ci s'est servi au maximum des pouvoirs importants que lui accordait la constitution des Etats-Unis. Il ne se fait pas faute de l'avouer, déclarant qu'il a usé de son droit de veto plus souvent que ne l'a fait aucun de ses prédécesseurs. Toutes ses prérogatives, il a tenu à leur exercice et c'est en tant que chef des armées qu'il releva de ses fonctions le général Mac Arthur, après s'être convaincu que celui-ci était prêt à affronter les risques d'une guerre générale.

Et pourtant, dans le domaine intérieur, Harry Truman n'est pas arrivé à réfréner les imbéciles excès des commissions d'enquête concernant les fonctionnaires suspectés d'attaches communistes. Cette « hystérie collective » que fut la « chasse aux sorcières », le Président des Etats-Unis a su pourtant la flétrir sans ambages, la déclarant « la tragédie et la honte » de la période durant laquelle elle a sévi, à l'encontre de cette reconnaissance formelle des droits de l'individu, dont fait le plus expressément état la constitution des Etats-Unis.

(Edit. Plon) JEAN FOLLAIN.

L.-L. MATTHIAS : AUTOPSIE DES ETATS-UNIS. (1)
LOUIS DERMIGNY : U. S. A. ESSAI DE MYTHOLOGIE AMÉRICAINE. (2)

L'Amérique, écrit Matthias est une acquisitive society *: une société fondée sur le gain. La remarque est banale. Moins qu'il n'y paraît peut-être.*

Matthias remarque que l'appas du gain vide certaines notions de toute valeur psychologique ou morale. Le travail cesse d'être une fonction sociale pour devenir un moyen de subsistance. On quittera sans regret un métier pour un autre, si l'on y trouve son intérêt. C'est le job. *De même la femme perd ses charmes d'épouse ou de maîtresse, pour s'effacer devant la* girl, *pauvre moyen d'excitation sexuelle. Quant à la religion, elle a déposé la croix, s'est dépouillée de tout sens du tragique pour n'être plus qu'une aspiration à un bonheur conformiste.*

Secondement, les professions qui doivent leur prestige à autre chose qu'à l'argent se trouvent méprisées. L'instituteur est misérablement payé et son autorité est faible. La carrière militaire a la forme d'une constante épreuve de force entre le subordonné et l'officier. La justice est mal rendue par défaut de respect à l'égard du juge, et les droits de la personne sont foulés au pied. Ce dépérissement de toute hiérarchie fait que l'Amérique connaît le classement, mais non le rang ; la réussite individuelle et la tyran-

(1) Edit. du seuil.
(2) Edit. P. U. F.

nie de l'opinion publique, mais non le groupe social animé d'un esprit de corps, rassemblé autour d'une croyance, d'une idée, d'une politique.

Il n'y aurait que demi-mal si la société pouvait se passer du principe d'autorité. Mais son absence crée un vide qu'une nouvelle autorité improvisée vient aussitôt combler. Le droit de commander évolue vers la nécessité de s'imposer et de contraindre. La force se métamorphose en violence, la soumission librement consentie en esclavage veule, d'autant plus souple que le maître change souvent. Le conformisme joue le rôle de la tradition, le snobisme celui du goût. L'individu n'est pas indépendant, pour avoir été trop libre de disposer de lui-même.

« Univers horizontal », écrit à son tour Dermigny. Matthias l'a remarqué aussi. L'Amérique s'est créée dans un vacuum *historique et géographique. Son épopée correspond à une expansion spatiale. C'est un étalement et non une croissance verticale dans le temps. Cette particularité de son histoire se retrouve en chacun des individus qui composent la nation. Ils sont venus dans le Nouveau Monde en reniant l'Europe. Ils y ont découvert un espace libre, des institutions faites à leur convenance ; ils ont eu l'occasion d'agir et de se dépenser. Il est normal que dans un milieu aussi dépourvu de résistance extérieure, ils se soient déversés hors d'eux-mêmes. Ils ont appris à ne considérer que l'acte et l'apparence ; ils ne se sont inclinés que devant des* signes *— force ou richesse. L'être et l'avoir se sont confondus dans leur pensée.*

L'Américain croit innover sans cesse. Son éternelle jeunesse, ses dons d'initiative lui inspirent de la fierté. Mais en fait, dans la mesure où il vit dans l'instable, la stabilité l'obsède. Il s'invente des hiérarchies arbitraires. Il tente indéfiniment de fixer une image permanente de lui-même. Son culte de l'énergie s'achève dans une paralysie, celle de tout un peuple qui se considère, non comme un sujet vivant, mais comme un objet. L'Américain n'existe que regardé. Il est à l'origine, avec quelques-unes de nos dernières inventions, d'une « civilisation du visuel » qui tend à envahir la planète.

On peut reprocher à Matthias un amour trop exclusif pour les institutions européennes, un goût trop avoué pour le paternalisme, le corporatisme, la Kultur. *Son livre est lourd et n'est pas l'œuvre d'une intelligence très déliée. Son pessimisme ne convainc pas. A Dermigny, on reprochera au contraire une certaine légèreté, un penchant trop marqué à l'association d'idée quelquefois hasardeuse, pour tout dire une sorte d'impressionnisme sociologique papillotant et presque poétique. Son optimisme final laisse sceptique. Cela n'empêche pas que ces deux hommes, en abordant le problème de l'Amérique sous des angles différents, aboutissent parallèlement à des diagnostics similaires. L'Amérique semble être le produit, qui se veut positif, de toutes les idéologies négatives du XVIII*e *et du XIX*e *siècle. C'est une civilisation héritière de la haine de Rousseau pour la civilisation.*

GEORGES PIROUÉ.

N. D. L. R.

Les pages de Jean Furstenberg, publiées dans ce sommaire, serviront de préface à son ouvrage : DIALECTIQUE DU XXe SIÈCLE, qui paraîtra le 1er décembre (édition Plon.)

Le texte : TRESSERVE, POÉSIE, figurera dans le prochain ouvrage de DANIEL-ROPS, NOCTURNES, à paraître aux *Cahiers verts* de Grasset.

Les éditions Desclée de Brouwer préparent une publication de la correspondance d'Ignace de Loyola. Les lettres, présentées et choisies par le P. Dumeige, ont été distraites de ce recueil.

Le spirituel et le temporel

NOUS imaginons un lettré de 1856 que l'on vient questionner sur la littérature américaine. Il citera avec érudition Emerson et Longfellow, et peut-être Edgar Allan Poe dont on commence à parler chez les poètes d'avant-garde ; et surtout Fenimore Cooper qu'il tient pour un auteur pittoresque, un peu vulgaire, chroniqueur d'une société primitive d'explorateurs et de pionniers. Un demi-siècle plus tard, le palmarès s'est déjà fort élargi ; car tout le monde connaît Walt Whitman et Henry James et Mark Twain. Pendant l'entre-deux guerres qui s'étend de 1914 à 1939, les digues sont renversées, le torrent littéraire s'est frayé passage du Nouveau Monde vers l'Ancien Continent. Aujourd'hui il est presque banal de professer cette opinion que le centre de gravité intellectuel ou artistique de l'univers civilisé se trouve de l'autre côté de l'Atlantique. Des anthologies de conteurs américains (une excellente a été procurée par M. Albert J. Guérard chez Robert Laffont) ou de poètes yankees (la dernières est due à M. Alain Bosquet et publiée chez Stock) réclament une place d'honneur dans toute bibliothèque d'homme cultivé. Ce changement de perspective ou cette revision de valeurs, par quelles causes historiques sont-ils explicables ?

L'ascension spirituelle de l'Amérique ou la déchéance temporelle de l'Europe ont-elles coïncidé par hasard ? celle-ci a-t-elle occasionné celle-là ? ou, tout simplement doit-on penser que lorsqu'une nation devient puissante entre toutes, lorsque même elle détient une hégémonie économique ou politique, les ouvrages de l'esprit qui naissent chez elles acquièrent un prestige tout nouveau, exercent une force d'expansion sans rivale ? Le problème est d'ordre général, il mérite donc d'être examiné.

On ne peut vraiment poser en principe que l'apogée temporelle d'un peuple s'accompagne fatalement de son apogée spirituelle. Ni même de son influence sur ses voisins, que disons-nous ? sur ses vassaux... Chacun sait que « la Grèce vaincue vainquit son féroce vainqueur » ; en d'autres termes la civilisation hellénique imprégna l'empire romain d'autant mieux que la péninsule hellénique avait passé sous le joug de ses conquérants. Mais il faut remarquer ceci : avant même de disparaître comme puissance, la Grèce avait inondé de marins, de commerçants, de précepteurs, de professeurs toute la Méditerranée. La Grèce alexandrine avait d'avance partie gagnée, même en Italie. Le vieux Caton avait lui-même appris le grec et déclarait fièrement : « Maintenant, j'ai deux âmes ». Cicéron cite dans ses lettres plus de grec que Montaigne ne fera de latin, que Valéry Larbaud ne fera d'anglais. Et la propagande chrétienne apportera de l'eau au moulin — pendant deux ou trois siècles, c'est en grec que les prières, la liturgie se répandront dans l'Empire. Bref, l'exemple de l'antiquité ne nous apprend rien sur le propos qui nous occupe.

La diffusion de la langue et de la littérature françaises au moyen âge, mettons au treizième siècle, prouve moins encore ; car les positions du latin comme langue savante n'en furent point ébranlées. Tout au plus doit-on attribuer au succès de nos romans courtois des causes... mondaines

te universitaires. Si nos légendes de chevalerie ont passé en Allemagne, si notre lyrisme a enchanté l'Italie, jusqu'à Dante, ce n'était sûrement pas en raison de nos conquêtes, toujours précaires, de nos expansions, toujours menacées. Ce vieux guelfe de Brunet Latin a salué la prééminence du langage d'oui parce qu'il était un diplomate et par profession un cosmopolite. L'admirable dans cette époque qui fut un des âges d'or de la France; c'est justement que le poids grossier des armes ne fit pas pencher les balances de l'esprit...

En revanche, il faut dire qu'une littérature mourut de la défaite des pays où elle florissait : celle des troubadours. Après avoir donné le ton à toute la France, et ainsi à tout l'Occident, les poètes d'oc cédèrent la place à leurs disciples ingrats parce que la société d'oc avait été vaincue, puis assimilée. Bertrand de Born et Marcabrun ont été, si l'on peut dire, stérilisés dans leur descendance par Simon de Montfort.

Passons à des époques moins lointaines. L'Allemagne bismarckienne ou wilhelminienne a été l'arbitre de l'Europe ; elle a joui durant quarante années d'un prestige immense, elle a dominé tout l'Occident par ses ingénieurs, ses savants, ses musiciens : mais elle n'a pas établi l'hégémonie littéraire, sans doute parce qu'elle n'avait pas de quoi. Sans Hauptmann et le médiocre Sudermann, elle eût paru absente du concert européen. Seuls les spécialistes connaissaient d'autres bons auteurs qu'elle peut offrir à la critique universelle ; et, si l'on vous objecte Nietzsche, demandez-vous combien Nietzsche avait réellement de lecteurs français ou anglais en 1900.

A l'inverse, la plus belle période de l'Allemagne fut celle où elle avait quasi perdu toute puissance matérielle. Songez-vous que Gœthe, Beethoven, Hegel, Schopenhauer ont vécu dans de petits Etats qui n'avaient cessé de subir des occupations, des avanies, que pour eux l'Allemagne était encore un être de raison, une entité, dans la catégorie de l'idéal? Après les bouleversements de l'Europe, les communautés germaniques déjà grosses d'un puissant Empire, ne pouvaient toutefois rêver que de puissance spirituelle. L'on admettra que ces rêves se sont plus tard réalisés, que le placement à terme est parfois le meilleur pour les spéculations impérialistes : Mais l'histoire n'est pas finie. M. Julien Benda vous démontrerait, preuves en mains, que la seconde grande défaite du Reich cache peut-être une surprenante victoire de la pensée allemande. En philosophie, en critique, dans l'idéologie en général, les modes de langage en particulier. la France de 1950, tout en croyant effacer les traces de son ennemi, a subi une germanisation incroyable, dont peu de gens ont encore conscience. Si les effets en doivent durer, on avouera que le germanisme intellectuel continue à progresser dans toute l'Europe sur les mêmes lancées qu'au temps de Benedetto Croce ou d'Ortega y Gasset, ces exemples typiques de Latins germanisés. Nous n'entreprendrons pas ici de recenser les auteurs français qui méritent aussi ce titre, sans le savoir.

Un dernier argument contre la coïncidence forcée du triomphe temporel avec le triomphe spirituel nous serait donné par la Suisse et par quelques autres neutres obstinés, La grande époque des lettres scandinaves, depuis Ibsen jusqu'à Sigrid Undset, n'a concordé aucunement avec une grande époque d'influence politique, sans doute parce que dans un monde troublé et capricieux, la meilleure méthode pour exceller consiste à conserver et à maintenir ses positions... sans parler de la leçon qu'on donne aux agités et de l'envie secrète qu'on leur inspire. La Suisse en tout cas a bénéficié

depuis cent cinquante ans, depuis Rousseau, d'avoir quasi échappé aux convulsions du continent ; la difficulté pour elle est de revendiquer jalousement ses meilleurs esprits, car ils font carrière dans les pays voisins. Jean-Jacques n'a été lui-même que grâce à Paris, et Mme de Staël, et même feu M. Ramuz, malgré son particularisme. Karl Barth semblera de fait avoir été un théologien allemand. Si la Confédération helvétique a soin de ses intérêts, elle devrait fonder des prix analogues au Nobel, fussent-ils fondés sur l'union du pacifisme et de la dynamite : sans les prix Nobel, la gloire du Danois Pontoppidan ou de l'Islandais Lakvist ne serait pas publiée comme internationale. Quand on ne fait pas peur aux peuples étrangers, ou quand on ne leur impose point par sa masse, il faut les intéresser à des concurrences loyales, dont on est réputé l'inventeur, le promoteur. C'est ainsi que le Réarmement moral, fondé à Caux, équivaut, comme publicité, à plusieurs divisions atomiques et à vingt romans best sellers.

Nous réservons, bien entendu, le cas des nations qui, pour une raison ou une autre, appartiennent à une société close, à une ligue particulière. Dans ces circonstances, les satellites sont forcément soumis à la même optique que la métropole. Aujourd'hui, par exemple, on peut supposer que toute l'Europe orientale, et une partie de l'Europe centrale, ne considèrent point des mêmes yeux que nous l'univers littéraire. D'ailleurs une sécession de ce genre, un compartimentage de ce genre s'observeraient chez nous, selon des préventions politiques. Il est des gens pour qui la lumière est à l'Est, d'autres pour qui elle ne brille qu'à l'Ouest : chose curieuse, on n'a cependant jamais vu les germanophiles professer qu'elle étincelât au-delà du Rhin, et la propagande allemande, malgré des velléités assez gauches, ne s'occupa que très modestement d'évangéliser les pays vaincus. Dans la France occupée chacun savait, y compris l'occupant, que ni M. Carossa ni M. Werfel ne passionneraient le public comme Autant en emporte le vent, *dont les rééditions étaient pourtant difficiles. Dans la Russie tsariste, il est constant que le succès allait aux écrivains de la démocratie française, en y annexant leurs aînés : Voltaire, Dumas, Paul de Kock renforçaient Maupassant et Daudet. Depuis lors, hélas ! on a fait de grands progrès dans la méfiance et l'intolérance, les censures sont devenues plus sévères, moins perméables, on s'en doute. Rappelons, en tout cas, que lorsque la Russie était déjà peu présente en Europe, c'est alors que ses romanciers lui ont acquis une renommée immense : à la fin du siècle dernier. Le règne de Tolstoï a coïncidé avec l'éloignement des pays slaves et le caviardage des imprimés à leurs frontières.*

Il n'est donc pas possible de conclure qu'un peuple fait en général valoir sa langue et sa littérature en même temps que sa diplomatie, son armée, son industrie. Mais, lorsqu'il s'agit de l'Amérique actuelle, il se trouve qu'un synchronisme de pur hasard existe entre sa fortune des premiers éléments et celle des seconds. Ce n'est pas qu'elle ait délibéré d'américaniser le monde, c'est bien que la vie moderne américanise. La facilité nouvelle des communications, le rétrécissement de la planète, dû à l'aviation, à la radio, au cinéma engendrent naturellement une certaine uniformité dans les goûts et les mœurs. Par l'effet d'une prospérité où ils ont devancé tous les peuples, les Etats-Unis ont préfiguré souvent des modes d'existence qui se sont ensuite généralisés un peu partout. Ils ont connu la production de masse, les sports collectifs et certains divertissements tumultuaires avant nous. Est-ce par américanisme que les spectacles de l'écran, que

la télévision se sont répandus en Europe ? est-ce par américanisme que la presse a évolué rapidement pour substituer Paris-Match *ou* Oggi *au* Journal des Débats *ou au* Constitutionnel *? Est-ce par américanisme qu'on assemble les foules dans des stades ? S'il en était ainsi, le chewing-gum, les pop-corn, le rodéo et le base-ball, qui n'ont jamais pu faire école dans le Vieux Monde, auraient été exportés aussi bien que la musique nègre ou que le lait en boîtes.*

Ainsi, il existe des similitudes obligées dans tous les comportements nouveaux. La littérature elle-même s'en rend esclave. Partout des révoltes contre le vieil ordre social, partout le goût de la concision et de la brutalité, partout des efforts pour rompre les règles de la composition, de la narration même. En sorte qu'on disputera toujours pour savoir si Dos Passos, si Hemingway, si Faulkner, si Caldwell ne doivent pas à des précurseurs européens ce qu'estiment leur devoir leurs successeurs. N'oublions pas non plus que dans les nouvelles générations américaines figurent un bon nombre d'émigrés européens ou des fils d'émigrés : au point qu'on se demande à quelle nation attribuer Dreiser, ce Zola allemand de langue anglaise, ou M. Zilahy, ou Mme Vicky Baum, cités ici comme pourvus d'une énorme clientèle en tous pays. Jadis on considérait la littérature américaine comme une branche coloniale de la souche britannique. Aujourd'hui on tend à la tenir pour un secteur américain de la littérature sans drapeau. De fait on peut dire que Pearl Buck, aujourd'hui revenue à la patrie de ses pères, a été longtemps tout autre chose qu'un écrivain national des U.S.A. Que le lustre ne retombe sur la langue qu'écrivent les auteurs de ce genre, sur la nation à laquelle ils appartiennent, c'est évident : mais ils semblent assez comparables aux maîtres du XVIII*e siècle qui n'honorèrent la littérature française que parce que, Dieu merci, ils écrivaient en français.*

A cet égard l'avenir de la littérature américaine paraît infini, et magnifique, au point que ces perspectives peuvent nous rendre un peu mélancoliques. Elle sera fort bien adaptée à un état de démocratie généralisée et d'industrialisation implacable, tandis que la nôtre n'aura traduit longtemps que les mœurs et les sentiments d'une société que tout menace de détruire. Certes, il subsistera, même là-bas, des poètes raffinés, intraduisibles, obscurs, et des prosateurs brouillés d'avance avec le gros public. Et ces exceptions feront toujours la joie des délicats ou des snobs plutôt que la fortune de leurs éditeurs. Mais, ces cas étant réservés, l'hégémonie américaine se fortifiera sans doute par l'identité des soucis, des espoirs, des idéaux à travers le monde : entendons bien, une partie du monde où l'on demeure fidèle à certain libéralisme, et où les révoltés, les révolutionnaires eux-mêmes, ne pêchent que par dépit amoureux contre la société qu'ils injurient.

Faut-il ajouter : où les réformateurs les plus audacieux de la littérature sont gens-de-lettres au plus haut degré ? Non ; il paraît que la gent littéraire n'existe pas en Amérique ; et cela ébahit fort les confrères français de M. Hemingway ou de M. Steinbeck. Mais là se marque la limite de l'influence américaine. Une littérature sans littérateurs, la vieille Europe n'est pas près de connaître cette coquecigrue. Elle est plutôt capable de susciter en Amérique la caste des plumitifs, dont ce grand pays fut jusqu'ici préservé.

ANDRÉ THÉRIVE.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL,

PARIS. — IMPRIMERIE E. PIGELET, 189, BD VOLTAIRE. — 1956. N° 717.